



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Mario Dorais

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (science politique)

GRADE / DEGRÉ

École d'études politiques

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Les contrôles américains à la frontière du Mexique: Le rôle symbolique

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Hélène Pellerin

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Mark Salter

Claire Turenne Sjolander

Gary W. Slater

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES /
DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE AND POSTDOCTORAL STUDIES

Les contrôles américains à la frontière du Mexique: Le rôle symbolique

Thèse déposée à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention de la
Maîtrise ès arts en science politique (M.A.)

Par : Mario Dorais

Directrice de thèse : Hélène Pellerin

Université d'Ottawa
août 2004



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 0-494-11259-X
Our file *Notre référence*
ISBN: 0-494-11259-X

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

*À mes petits-enfants :
à Valérie, l'ingénieuse
et à Félix, le valeureux*

Remerciements

*«Pour entretenir des amitiés solides, il ne suffit pas d'apprécier nos ressemblances;
il faut aussi célébrer nos différences»¹*

Je tiens à remercier Mme Hélène Pellerin d'avoir accepté de diriger cette thèse et d'avoir su orienter mon questionnement tout au cours de ma démarche. Je tiens à lui exprimer ma profonde gratitude pour sa patience et aussi pour m'avoir fait profiter d'une perspective différente de la mienne. Dans la noirceur, il faut toujours quelqu'un pour allumer notre lanterne lorsqu'on n'y voit plus bien clair. C'est dans le choc des idées que jaillit la lumière. Enfin, je suis arrivé au bout du tunnel.

À mon épouse Carole et à mes filles Stéphanie et Marie-Claude, je tiens à leur dire merci de m'avoir permis de leur voler du temps, le temps que je n'ai pas passé auprès d'elles pour me plonger dans cette aventure de recherche. Mille mercis à Carole pour son indéfectible soutien. Mille mercis à Marie-Claude d'avoir toujours cru en mes capacités alors que le doute s'installait. Mille mercis à Stéphanie pour ses précieux conseils et les nombreuses heures consacrées à l'édition de ce travail qui n'en finissait plus de finir.

Ma profonde reconnaissance va aussi à mon médecin, le Dr. Claude Delisle, qui grâce à ses bons soins, à son profond humanisme et à son encouragement de tous les instants, m'a incité à poursuivre la rédaction de cette thèse alors que ma mémoire et ma concentration périlclitaient sous les contrecoups de la maladie et des épreuves de la vie.

Un merci aussi tout à fait particulier à la famille Lucas, mes amis belges: à Françoise, à Marcel, à Jeanne-Marie et à Thérèse grâce à qui j'ai fait l'expérience de la frontière à cet âge où j'avais le goût de l'aventure et où, dans mon imaginaire, le monde m'apparaissait sans frontières. Pour moi, la seule vraie frontière avait pour ligne de démarcation le bout de l'horizon que l'on désire toujours pousser plus loin vers l'avant, aux confins de l'univers. Un merci tout à fait spécial à Françoise de m'avoir fait comprendre que les frontières sont les limites que l'on se crée; comme des chimères, ces monstres fabuleux, qui éveillent nos peurs mais qui ne sont qu'illusions.

À vous tous un GRAND MERCI d'avoir contribué à votre façon, pour que de l'inspiration, je passe à la réalisation de cette thèse, passage obligé qui, comme pour la frontière, a ses contrôles.

¹ James Frederick, *Journal of Ecumenical Studies*

Résumé

*«L'État n'a jamais mieux aidé une personne
à entreprendre quelque chose qu'en étant hors de son chemin»
- Henry Thoreau*

Le quotidien des événements à la frontière qui sépare le Mexique et les États-Unis interpelle plus d'un observateur de la scène politique depuis bon nombre d'années. On se questionne sur ce qui se passe à cette frontière. Des moyens hors du commun sont mis en branle pour contrôler les passages à cette frontière alors qu'à la même époque la mondialisation prône l'ouverture des frontières. Alors que des milliers de camions circulent sans être tracassés, tout est mis en oeuvre pour bloquer le passage des individus; au point tel que certains parlent de la «militarisation de la frontière» dans ce pays fondé sur l'immigration qui se clame des plus grandes libertés. Il y a là une dichotomie qui reste inexpliquée. Quels sont les vrais motifs de ce déploiement hors du commun pour contrôler cette frontière et des moyens extraordinaires mis en place, alors que malgré tout, les passages illicites perdurent et ne semblent pas vouloir se résorber au fil des années ?

Cette recherche se veut donc d'explorer et de tenter d'élucider la motivation non avouée de cette démarche entreprise par le gouvernement des États-Unis qui maintient une approche qui se veut de démontrer que la frontière américaine est une place forte.

Table des matières

| | |
|--|------------|
| INTRODUCTION..... | 1 |
| EXPERIENCE ET REFLEXION SUR LES CONTROLES FRONTALIERS | 1 |
| QUELQUES FONDEMENTS DE LA FRONTIERE..... | 2 |
| LE PRETEXTE DE LA FRONTIERE - QUAND LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS..... | 4 |
| LA PROBLEMATIQUE | 5 |
| D'AUTRES QUESTIONNEMENTS SUR LA FRONTIERE..... | 10 |
| HYPOTHESE | 13 |
| ET DE LA PREUVE | 15 |
| ORGANISATION DE LA THESE | 17 |
| CHAPITRE I - LA THÉORISATION DE LA FRONTIÈRE | 21 |
| LE CADRE CONCEPTUEL | 21 |
| LES THEORIES DE LA FRONTIERE | 21 |
| <i>Pour une définition de la frontière</i> | 22 |
| <i>Frontière symbolique - Frontière indéfendable</i> | 23 |
| <i>Frontière de défis et de progrès</i> | 23 |
| DE LA SOUVERAINETE ET DE LA TERRITORIALITE | 26 |
| LE RENFORCEMENT DES CONTROLES FRONTALIERS | 31 |
| DE LA SYMBOLIQUE | 37 |
| <i>De la symbolique à la symbolique de la puissance</i> | 43 |
| UNE STRATEGIE PSYCHOLOGIQUE : LA PROPHETIE QUI S'AUTO-REALISE | 45 |
| CHAPITRE II - LA GESTION DE LA FRONTIÈRE AMÉRICAINE | 48 |
| LA GENÈSE DE LA FRONTIÈRE AVEC LE MEXIQUE | 48 |
| LA POSITION AMÉRICAINE SUR LA GESTION FRONTALIÈRE | 55 |
| <i>La gestion de la frontière - Une nouvelle approche</i> | 61 |
| SAN DIEGO ET LAREDO: COMPARAISON DES PORTS D'ENTRÉES | 68 |
| <i>Le portrait de San Diego, Californie</i> | 68 |
| <i>Le portrait de Laredo, Texas</i> | 70 |
| LES PASSAGES À LA FRONTIÈRE | 72 |
| LA «MILITARISATION» DE LA FRONTIÈRE | 77 |
| <i>Menace imaginaire ou menace identitaire?</i> | 86 |
| CHAPITRE III - DIMENSION ÉCONOMIQUE ET MARCHÉ DU TRAVAIL | 91 |
| MARCHE DU TRAVAIL, MONDIALISATION ET LIEU D'ATTRACTION | 95 |
| <i>Une force d'attraction : les Maquiladoras</i> | 99 |
| L'OFFRE ET LA DEMANDE DE MAIN-D'OEUVRE POUR LES TRAVAILLEURS IMMIGRANTS | 105 |
| <i>Entre précarité et utilité: Domination et servitude</i> | 109 |
| <i>Aliénation et motifs de répulsion</i> | 112 |
| LES FACTEURS ECONOMIQUES | 115 |
| LA DYNAMIQUE DES LIEUX | 122 |
| LE CONFLIT DE DEUX MONDES: LE CONFLIT DE LA MISERE..... | 126 |
| CHAPITRE IV - LA SYMBOLIQUE ET LA RETERRITORIALISATION | 131 |
| LA FRONTIERE, REMPART DE LA SOUVERAINETE..... | 131 |
| LE SYMBOLISME, POUR SAUVER LES APPARENCES | 140 |
| LA PROPHETIE QUI S'AUTO-REALISE OU LA JUSTIFICATION DES MOYENS..... | 152 |
| LA FRONTIERE EN MOUVANCE OU LA RETERRITORIALISATION..... | 161 |
| ENTRE SOUVERAINETE ET TERRITORIALITE, LE COMPROMIS: SYMBOLIQUE DE LA PUISSANCE BRUTE OU SYMBOLIQUE DE LA PUISSANCE ECONOMIQUE | 170 |
| CONCLUSION | 174 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 187 |

INTRODUCTION

*«La frontière est un seuil privilégié d'observation,
c'est le seul qui aille jusqu'à l'exclusive»²*

Expérience et réflexion sur les contrôles frontaliers

Mon intérêt pour la question frontalière origine d'un séjour en Belgique dans le village de Feschaux au début des années soixante-dix. Cette période de résidence dans ce village frontalier faisant face à la France a eu pour effet de m'amener à observer la dynamique des contrôles frontaliers et à me questionner sur ce protocole de passage en usage pour franchir un territoire et transiter vers l'autre. Cette expérience d'observateur et d'acteur dans le franchissement de la frontière a ainsi laissé en moi des traces indélébiles qui m'ont imprégné d'une interrogation persistante sur le pourquoi, le comment et l'efficacité de ce rite et de ce mode opératoire tout en captivant mon imagination.

Ainsi, le passage au poste frontalier belge m'apparaissait comme une simple formalité de convenance où les douaniers échangeaient leurs salutations avec grande courtoisie. On se sentait très à l'aise, un peu comme lorsqu'on demande un renseignement à un policier ou une information pour trouver sa direction. Au poste frontalier français l'approche était plus rigoureuse et l'inspection plus méticuleuse. Nous avons l'impression d'être sur le point d'être pris en défaut pour une peccadille administrative, ce qui rend nerveux même les honnêtes gens qui n'ont rien à se reprocher.

J'ai aussi conservé dans mes souvenirs de cette époque un moment privilégié où l'expérience d'une traversée clandestine de cette même frontière allait me marquer à jamais. Sur l'invitation de mon hôte belge, je me suis retrouvé en plein champ à observer et à vérifier si la

² RETAILLÉ, Denis, *L'impératif territorial*, dans *L'international sans territoire* sous la dir. de Bertrand Badie et Marie-Claude Smouts, Cultures & Conflits, p.34

patrouille de douaniers français avait fait sa ronde pour courir à pleine jambe vers la France. Tout ce qui nous séparait de l'autre côté de ce grand pré n'était en fait que de vieilles bornes de pierre distancées et alignées les unes sur les autres sur des kilomètres à perte de vue. Même en balayant l'horizon de son regard aucun étranger de passage n'eut pu dire en admirant le paysage qu'il y avait là deux pays qui se côtoyaient.

Plus tard, dans les années quatre-vingt-dix, ma participation à titre de fonctionnaire à une délégation interministérielle canadienne sur la question de la frontière Canada - États-Unis et les visites qui s'en suivirent en sol américain ont éveillé en moi mes observations d'antan sur le sens et l'objet de la frontière. Par voie de conséquence, cela a suscité plus particulièrement mon intérêt sur la question de la gestion de la frontière avec le Mexique puisque je prenais conscience des différences notoires de mise en oeuvre à partir d'une comparaison factuelle avec celle du Canada. Certes, il y a un épisode de la réalité contemporaine qui a mis la frontière américaine sous le feu des projecteurs et qui n'a laissé personne indifférent, ni même l'auteur de ces lignes. L'attaque terroriste du World Trade Center et ce macabre 11 septembre ont fait en sorte que la question frontalière, bien loin de se résorber, est devenue dès lors un enjeu dont l'importance ne fait aucun doute sur la scène mondiale. Mais avant même cette tragédie humaine, la question de la frontière entre les États-Unis et le Mexique avait déjà suscité bien des passions.

Quelques fondements de la frontière

Faisons maintenant un rapide survol de la signification ou du sens qu'a exprimée la frontière depuis son origine en faisant un bref rappel à l'histoire et en énonçant quelques une de ses caractéristiques, question de mieux comprendre ce dont il est question.

Tout d'abord, soulignons qu'au temps des anciens Grecs la frontière n'existait pratiquement pas car elle n'avait pas le sens qu'on lui connaît aujourd'hui. En fait, elle n'avait rien d'une ligne qui divise les territoires et sa fonction n'était pas de fermer d'une clôture l'accès à l'espace ou de le délimiter. Elle servait plutôt de lieu de rencontre et de passage par sa perméabilité et par l'importance de sa démesure car elle projetait plutôt cette image de ligne d'horizon qui se déplace et qui demeure toujours aussi profonde et intouchable. La frontière était quelque chose d'étrange et induite de mystères car elle était difficile à saisir dans l'espace puisque étant en état de mouvance constante. Là où il y avait garnison, la frontière apparaissait pour un temps. C'était un lieu rituel qui servait d'épreuve d'initiation pour les recrues qui accédaient au statut de la vie militaire à travers l'exercice de la patrouille.³

Par la suite à travers les âges, la frontière a servi de filtre, de tamis à tout ce qui venait d'ailleurs, étant devenue un instrument dont la fonction de sélection visait à assurer la souveraineté du territoire et aussi à protéger la mise en oeuvre des politiques de l'État. L'idée même de frontière est donc à la jonction des rapports politiques, juridiques, culturels, démographiques, sociaux et économiques qui influencent la gestion du territoire étatique. La frontière est aussi antinomique en soi car porteuse à la fois de refus et d'hospitalité. La politique frontalière de chaque État relève, il va s'en dire, d'une dynamique qui s'inspire de l'organisation de l'espace et de la société qui le compose ainsi que des rapports que cet État souhaite entretenir entre lui et «l'autre». Mais avant tout, comme le soutiennent Rosler et Wendl,⁴ la frontière a maintenant partout le même rôle fondamental: soit de délimiter un

³ THÉHEUX, Jacques, *La frontière en Grèce*, dans *Frontières et contacts de civilisation*, Édition de la Bacconière, Neuchâtel, Suisse, 1977

⁴ WENDL, Tobias et Micheal, ROSLER, *Frontiers and Borderlands. The rise and relevance of an anthropological research genre*, cité dans *Frontiers and Borderlands – Anthropological Perspectives*, Germany, 1999, p.8

territoire national par rapport à un autre tout en régulant et en contrôlant le passage des personnes et des biens. L'existence même de la frontière suppose donc à divers degrés des contrôles sous une forme ou sous une autre.

Le prétexte de la frontière - Quand la fin justifie les moyens

Dans cette optique, lorsque nous portons notre intérêt sur la question de la frontière américaine et de la nature de ses contrôles, il devient à propos de se rappeler les paroles du Président Clinton lors de l'Assemblée générale des Nations Unies de septembre 1997 à ce sujet:

«The emergence of a borderless world, while generally positive, also holds many dangers."We are all he noted, 'vulnerable to the reckless acts of rogue states and to an unholy axis of terrorists, drug traffickers, and international criminals»⁵

Et ce dernier déclare sans ambages:

«These forces are our enemies»⁶

Dans cet ordre d'idée, ces propos sont très révélateurs sur la façon dont le gouvernement américain envisageait la question frontalière à ce moment de son histoire alors que la libre circulation des produits et services bat son plein dans les années quatre-vingt-dix. Il n'est donc pas inutile d'évoquer ici la nature de cette intervention présidentielle qui permet d'adhérer à la maxime bien connue qui dit que: «la fin justifie les moyens». Cette déclaration colle bien au discours politique américain et à cette vague de mesures prises à la frontière avec le Mexique pour renforcer les contrôles alors que le libre échange prenait assise sur le continent américain. Cela dénotait déjà, même avant les fameux événements du 11 septembre

⁵ TOAL, Gerard, *De-Territorialized Threats and Global Dangers : Geopolitics and Risk Society* dans Newman, David, *Boundaries, Territory and Postmodernity*, 1999, p.21

⁶ Idem.

2001 et l'emphase mise sur les mesures de sécurité prises depuis lors, que les contrôles frontaliers étaient à ce moment, dans l'esprit du gouvernement américain, un moyen privilégié de se protéger des menaces et des dangers appréhendés. C'est donc l'ampleur de ces contrôles que cette recherche veut étudier et la signification qu'on devrait leur donner.

La problématique

La frontière est un sujet qui peut être abordé de plusieurs manières, sous diverses facettes ou sous plusieurs angles. À prime abord, on voit la frontière comme un espace de circulation où se déplacent aussi bien les touristes, l'immigration, où transite le commerce. La frontière est aussi un objet de juridiction en appuie au maintien de la souveraineté de l'État. Lorsqu'on traverse la frontière on sort d'un système juridique et on entre dans un autre avec pour conséquence de ne plus avoir les mêmes droits et les mêmes protections que dans son pays d'origine. Et puis, la frontière est aussi un symbole de la souveraineté d'un pays. Elle est de plus représentative des traditions et des pratiques inhérentes à un peuple, à une nation, à un État à travers son histoire, sa culture, sa langue, ses traditions, son commerce, son économie, son régime politique pour n'en nommer que quelques uns . Ce qui suscite plus particulièrement notre intérêt en ce qui concerne la frontière entre les États-Unis et le Mexique, c'est non seulement l'inefficacité du contrôle de la circulation mais aussi l'accentuation des contrôles aux frontières. Cette pratique nous apparaît comme étant à contre courant du phénomène de la mondialisation.

Alors que d'une part, en Europe, le mur de Berlin s'est effondré sous l'échec du communisme, ouvrant ainsi la porte au capitalisme et à une plus grande liberté de circulation des individus, et que d'autre part, les forces de la mondialisation faisait en sorte que l'Union européenne

s'organisait pour y faire face et démantelait les postes frontaliers entre les pays membres; un autre mur s'érigait, dès 1986, mais celui-là à la frontière des États-Unis et du Mexique. La mondialisation a permis que des accords de libre circulation commerciale prennent pied en ce qui concerne la frontière des États-Unis et du Mexique. Cependant, une forte résistance existe de la part du gouvernement américain en ce qui a trait à la libre circulation des personnes aux frontières. La mondialisation devait ouvrir les territoires et leur chasse gardée dans l'objectif du village global. À la frontière du Mexique c'est un cloisonnement qui pourtant a été mis en oeuvre. Cette dynamique est à contre sens de la philosophie même de la mondialisation. Qui plus est, les contrôles à la frontière des États-Unis et du Mexique ont pris des allures de branle-bas de combat selon l'avis des observateurs. Tout un attirail paramilitaire a été mis en place. Les médias ont fait de nombreux reportages sur ce qui se passe à cette frontière en y relevant une mentalité d'assiégé et des réflexes protecteurs qui ont été poussés aux extrêmes. Des files d'attente prennent une ampleur démesurée pour le passage des personnes tandis que des milliers de camions de marchandises qui passent quotidiennement à la faveur des règles et des pressions exercées par l'ALÉNA sont inspectés au hasard. Chaque jour la «*U.S. Border Patrol*» intercepte un nombre non négligeable de présumés migrants et trafiquants qui forcent le passage de cette frontière malgré toute la logistique qui y est dédiée. Rien ne va plus, même refoulés dans leur pays par les autorités américaines, ceux-ci récidivent à plusieurs reprises dans l'espoir de réussir à franchir la frontière là où il y a des brèches. Certains y ont même laissé leur peau.

Pourtant, la mondialisation dans ses objectifs et dans son essence même est porteuse d'ouverture et plaide pour la libéralisation des règles aux quatre coins de la planète dans plus

d'un créneau. En fait, la mondialisation fait fi des barrières et des territoires en favorisant une variété de flux transnationaux aux intérêts multiples. Les communications sont en expansion constante, l'information pénètre les territoires et fait même renverser des régimes, les marchés sont en ébullition, tout circule, s'importe et s'exporte à un rythme effréné. Les idées, les biens, la migration n'en révèlent que la pointe de l'iceberg. Ces échanges forment une culture de plus en plus mondialisée où tous veulent profiter de ce qui vient d'ailleurs pour son propre bonheur. Néanmoins, au même moment, les pratiques à la frontière ont des apparences de contradiction à la lumière de ce discours qui prône la libre circulation par la mondialisation. Le contraste est frappant et provoque des interrogations sur cette dynamique qui va à contre-courant des tendances observées dans les autres champs d'activités qui prolifèrent dans le monde occidental et dont l'idée même se propage au reste du globe. L'idée de la territorialité est en transformation. Elle passe par des métamorphoses qui s'imposent et qui s'amplifient invariablement. De fait, elle est l'objet de compromis dont l'empreinte est gravée dans la foulée de cette économie mondialisée. À cet égard, Alan Hudson jette un regard pragmatique sur cette réalité de l'économie politique mondiale et confirme cette tendance où la frontière ne compte plus et nous dit:

«In a «global political economy», borders are unimportant; this is a borderless world in which neither activities nor rules pay much attention to territorial limits»⁷

Les mesures liées aux passages aux frontières trouvent des justifications dont les motifs sont variés. Comme on peut s'en douter, par exemple, les explications traditionnelles au sujet du passage aux frontières et des contrôles qui y sont mis en oeuvre sont généralement

⁷ HUDSON, ALAN, *Beyond the Borders: Globalization, Sovereignty and Extra Territoriality*, dans *Boundaries, Territory and Postmodernity*, David Newman, p.92

associées aux questions migratoires. Cependant, on les associe aussi aux questions d'ordre criminel reliées aux trafiquants de drogues, aussi bien qu'à la contrebande des biens, quand ce n'est pas celles des personnes. Elles sont aussi ancrées dans ce discours étayé par le gouvernement américain et qui a pour prétexte de contrer une menace redoutée aux intérêts de l'État. La frontière et l'idée même de ses contrôles sont donc interprétées, à certains égards, comme un bouclier qui est à l'avant-poste pour appréhender et juguler le spectre d'éventuels périls pour l'État et la nation.

À l'ère de l'ALÉNA, les contacts et les interrelations entre les pays frontaliers des États-Unis se sont consolidés et on parle maintenant d'une collaboration plus étroite. Dans cet ordre d'idées, Saskia Sassen nous souligne au sujet des relations entre les États-Unis et le Mexique que:

«Particularly active is the Working Group on Migration and Consular Affairs, which has become an effective means of resolving serious border problems of mutual interest.»⁸

À cette fin, le «U.S. Department of State» annonce annuellement la tenue d'un événement qui se perpétue d'années en années, c'est-à-dire le «U.S. - Mexico Binational Border Walk». À cette occasion, des délégués des deux pays, provenant de différentes agences gouvernementales, visitent quelques postes frontaliers à différents lieux le long de la frontière pour évaluer les opérations et les infrastructures et pour discuter des problématiques et des enjeux de l'heure. Sassen ajoute au sujet d'un communiqué conjoint du 16 mai 1995 émis par ces des deux pays:

«Its particular concerns was to ensure the safe operation of borders as border area have become increasingly dynamic

⁸ SASSEN, Saskia, *The de facto Transnationalizing of Immigration Policy*, dans *Challenge to the Nation – State – Immigration in Western Europe and the United States*, Oxford University Press, 1998. p.67

with the growing interactions between the two countries, and to prevent and eliminate criminality and violence affecting both migrants in transit and border communities»⁹

Mais d'emblée, Sassen précise aussi une préoccupation importante exprimée par le Mexique:

«The Mexican delegation also expressed concern at the US proposal to expend and strengthen border fences to improve security in various locations, emphasizing the negative effects of such measure on the border communities and Mexican efforts to resolve the problem in most trouble locations»¹⁰

Les moyens employés pour renforcer les contrôles frontaliers à la frontière du Mexique et la forme que ceux-ci prennent nous apparaissent à certains égards excessifs en soi. Car il faut le souligner, l'érection d'une muraille sur plusieurs kilomètres, la pose de barbelés, l'embauche massive de personnel additionnel en nombre suffisant pour constituer un corps d'armée, l'utilisation d'équipement militaire en plus de certains agissements répréhensibles des agents frontaliers tiennent bien plus de la «militarisation» de la frontière que des opérations frontalières normales. Rares sont les postes frontaliers où de telles pratiques sont monnaie courante et qui mettent en place de tels équipements et infrastructures s'ils ne sont pas en état de guerre, dirigé par des dictatures ou à conflit ouvert comme dans le cas du mur de Berlin lors de la guerre froide. Resserrer les contrôles frontaliers est une chose, les «militariser» en est une autre. Selon toute apparence, on est donc passé d'un processus de surveillance de la frontière à la mise en place à ce qui ressemble plutôt à une machine de guerre.

Et puis, un tel déploiement à la frontière en temps de paix avec un pays ami avec qui se maintiennent des liens économiques importants défait tout entendement. C'est ce qui nous

⁹ Idem.

¹⁰ Ibidem.

porte à croire qu'il y a d'autres motivations qui pourraient expliquer et même aider à la compréhension de ces pratiques excessives en cette matière au-delà des questions qui découlent purement et simplement des politiques d'immigration et des questions qui se résument à la sûreté de l'État. Dans quelle mesure le renforcement des contrôles à cette frontière a permis de stopper les illégaux? Est-ce que ce phénomène a été éliminé définitivement ou perdure-t-il toujours? Est-ce que les mesures et les moyens utilisés pour contrôler la frontière sont identiques à chaque port d'entrée avec le Mexique? On se demande à quoi donc sert cette stratégie de mobilisation à la frontière si elle ne résorbe pas définitivement le phénomène des passages illégaux.

Pour que le gouvernement américain persiste dans cette voie, alors que les forces de la mondialisation favorisent une plus grande ouverture ou à tout le moins une plus grande flexibilité en ce qui concerne la libre circulation des personnes, il doit y avoir une justification non avouée. De ce fait, notre réflexion nous amène à vouloir scruter plus à fond les aléas inhérents à cette manifestation qui rend, du moins en apparence, plus étanche l'accès au territoire américain mais qui dans la réalité du quotidien est largement dépassée par les événements qui s'y déroulent. Ceci étant dit, nous questionnons les explications officielles sur la nature des contrôles et la gestion de la frontière avec le Mexique et plus particulièrement l'apparente contradiction entre la mondialisation et les pratiques de la frontière.

D'autres questionnements sur la frontière

Les temps modernes sont témoins de questionnements qui s'amplifient sur la vraie raison d'être de la frontière à l'ère de la mondialisation. En Europe, par exemple, les pays de la communauté européenne ont eu le réflexe d'une association de territoires et ont du même coup

maintenu entre eux qu'une frontière géographique qui aux yeux des voyageurs est devenue maintenant une frontière purement imaginaire, pour ne pas dire psychologique, entre les pays de cette communauté. Aux États-Unis, par contre, la frontière semble prendre de plus en plus d'importance. En quelque sorte, c'est l'idéologie du contrôle des passages individuels qui domine la scène frontalière américaine. On ne peut ignorer l'obsession du gouvernement américain à protéger son territoire en prenant la frontière comme une paroi qui doit demeurer d'une étanchéité incontestable, du moins en apparence. Ainsi, l'intégrité du territoire est en avant-plan de ce discours.

La migration d'origine mexicaine ou hispanophone est d'autant plus une source de préoccupations constantes pour les États-Unis. Avec l'immigration hispanophone l'intégration linguistique n'a pas été maîtrisée dans l'esprit du «*Melting pot*» qui caractérise la nation américaine, laissant ainsi craindre une éventuelle dualité linguistique dans l'avenir qui pourrait menacer la primauté de l'anglais comme langue d'usage des Américains. Il est important de signaler que les États-Unis demeurent un pays où l'immigration y a acquis ses lettres de noblesse puisqu'elle va de pair avec cette notion de constituer la nation des nations. Mais voilà, même avec des mesures de plus en plus sophistiquées de contrôle, la vague de migrations illégales se poursuit de plus belle. De plus, aux termes des accords économiques qui ont été signés sur le continent, la frontière délaisse de plus en plus son rôle de contrôle en ce qui concerne le passage des biens et des marchandises. Il semble donc que la fonction de barrage efficace de la frontière américaine est maintenant une idée dépassée par les événements et les courants de l'économie qui ont pris place au cours de la dernière décennie. On ne saurait nier la complicité de certains employeurs américains à profiter des passages des illégaux pour combler leur demande en main-d'œuvre bon marché. À cet égard, le

gouvernement américain ose à peine appliquer ses propres lois pour ne pas déplaire aux industriels qui désirent demeurer compétitifs sur les marchés mondiaux . La sécurité nationale, la criminalité et le terrorisme sont les autres alibis que l'on sert pour justifier une accentuation des contrôles à la frontière. Mais cela ne peut tenir la route tout simplement parce qu'aucune frontière n'est assez étanche pour empêcher complètement des intrusions territoriales soient-elles liées de près ou de loin à ces menaces. Sur les millions de gens qui passent la frontière quotidiennement cela relève plus souvent qu'autrement d'un coup de chance ou du simple hasard lorsque l'on intercepte à la frontière ce genre d'individus qui constituent un danger pour la nation et pour l'État. Les interceptions à la frontière donnent-elles vraiment des résultats concrets ou est-ce que ce travail fait l'objet d'un éternel recommencement? D'autres moyens s'y prêtent mieux pour contrer ces périls et relèvent plutôt des services de l'intelligence et de la sécurité intérieure.

On peut aussi se demander si la frontière demeure un garde fou indispensable ou à tout le moins efficace. Est-il vraiment possible d'y exercer des contrôles à toutes épreuves? On peut se questionner sur l'utilité réelle de cette recrudescence de contrôles? Les observateurs¹¹ en témoignent. Ils affirment que la réalité quotidienne à la frontière est à la fois de plus en plus complexe et moins positive que l'on veut bien le laisser croire. Que veut-on véhiculer comme message par le truchement de ce capital d'expériences plus ou moins concluantes en ce qui concerne l'accentuation des contrôles à la frontière? A-t-on vraiment les moyens de poursuivre *ad vitam eternam* cette croisade effrénée du resserrement des contrôles qui n'en fini plus de finir?

¹¹ SCHMIDT, Samuel, *Détentions et déportation à la frontière entre le Mexique et les États-Unis*, Culture & Conflits, 23, Paris, France, Hiver 2002, p.8

Hypothèse

Une réponse à ces interrogations se trouve, à notre humble avis, au carrefour d'une interaction qui s'inspire d'une réponse au marché du travail, de l'effet des symboles et d'une reterritorialisation de la frontière. Nous croyons en fait que cela tient de la signification d'une intention émanant de la dynamique de la raison d'État, qui en premier lieu, tout en voulant équilibrer l'offre et la demande de main-d'oeuvre sur son territoire, utilise une démonstration de puissance pour affirmer la souveraineté nationale sur son territoire en utilisant des symboles forts, le cas échéant. En second lieu, nous croyons également que les États-Unis se reterritorialisent en se servant des mécanismes de contrôles frontaliers à certains endroits en fonction des besoins de leur économie.

Ainsi, dans le cas du symbolisme à la frontière américaine nous sommes d'avis qu'un fragment de la réalité frontalière en représente une autre qui est plus abstrait et que nous croyons, dans ce cas-ci, être la puissance nationale. La caractéristique propre au symbole c'est qu'il est de construction humaine et que sa signification est aussitôt interprétée en rapport à une autre notion que l'on y associe sans nécessairement faire la démonstration d'une efficacité réelle. Dans ce cas-ci, c'est la notion de puissance nationale qui est représentée à titre de symbole qui prend ici la figure de ce grand déploiement hors du commun.

À cette fin, l'hypothèse que nous proposons est la suivante :

Il n'y a pas de contradiction entre la mondialisation et les pratiques à la frontière des États-Unis et du Mexique puisque la frontière joue un rôle symbolique important qui soutient l'idée de souveraineté territoriale par une démonstration de la puissance nationale.

Nous tenterons de faire la démonstration qu'en fait, la nature et la gestion des contrôles frontaliers trouvent leur justification dans une symbolique de la puissance nationale avec souvent en arrière-fond une tendance à la reterritorialisation (d'un côté comme de l'autre de la frontière, le cas échéant) et une pression prépondérante du marché du travail qui y exerce une emprise non négligeable. La symbolique est incarnée par des images dont le code est partagé dans la culture occidentale dont font partis les deux nations qui se font face d'un côté comme de l'autre de cette frontière. Cette symbolique apparaît aussi dans la forme que prennent les comportements en usage chez les agences de la frontière. Les symboles auxquels ont a recours prennent un sens commun pour ceux qui en sont les observateurs dans le quotidien des opérations frontalières. Le caractère de la puissance nationale est exprimé, dans un premier temps, par l'importance des dispositifs et des ressources appuyant les contrôles à la frontière avec le Mexique. Elle se projette sous une forme militarisée pour rassurer l'opinion publique américaine. Celle-ci craignant l'envahissement et la mainmise des Mexicains sur le marché de l'emploi constitue une menace appréhendée et réclame par conséquent l'intervention gouvernementale pour les rassurer. Ainsi, les contrôles frontaliers américains reposent sur des symboles dont la connotation exprime la maîtrise sur les passages à la frontière, même si cela n'est qu'apparence et d'une efficacité incertaine pour ne pas dire tout simplement douteuse. C'est donc par ce procédé de projection d'images fortes que se mobilise l'appareil gouvernemental américain.

Dans un deuxième temps, on tente d'influencer par la même dynamique les illégaux pour les dissuader de franchir la frontière. Dissuader les illégaux et rassurer l'opinion publique américaine voilà l'objectif de cette symbolique. Mais plus encore, les États-Unis ont aussi pour visée d'affirmer le plein contrôle et la maîtrise de leur territoire aux yeux du monde.

Dégager une symbolique dont l'objet est de communiquer un message ferme et énergique à des auditoires variés est, croyons-nous, une des motivations d'une telle démonstration de force. Par conséquent, la démonstration des symboles forts est là pour influencer la perception par l'autre de l'image projetée en association à l'étalage de la capacité d'action et d'intervention. Dans cette optique, la symbolique utilisée est une réalité en soi qui se justifie d'elle-même puisque n'ayant pas l'efficacité voulue par rapport à l'objectif recherché. Cela pourrait s'expliquer parce qu'elle est une manifestation qui est une devanture de la puissance nationale qui demeure bien plus un élément dont la dissuasion est infructueuse qu'un facteur qui tient d'un cran d'arrêt authentique qui aurait pour objectif de stopper le passage de la frontière avec efficacité.

Et de la preuve

Établir la preuve que notre hypothèse est bel et bien fondée voilà où nous en sommes. Dans un premier temps, nous savons que la mondialisation préconise l'ouverture des frontières (principalement pour les marchés mais sans exclure toute autre possibilité). Dans un second temps, nous savons qu'il est du propre de chaque État de prétendre au maintien de l'intégrité de sa souveraineté territoriale. D'une part, nous savons aussi que l'étalement de la puissance nationale est un moyen de dissuader, au besoin, tout ce qui pourrait constituer le spectre d'une menace ou d'un péril pour l'État et la nation. D'autre part, nous savons que la frontière délimite le territoire national, et le commun des mortels s'imaginent bien qu'on ne doit pas la transgresser sans qu'il y ait intervention. On compte donc sur le fait que toute incursion non autorisée se doit d'être refoulée et que des mesures appropriées soient prises de manière ponctuelle à cet égard. Et puis, il y a le rôle symbolique de la frontière. Parler du rôle symbolique, c'est tout d'abord prétendre que certains signes veulent exprimer certaines

croyances que l'on désire exposer visuellement pour renforcer une idée que l'on veut répandre ou que l'on veut maintenir. En fait, c'est aussi une correspondance entre deux éléments, l'image et l'imaginaire, que l'on veut manipuler à ses propres fins. C'est une incitation que l'on veut promouvoir par un support visuel qui traduit une contenance servant à démontrer, dans le cas de la frontière, ce dont on est capable ou soutenir une idée déjà répandue, une réputation par exemple. Dans ce cas-ci, ce serait celle que les États-Unis étant une puissance reconnue doivent maintenir cette réputation d'État puissant qui maîtrise l'accès à la porte d'entrée de leur territoire. Mais avant tout, ce sont des apparences que l'on veut conserver. Conséquemment, c'est aussi affirmer indirectement que la frontière n'empêche pas à tout coup les entrées illicites sur le territoire et que les contrôles ne sont pas aussi efficaces qu'on le prétend. Mais le symbole sert à prétendre du contraire aux yeux des observateurs de la scène frontalière. Un État reconnu comme une puissance a au premier chef cette image que son territoire est bien protégé. Par conséquent, le rôle de la symbolique est de rejoindre cet aspect de la territorialité qui démontre que les intrus ne peuvent profiter de ce territoire sans l'aval de l'État. L'intégrité du territoire est ainsi préservée de ceux qui n'ont pas la qualité d'invité. La symbolique sert donc à soutenir cette idée que seul l'État décide de l'accès à son territoire. Il en est de même pour l'accès aux emplois qui sont disponibles sur son territoire. La symbolique joue sur les perceptions, et parmi celles-ci, il y a celle que son marché du travail est envahi par la présence d'étrangers contre sa volonté. La symbolique joue donc ce rôle qui sert à conserver intacte cette image de correspondance entre l'accès des étrangers au marché du travail et la maîtrise de l'État. Elle incarne donc cette position où l'État apparaît à son avantage même si les événements expriment une autre réalité.

Pour que cette hypothèse soit prouvée nous devons démontrer que même avec des moyens extraordinaires, pour ne pas dire colossaux, on ne réussit pas à stopper les intrusions non souhaitées sur le territoire national. Une autre façon de confirmer notre hypothèse serait bien évidemment de recueillir le témoignage de gens qui sont responsables de mettre en place ou qui exercent ces mesures de contrôles ou de tout autre représentant du gouvernement des États-Unis. On pourrait aussi considérer comme une confirmation de notre hypothèse la constatation que si cela fonctionne très efficacement à un port d'entrée que le même constat ne se fait pas à d'autres ports d'entrée. De cette façon on se rendrait bien compte qu'il y a deux poids, deux mesures, donc impossibilité que le resserrement des contrôles permette d'être une réalité uniforme à tous les ports d'entrées. En fait, faire une démonstration de puissance sert avant tout à intimider, à impressionner, à inquiéter. Nous procéderons donc à l'exploration du rôle de la symbolique et verrons que celle-ci a un caractère instrumental aux fins de la politique de l'État. Par conséquent, on constatera que les manifestations du pouvoir de l'État s'exercent aussi par l'effet de cette faculté d'influencer par le biais d'une communication qui sollicite la stimulation de la pensée en faisant appel à l'affectivité des individus et des collectivités par le déploiement des symboles plutôt que d'exercer une volonté à toutes épreuves de contrôler véritablement les intrusions sur le territoire. Ainsi nous croyons que cela confirmerait notre hypothèse.

Organisation de la thèse

Notre objet d'étude est d'expliquer et d'analyser ces contrôles et d'explorer s'il y a un autre sens à tout ce déploiement hors du commun qui a pris place et qui se perpétue malgré le phénomène de la mondialisation, et ce sens c'est de maintenir l'image de la puissance nationale. L'objectif de cette thèse est d'analyser la pertinence et les effets du resserrement des

contrôles frontaliers sous la forme de cette «militarisation» de la frontière avec le Mexique pendant la période d'entrée en vigueur des dispositions de l'ALÉNA jusqu'à l'an 2000. En cernant et en comparant la dynamique de deux ports d'entrée sur cette frontière entre les États-Unis et le Mexique, nous pensons qu'il est possible de comprendre, d'illustrer et d'interpréter le phénomène dans lequel le gouvernement américain s'est engagé et les mécanismes, les rapports et les forces qui y sont afférents. Aussi cette comparaison que nous ferons entre les deux ports d'entrée choisis exposera les contrastes, les différences et les ressemblances, s'il en est, entre ceux-ci et qui serviront à soutenir le fait que la symbolique est plus importante que l'efficacité à contrôler les flux transfrontaliers, mais surtout à maîtriser les passages des illégaux, car la réalité désirée telle qu'annoncée par l'administration américaine est bel et bien que la situation est entre bonnes mains et que les contrôles font leurs preuves sur le terrain.

Cette thèse est organisée selon un plan de travail qui couvre quatre chapitres. Tout d'abord, le premier chapitre présentera le cadre théorique. Il exposera les concepts, les notions et les idées sur lesquels certains auteurs se sont déjà penchés pour expliquer la frontière et la raison d'être des mesures de resserrement des contrôles aux frontières mais aussi retracera d'autres facettes qui élucident la contribution des forces en présence et des pratiques frontalières qui les sous-tendent. Nous verrons aussi comment les auteurs conceptualisent le symbole, en plus de voir un paradigme de la psychologie sociale qui, nous le croyons, a toute sa pertinence dans cette analyse. Il va de soi que nous noterons de la pertinence et des déficiences de ces derniers, le cas échéant, eu égard des postulats que nous soulevons.

Ensuite, dans un second chapitre, nous exposerons la genèse de la frontière avec le Mexique afin de comprendre les aléas de l'histoire entre ces deux territoires nationaux. Et puis, nous relèverons une gamme de renseignements et de données relatives à la gestion des frontières et des contrôles et dresserons un portrait d'ensemble de la dynamique de deux ports d'entrée que nous avons choisi, soit celui de San Diego en Californie et celui de Laredo au Texas. Ces deux cas et la dynamique entourant l'administration générale de cette frontière par les Américains seront donc étudiés à partir de documents émanant aussi bien du Gouvernement des États-Unis (*U.S. Border Patrol, INS, etc.*) que de documents produits dans le cadre de forums ou autres tribunes publiques sur la question frontalière des deux pays.

Dans le troisième chapitre nous traiterons de l'utilisation des contrôles frontaliers en réponse à la dimension économique et à cette dynamique du marché du travail. Nous en dégagerons les faits pour décrire les rapports et les relations qui les sous-tendent pour établir l'argumentation à l'effet que la gestion des ports d'entrée à la frontière américaine avec le Mexique s'adapte à la dynamique des lieux et des forces économiques en présence et peut aussi servir de prétexte au resserrement des contrôles frontaliers

Dans le chapitre quatre nous verrons que les contrôles frontaliers s'ajustent aussi en fonction d'une reterritorialisation ou si l'on veut d'un glissement de la territorialité nationale d'un côté comme de l'autre des bornes frontalières officielles. Il y a donc des forces qui influencent un déplacement de la frontière et c'est là qu'entre en jeu le rôle de la souveraineté et l'utilisation de la symbolique selon les besoins comme source d'appui à cette même souveraineté territoriale. Nous verrons donc le rôle de la symbolique et sa raison d'être. De plus, nous

bifurquons en nous attardant sur l'apport de la psychologie sociale pour expliquer la dualité entre le renforcement de la frontière et l'accroissement des passages illégaux.

Enfin, notre conclusion résumera l'état des enjeux de la souveraineté et de la territorialité à la frontière. Et comme la frontière est d'abord et avant tout une ligne imaginaire qui sépare les territoires, nous en tirerons les enseignements sur ce que les resserrements des contrôles frontaliers apportent en conséquences et en impacts sur la base des deux ports d'entrées qui nous ont servi de référence pour dresser notre analyse.

CHAPITRE I

LA THÉORISATION DE LA FRONTIÈRE

*«On se lasse de tout, sauf de comprendre»
- Virgile*

Le cadre conceptuel

Les concepts, les notions et les idées que nous utiliserons pour construire notre cadre de référence et qui nous serviront d'outils pour dégager le sens et trouver la logique des corrélations et des rapprochements des divers éléments sous observation se résument comme suit:

1. Les contrôles frontaliers en terme de pratique de la frontière
2. La souveraineté et la territorialité
3. L'utilisation de la symbolique

Tout d'abord, puisque l'objet de notre étude traite des contrôles frontaliers, il est essentiel que nous comprenions la théorisation de la frontière et les divers visages qu'elle prend selon les auteurs et spécialistes de la question.

Les théories de la frontière

On ne peut traiter de contrôles frontaliers sans, en premier lieu, aborder et chercher la signification de la frontière. À cet égard, plusieurs auteurs lui ont donné plus d'un rôle et l'ont perçu sous différents angles. Nous croyons qu'il est essentiel de faire un tour d'horizon de l'ensemble des perspectives qu'ont bien voulu lui accorder les penseurs qui ont daigné réfléchir sur la question frontalière.

Pour une définition de la frontière

Selon Michel Foucher,¹² la frontière prend l'origine de son sens au sein même de son étymologie. Dans la langue française, c'est l'adjectif féminin du substantif «*front*». Le front, c'est le champ de bataille où l'on repousse l'ennemi. De cette connotation militaire attribuée au mot frontière on peut très bien percevoir que la frontière est en ce sens une ligne de protection du territoire, ou si l'on préfère une zone de défense. C'est ce qu'on identifie comme étant la ligne de front, c'est-à-dire celle où la sécurité de l'État est en position avancée pour intervenir contre les intrusions non désirées sur le territoire national. La réflexion de Foucher l'a amené à attribuer aux frontières la définition suivante:

*«Les frontières sont des structures spatiales élémentaires, de forme linéaire, à fonction de discontinuité géopolitique et de marquage, de repère, sur les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire».*¹³

Et cette discontinuité, toujours selon Foucher, prend des formes diverses allant des souverainetés aux histoires, passant des sociétés aux économies et aux États en bifurquant parfois du côté des langues et des nations. Qui plus est, les frontières prennent aussi le rôle d'une enveloppe qui englobe la totalité d'un espace désigné, par exemple un État. Pour cela, il doit y avoir, selon lui, cohésion politique interne et une adhésion à un modèle économique homogène d'où le symbolisme d'un protectionnisme d'une communauté humaine.

¹² FOUCHER, Michel, *Fronts et frontières – Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1991

¹³ Idem., p. 38

Frontière symbolique - Frontière indéfendable

Et puis, les propos de Lacroix¹⁴ sur le concept de la frontière symbolique qui prévaut sur la frontière géographique sont dignes d'intérêts pour mieux comprendre la dynamique de la frontière à travers l'impression qu'en laissent les symboles qui lui sont propres. C'est le non sens même de la frontière qu'il met en relief. Sa réflexion sur la frontière comme ouvrage d'élaboration de nature purement humaine nous amène à mieux comprendre l'impraticabilité de l'exercice constant de ses fonctions fondamentales, c'est-à-dire d'empêcher systématiquement et assidûment tous les passages sur le territoire. C'est un obstacle de création humaine qui, selon lui, ne joue jamais pleinement son rôle. Lacroix la conçoit comme étant géographiquement illogique, physiquement invisible, militairement indéfendable, et de surcroît émotionnellement inévitable. Cette ambivalence notoire est d'un apport essentiel dans la démonstration qui découlera du rôle symbolique qu'on lui attribue. Elle figure ainsi sous l'aspect d'une projection de force, de puissance dont le rôle, selon Lacroix, est d'inquiéter, d'obséder et d'écraser pour les besoins de la cause ainsi défendue, mais sans ne jamais mettre fin aux intrusions territoriales non désirées.

Frontière de défis et de progrès

On ne peut aborder la question des frontières américaines sans parler des écrits de Turner qui ont une importance majeure. Ce théoricien de la frontière qu'est Frederick Jackson Turner¹⁵ a mené des travaux sur la frontière qui ont dérivé sur un concept de la frange pionnière qui s'explique sous l'angle de l'aspiration de la puissance qui confronte toujours le défi à

¹⁴ LACROIX, J.M., *Le Canada, pays des frontières ou pays sans frontières?* dans *Frontières et frontières dans le monde anglophone*, Collection dirigée par Jean-Robert Rougé, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris 1991, pp.165-171

¹⁵ TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, dans *American Frontier*, C. Merton Babbcock, Michigan State University, 1965

surmonter. C'est en sorte le déplacement de la frontière aussi bien physique que psychologique dans le but de la découverte et qui a des incidences politiques, sociales et économiques. C'est en fait l'intégration du temporel porteur d'avenir et générateur de formes d'organisation qui produit un impact sur le temps social court pour se projeter sur le temps social long. C'est de cette idée qu'est née l'*American Frontier* dont s'inspire la philosophie américaine et qui s'anime autour de ce besoin jamais rassasié de toujours pousser plus loin les limites déjà atteintes par des actions directes ou indirectes.

La frontière doit ainsi être repoussée pour favoriser le progrès de la nation. Si elle se ferme, l'avenir de la nation est compromis, si elle disparaît, c'est le progrès qui se trouve limité. La frontière peut donc être à la fois réelle et imaginaire. Dans cette optique, la frontière vue dans la lorgnette de Turner se confirme comme étant la genèse de cet imaginaire qui est le pendant de l'expression de la puissance qui s'anime autour d'un objectif commun, c'est-à-dire le défi à relever.

Voilà le sens profond de l'origine du rêve américain, rêve qui entraîne l'individu et le peuple dans son ensemble à dépasser les limites du possible et à rechercher inévitablement la recette du bonheur, du bien-être dans un monde où rien n'est impossible aux audacieux. Ce défi se poursuit en s'alliant tous ceux qui sont sur son chemin, ou à défaut en les bousculant ou en se les aliénant. L'idée maîtresse est d'avancer au mépris des obstacles. Cette toute première idée du sens que prend la notion de frontière dans l'esprit américain et qui fait l'objet d'une théorie introduite par les écrits de Frederick Jackson Turner nous semble très révélatrice de l'esprit de conquête américain, esprit qui met en place un *modus operandi* soutenant les interventions pour l'expansion et la gloire de la nation.

La frontière qui bouge toujours plus loin dans l'imaginaire collectif américain a pour objet d'assurer la pérennité du rêve américain; un rêve de conquête, de puissance, d'influence, de maîtrise et de subordination. C'est ainsi que le thème développé par Turner nous amène à croire que la fermeture des frontières américaines est un mouvement défensif qui sert à protéger l'idéal américain de la conquête des autres. Le rêve américain est, dans ce cas-ci, partagé par d'autres qui à leur tour poussent la frontière un peu plus loin au delà des lignes de marquage territoriale.

L'expansion terrestre n'est plus, depuis belle lurette, possible directement sans avoir pour conséquence l'affrontement virulent. Que reste-t-il de défis pour assouvir ce besoin de conquête, ce besoin de pousser les frontières du possible plus loin? La mondialisation, les ententes de libre échange, l'intégration économique et culturelle, peuvent être considérées comme des réponses à cette question. Cependant, il est à se demander si la mondialisation ou même la régionalisation n'est pas empoisonnée car elle produit un effet de boomerang en poussant vers le nord une partie de la population mexicaine et vers le sud les multinationales qui y voient une opportunité d'accroissement des profits avec une main-d'oeuvre à bon marché.

Le besoin de maintenir dans l'imaginaire collectif de la nation américaine un défi où la confrontation à un ennemi imaginaire ou construit de toute pièce, dans le but de faire la démonstration de puissance est propre à la culture américaine¹⁶. C'est la valorisation par la comparaison des forces en présences, des ambitions nationales et de l'identité d'une personnalité étatique qui se démarque par son omnipotence et son influence sur tous les

¹⁶ TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, dans *American Frontier* C. Merton Babdock, Michigan State University, 1965

échiquiers. Tout cela se traduit par le symbolisme qui se manifeste au quotidien à travers l'ensemble des interventions pour lesquelles les Américains et leur gouvernement se font les artisans assidus aux quatre coins de la planète. Voilà une raison de plus de passer à l'analyse des motivations qui se cachent derrière cette volonté exprimée de monter une frontière en apparence étanche mais qui ne résiste pas à l'oeil de l'observateur averti.

De la souveraineté et de la territorialité

On ne peut traiter de la question frontalière sans aborder les aspects de la souveraineté et de la territorialité car elles y sont intimement liées. En effet, on constate en premier lieu que les frontières nationales sont aussi des symboles qui émanent de la souveraineté. À cet égard, Henk Driessen nous rappelle que:

«Seen from power centres, national borders symbolize the integrity, fixity and stability of the nation state. However, there is often a wide gap between border rhetorics diffused from state centres on the one hand and the daily reality of border life on the other»¹⁷

Cet élément de perception des frontières nationales comme autre symbole et cet écart avec la réalité quotidienne de la frontière doit aussi être souligné. L'intégrité, la fixité et la stabilité de l'État-nation sont au centre des préoccupations des pouvoirs centraux, donc de la gouvernance des pays. La protection des frontières nationales est donc garante d'une conception de l'État qui s'appuie sur l'équilibre «sociétal» ou identitaire de la nation qui, dans le présent cas, peut être déstabilisée par la non intégration linguistique des hispanophones. De ce point de vue, elle fait oeuvre de porte d'entrée donnant accès au territoire dans le sens de l'accession à la société qui occupe ce même territoire et au mode de vie qui est sien.

¹⁷ DRIESSEN, Henk, *Smuggling as a border way of life: A Mediterranean case* dans *Frontiers and Borderlands Anthropological Perspectives*, sous la direction de Rosler, Micheal & Wendl, Tobias, Germany, 1999, p.120

Notons pour sa part que le discours du Président Clinton rejoint en tout point ce que nous énonce Anssi Paasi¹⁸ lorsqu'il attribue aux frontières une signification qui en fait l'expression de relations de pouvoir. C'est donc une relation de type dominant – dominé qui s'installe dans le cas de la frontière pour faire prévaloir ses volontés à l'égard de «l'autre». Par conséquent, les frontières s'entendent des expressions de la puissance politique fondées sur les possibilités d'agir et d'intervenir en regard des situations qui se présentent. Et Paasi.¹⁹ parlant toujours des frontières, affirme qu'en tant qu'institution, les frontières incarnent et englobent des normes et des valeurs aussi bien que des codes légaux et moraux aussi bien implicites qu'explicites. À cause de cela, soutient-il, elles sont à part entière constitutives de l'action sociale et peuvent être considérées à la fois comme des obstacles aussi bien que comme des sources de motivation. Voilà, les mots sont lancés, être à la fois obstacles et sources de motivation. Quelles sont donc les relations entre les obstacles érigés et les motifs qui devraient fournir leurs justifications les plus plausibles? Les motifs invoqués officiellement ne cachent-ils pas d'autres considérations sachant maintenant que les frontières sont l'expression des relations de pouvoir ? D'emblée, les relations de pouvoir ne peuvent faire autrement que d'appeler à la démonstration de la puissance à un niveau ou à un autre et par des voies et des moyens que l'on croit nécessaire pour qu'il y ait un impact.

On est en droit de supposer qu'un des alibis qui est le maître mot pour invoquer la démonstration de la puissance est un référant à la notion de souveraineté. Nevzat Sogut quant à lui nous propose de voir la souveraineté comme suit:

¹⁸ PASSI, Anssi, *Boundaries as Social Processes: Territoriality in the World of Flows dans Boundaries, Territory and Postmodernity*, Edited by David Newman, Portland, Oregon, U.S.A. 1999, p.82

¹⁹Idem.

«... sovereignty claims over a space/territory/body are engaged not only in the construction of "referable/national physical borders and boundaries but also in the construction of "representable/cultural, political, and economic identities and "essences (of bodies/spaces) ostensibly overlapping with the physical borders.»²⁰

Et Sogut d'ajouter pour préciser sa pensée:

«At a more visible level, the most effective of the sovereignty practices is the discursive reinscription onto space/territory dividing lines, imaginary or physical (as in the U.S. - Mexican border), separating those that belong to «us» and those that do not: foreign, unfamiliar, strange, alien, and dangerous»²¹

Encore une fois, l'aspect dangereux face à l'inconnu n'est-il pas un alibi utile pour justifier l'étalage de la force, de la puissance, pour en quelque sorte les rendre plus acceptables dans l'opinion publique en donnant l'impression que l'on maîtrise la problématique de la frontière ?

On ne peut se permettre de négliger les propos de John Agnew²² qui nous interpelle avec ce qu'il désigne de piège territorial (*Territorial trap*). Celui-ci nous dit que l'État territorial agit à titre de «conteneur» géographique de la société moderne. Et ce «conteneur» selon l'expression qu'il utilise, sert donc à protéger un peuple, une nation, contre ce qui pourrait être considéré comme le présage d'un danger ou d'un sujet de crainte qui pourrait lui causer un quelconque préjudice. Toujours selon Agnew, l'État moderne diffère de tous les autres types d'organisations par sa revendication à la pleine souveraineté de son territoire. Et cela se manifeste du fait qu'il en assure la sécurité et la défend sur tout son espace souverain qui lui

²⁰ SOGUT, Nevzat, *Transitional/Transborder Bodies: Resistance, Accommodation, and Exile in Refugee and Migration Movements on the U.S. - Mexican Border*, dans Shapiro., Micheal J., and Alkers, Haywards H. *Challenging Boundaries*, University of Minnesota Press, Minneapolis, U.S.A., 1996, p.287

²¹ Idem.

²² AGNEW, John, *Geopolitics – re-visioning world politics*, Routledge, London, 1998, p.51

est particulier, de même que sur la vie politique qui s'y déroule et qui y est associée, et dont le but premier est lui-même indéniable : c'est l'État territorial .

Agnew ²³ poursuit son idée en affirmant que les gains aussi bien au niveau économique que politique se font toujours au détriment des «autres». Selon lui, par conséquent, c'est seulement là où se situent les frontières intérieures qu'il y a culture communautaire et la possibilité de débattre. À l'extérieur de ses frontières intérieures, selon lui, seule la raison d'État prédomine, car c'est la poursuite des intérêts de l'État qui est et demeure la première des préoccupations d'un État.

Ces dernières observations de John Agnew ramènent à l'avant scène la question de l'intérêt national ou de la raison d'État ainsi que celle de la sécurité territoriale comme un aspect inhérent de la souveraineté. Mais encore, elles parlent aussi par ricochet de la notion de puissance, c'est-à-dire de cette faculté, de cette capacité d'influencer le cours des événements ou à tout le moins d'imposer sa volonté par des moyens vigoureux et intenses qui servent à dominer le jeu et les situations qui se présentent au gré du temps. De là, l'importance de la fonction de contrôle aux frontières territoriales. La protection du territoire, en ce sens, constitue un des éléments qui appuie l'idée du conteneur, de ce récipient qui se remplit à partir de l'extérieur en repoussant, en bloquant ou en refusant l'entrée à toute intrusion qu'elle n'admet pas parce que jugée incompatible, puisque constituant un danger ou une menace potentielle ou appréhendée qui pourrait altérer ce qui caractérise son édification et les fondations de la personnalité identitaire et sociétaire qui est sienne.

²³ Ibidem

Pour un auteur comme Bertrand Badie,²⁴ par exemple, c'est un autre discours qui est prôné. Selon les observations qu'il en fait, c'est la fin des territoires et les souverainetés éclatées par les forces de la mondialisation qui nous sont annoncées. Cette prédiction semble pourtant se concrétiser dans les faits principalement dans le cas de la libre circulation des biens et des services, des communications et des flux de capitaux transnationaux pour ce qui est de nombreux pays du monde, exception faite de ceux compris au sein du territoire de l'Union européenne où, en plus, la libre circulation des personnes sans contrôle aux frontières, entre les pays membres, s'est concrétisée et est devenue une réalité quotidienne. Il faut admettre tout de même que l'Europe des Quinze s'était fixée une frontière extérieure munie d'États tampons pour tenir les flux de réfugiés dits «économiques» à l'écart comme pour distinguer les vrais des faux demandeurs d'asile. Donc pour Badie, souveraineté et territorialité perdent presque leur sens dans le giron de la mondialisation.

Et puis si on se réfère à Hobbes, la souveraineté absolue se traduit en ces termes:

«Elle appartient à un pouvoir qui se manifeste apparemment en son essence par la peur qu'il inspire, la contrainte qu'il exerce, les châtements qu'il inflige.»²⁵

Ainsi, Hobbes voit la souveraineté par la lunette de l'instrumentation du pouvoir et par son exercice. Sans cette manifestation de cet exercice du pouvoir la souveraineté absolue serait volatile à bien des égards. Pour sa part, Gérard Mairet exprime la souveraineté par des propos qui n'ont rien de surprenant mais qui précisent une certaine réalité quant à l'authenticité de la souveraineté:

²⁴ BADIE, Bertrand, *La fin des territoires – Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Fayard, Paris, 1995

²⁵ LESSAY, Frank, *Souveraineté et légitimité chez Hobbes*, Presses Universitaires de France, 1988, p.103

«L'État souverain réussit donc cette difficile figure d'être fondé sur une représentation de la puissance qui n'existe que pour autant qu'elle s'exerce, mais dont le principe subsiste indépendamment des formes de son exercice»²⁶

Si l'on tient compte et portons une attention particulière aux propos de Mairat, la souveraineté existe en réalité seulement lorsqu'elle est pleinement exercée par des actions concrètes qui la soutiennent. Lorsqu'elle ne l'est pas, on pourrait alors la considérer comme une figure emblématique, une quelconque représentation virtuelle, pour ne pas dire un simple symbole autour duquel on se rallie pour se conforter.

Le renforcement des contrôles frontaliers

Le renforcement des contrôles frontaliers s'explique sous des angles différents selon les auteurs. Par exemple, pour Saskia Sassen²⁷ le renforcement des frontières nationales contribue à l'existence de nombreux pays comme périphérie par la mise sur pied d'une réserve de main-d'oeuvre pour le capital mondial. D'entrée de jeu, Sassen soutient que:

«Border enforcement is a mechanism facilitating the extraction of cheap labor by assigning criminal status to a segment of the working class – illegal immigrants».²⁸

Sassen heurte de plein fouet un des alibis officiels utilisés par le gouvernement américain pour intervenir à la frontière.

Discourant sur les contrôles de l'État et par extension sur ceux des frontières, Hirst et Thompson, tels que cités par Anssi Passi,²⁹ s'affairent à nous éclairer sur ce qu'ils pensent

²⁶ BERGERON, Gérard, *Petit traité de l'État*, Presses Universitaires de France, 1990, p.104

²⁷ SASSEN, Saskia, *The Mobility of Labor and Capital: a study in international investment and labor flow* Cambridge University Press, 1988, p.36

²⁸ Idem, p.37

des contrôles frontaliers. Ainsi, ceux-ci soutiennent que l'État a peut-être maintenant moins de contrôles sur les idées, mais demeurent en contrôle de ses frontières et des mouvements de populations qui les traversent. Selon eux, les idées qui traversent les frontières sont difficiles à contrôler tandis que les mouvements de populations peuvent être contrôlés par les contrôles frontaliers. Pendant que ces auteurs affirment que l'État demeure maître du contrôle de ses frontières, Heisler et Layton-Henry³⁰ ont un réquisitoire tout autre à ce sujet. Ceux-ci, parlant de la migration comme d'un problème majeur dans le contexte de la globalisation de l'économie et de la division internationale du travail, soutiennent que la source des préoccupations ne se réduit pas au seul fait de l'ampleur de la migration transnationale. Ils proclament donc que c'est aussi parce qu'ils mettent au défi l'habileté des États de contrôler leurs frontières, qui elles, sont aussi considérées comme étant un des attributs fondamentaux de la souveraineté. Ce qui laisse entendre que des frontières mal surveillées ouvrent la porte à une souveraineté mitigée. Et cette habileté à contrôler la frontière, qui est un attribut fondamental inhérent à la souveraineté, est remise en cause constamment parce qu'aucune frontière n'est totalement étanche et encore moins lorsqu'elle s'étend sur des distances faramineuses. Et puis, pour Barry Buzan,³¹ le renforcement des contrôles est appréhendé sous la réalité purement budgétaire. Ce dernier nous signale que dans la pratique seulement quelques États consentent à défrayer les coûts inhérents nécessaires à la fermeture leurs frontières de façon hermétique afin d'y empêcher l'accès de certains arrivants bien déterminés. Ce que Buzan relève ainsi, c'est de savoir si les États ont les moyens de leurs

²⁹ PASSI Anssi, *Boundaries as Social Processes: Territoriality in the World of Flows* dans *Boundaries, Territory and Postmodernity*, Edited by David Newman, Portland, Oregon, U.S.A. 1999, p.84

³⁰ HEISLER, Martin O., Layton-Henry Zig, *Migration and the links between social and societal security*, dans *Migration and the New Security Agenda in Europe*, N.Y. St. Martin's Press, 1993 p.149

³¹ BUZAN, Barry, *Societal security, State security and internationalization* dans *Identity, Migration and the New Security Agenda in Europe*. St-Martin's Press, New York, USA, 1993, p.45

ambitions et de leur prétention de maintenir un cloisonnement de la frontière contre vents et marées à l'égard de ces intrusions non voulues sur le territoire national.

Enfin, pour sa part Remy Leveau³² se rend à l'évidence en étudiant le rôle des contrôles frontaliers et leur confrontation au mouvement des migrations. Il soutient que les États doivent déchanter, car selon lui, il est clair que l'expérience humaine a bien démontré que dans la réalité sur le terrain, les contrôles que l'on voudrait absolus sont illusoire et de plus, créent des effets pervers. Pourquoi alors s'illusionner et se laisser entraîner par quelques espérances trompeuses quant au rendement de contrôles qui concrètement ne peuvent, de toute évidence, être tout à fait opérationnels à un aussi haut degré de performance désirée. Pour lui, la construction de cette idée artificielle de contrôles absolus, lorsqu'il y a tentative de mise en oeuvre, amorce un contrebutement qui se propage et fait bien des ravages à la territorialité souveraine. Selon Leveau, on peut donc aisément imaginer que plus les contrôles sont serrés, plus émergent d'autres voies pour favoriser les passages.

On peut également aborder la frontière sous l'angle que nous la présente David Newman.³³ Ce dernier affirme que la dynamique territoriale de la géographie mondiale fait en sorte que plusieurs pays érigent des barrières de séparation dans une tentative d'établir des droits souverains qui leurs sont propres entre les nationaux et les groupes ethniques. Cela est le cas, selon lui, pour les régions où il y a conflit ethno-territorial, c'est-à-dire où des populations minoritaires ou des groupe sécessionnistes aspirent à maintenir une plus grande autonomie ou

³² LEVEAU, Remy, *Migrations et imaginaires sociaux – L'épreuve de la guerre du Golfe*, dans le *Défi migratoire – Questions de relations internationales* sous la dir. de Bertrand Badie – Catherine Withol de Wenden, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1994, p.137

³³ NEWMAN, David, *Boundaries, Borders, and Barriers: Changing Geographic Perspectives on Territorial Lines*, dans *Identities Borders Orders – Rethinking International Theory*, Borderlines, Volumes 18, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2000, pp.137-151

indépendance à travers une souveraineté qui se définit par une parcelle de territoire qui se distingue par des bornes limitrophes séparant clairement les États voisins des groupes nationaux. Mais toujours selon Newman, les lignes frontières d'un État ne restent que des barrières partielles contre le mouvement des populations. Car même si les barrières, les murs et les postes douaniers maintiennent leurs fonctions de prévenir le mouvement des illégaux ou des indésirables, la demande créée par l'économie mondiale pour une main d'œuvre de migrants au salaire précaire engendre un autre phénomène; soit celui qui fait en sorte qu'on ne souhaite pas perdre ce nouveau statut d'employé en retournant dans son pays d'origine.

Enfin, abordons aussi la question frontalière selon le point de vue de Peter Andreas³⁴. Celui-ci affirme d'emblée que la question des resserrements frontaliers (en citant l'exemple de la frontière du Mexique) sert à générer des profits substantiels sur les plans politiques et bureaucratiques. Les échecs de la politique frontalière, ainsi que les effets pervers qu'elle engendre, sont politiquement rentables parce qu'ils donnent l'image du rétablissement de l'ordre à la frontière. Selon lui, cela sert à gagner des votes et à justifier les augmentations des budgets des agences chargées de l'application de la loi. En même temps, soutient-il, cela atténue la critique et aide à neutraliser l'opposition à l'intérieur du pays, opposition qui doit-on dire, reproche aux décideurs politiques leur manque de rigueur contre le trafic de drogue et l'immigration clandestine à la frontière.

Nous convenons que l'augmentation des flux à la frontière a été croissante au cours de la dernière décennie et cela résultant en grande partie des politiques d'immigration américaine et

³⁴ ANDREAS, Peter, *Contrôles frontaliers en Amérique du Nord à la suite du 11 septembre 2001*, dans *Vers des périmètres de sécurité ? La gestion des espaces continentaux en Amérique du Nord et en Europe*, sous la dir. de Michel Fortmann, Alex Macleod, Stéphane Roussel, Collection Sécurité, Coédition CEPES/GERSI, Athéna Éditions, Outremont, Québec, Canada, 2003, pp.43-63

des politiques économiques. Le renforcement des contrôles à cette frontière a entravé le passage des individus, a permis de diminuer le nombre des illégaux à certains endroits sans pour cela éliminer le phénomène qui perdure toujours. Puisque c'est le cas, nous sommes justifiés de nous demander à quoi donc sert cette stratégie de mobilisation à la frontière si elle ne résorbe pas définitivement le phénomène des passages illégaux.

Les auteurs consultés (Sassen, Hirst et Thomson, Heisler et Layton-Henry, Buzan, Leveau, Newman et Andreas) qui abordent la question des contrôles frontaliers ne traitent ni des raisons ou des facteurs conscients ou inconscients de la forme, ni de celle à la source de laquelle découle l'ampleur de ces resserrements frontaliers. En résumé, on constate que Sassen affirme que le renforcement de la frontière est un moyen utilisé justifiant l'attribution du statut de criminel aux illégaux et favorisant la précarisation de la main-d'oeuvre étrangère. Hirst et Thompson, quant à eux, croient que malgré que l'État a moins de contrôle sur les idées, celui-ci conserve le contrôle des frontières et des mouvements de populations. Pour ce qui est de Heisler et Layton-Henry, ces derniers considèrent que l'habileté des États à contrôler leur frontière est remise en question. Pour sa part, Buzan envisage l'efficacité du renforcement des contrôles comme une question assujettie aux ressources budgétaires. Et puis pour Leveau, c'est la constatation que les contrôles absolus sont utopiques et qu'ils provoquent des actions souvent contraires aux résultats espérés et ouvrent la porte aux manoeuvres illicites. Pour Newman, l'érection des barrières de séparation aux frontières est une tentative d'établir des droits souverains propres à l'État et qui permet de faire des distinctions entre les nationaux et les groupes ethniques. Il faut aussi, selon Newman, dans le cadre de la mondialisation de l'économie, tenir compte que ces frontières hautement protégées favorisent l'installation permanente des travailleurs migrants aux salaires précarisés qui souhaitent conserver leur nouveau statut d'employé en ne retournant pas dans leur pays

d'origine. Enfin dans le cas de Peter Andreas, le resserrement des contrôles à la frontière a un objectif politique. Pour lui, la faillite de la politique frontalière et les effets pervers qui en découlent, deviennent un enjeu politique en donnant l'image du rétablissement de l'ordre à la frontière. Cela sert à gagner l'électorat à une cause et justifie les augmentations des budgets de l'administration pour financer les opérations sécuritaires et les agences qui en ont la charge.

Tous ces auteurs traitent des contrôles sous un aspect ou sous un autre sans cerner les motivations profondes ayant trait à la nature et à l'ampleur des contrôles. À prime abord, nous croyons qu'une interprétation complémentaire peut s'ajouter à celles déjà connues. Notre objet d'étude est d'expliquer ces contrôles et d'explorer s'il y a un autre sens à tout ce déploiement hors du commun qui a pris place et qui se maintient au fil des années et qui semble contraire à l'esprit même du phénomène de la mondialisation. C'est ce à quoi notre hypothèse tente de répondre. Comme nous le constatons, de toutes ces théories énoncées précédemment il nous faut se rappeler leur entrecroisement qui ne parvient pas à expliquer la contradiction apparente entre la mondialisation et les pratiques à la frontière des États-Unis et du Mexique. Elles ne réussissent, un tant soit peu, à exprimer les aléas de la frontière dans la réalité quotidienne. C'est pourquoi nous croyons que le fait d'inventer, de créer, d'ériger ou d'utiliser des symboles pour donner une forme concrète à cette entité abstraite qui constitue la puissance nationale devient alors une instrumentation servant la souveraineté territoriale lorsque le besoin se fait sentir. La symbolique utilisée devient ainsi un acte concret de l'exercice de la souveraineté pour d'abord officialiser l'existence de la puissance aux yeux du monde et pour du même coup fixer avec toute la vigueur nécessaire leurs frontières lorsque jugé utile pour les fins que l'État poursuit.

De la symbolique

On doit maintenant se demander quelle est la caractéristique du symbole et comment s'exprime le symbolisme pour ensuite en constater les effets dans le processus de contrôle frontalier. Mais avant tout, essayons de comprendre ce qu'est le symbole. Le mot symbole est d'origine grecque. Ses racines viennent de «*sumbolon*»³⁵ mot qui signifiait à la base un morceau d'un objet partagé entre deux personnes pour servir entre elles de signe de reconnaissance. Déjà la notion de reconnaissance qui se transmettait par l'intermédiaire d'un objet entre deux personnes avait établi l'identification du caractère de l'objet en question. On s'entendait ainsi sur sa représentation. C'est en identifiant ce caractère de l'objet dans son sens plus élargi que l'on en comprend les tenants et les aboutissants. Ainsi, le symbolisme est une figuration instrumentale qui, de pair avec son concert d'images (donc de symboles), fait en sorte dans son sens logistique, comme l'indique Le Petit Robert,³⁶ que *tout en étant réel, n'a pas d'efficacité ou de valeur en soi mais en tant que signe d'autre chose*. Le symbole a souvent été associé aux rêves ou au culte religieux. En substance, il est le reflet du sacré ou de ce que l'on considère comme étant sacré. La souveraineté du territoire se retrouve dans ce registre où le sacré, en plus d'être porteur de sens, est aussi idéalisé en se subordonnant tous les mécanismes qui assurent sa pérennité.

On ne peut donc croire, par exemple, qu'un emblème national d'un pays est en fait le pays lui-même. Il n'est donc qu'une représentation dans l'esprit de ce que l'on conçoit. Il en est de même de chaque représentation emblématique qui sollicite notre interprétation par rapport à une autre référence. En fait, en faisant appel à notre imagination, il s'empresse de nous

³⁵ ROBERT, Paul, Le Petit Robert 1, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du nouveau Littré (S.N.L.), 1990, p.1903

³⁶ ROBERT, Paul, *Loc.cit.*,p.1903

rappeler ce que l'on connaît de ce pays, mais il n'est pas ce pays en tant que tel, parce qu'on ne fait pas l'expérience de le connaître par le symbole mais on s'en donne seulement une image mentale. Un autre exemple intéressant pour mieux comprendre l'explication, et c'est la figure du pilier, c'est-à-dire celui qui soutient le bâtiment, comme les colonnes du temple. Arrêtons-nous un moment et pensons à l'architecture de l'Antiquité et visualisons le rôle du pilier. Celui-ci était orné de statues des dieux dans leur magnificence et dans leur toute puissance. Ils étaient valorisés pour ce qu'ils représentaient, c'est-à-dire une force exaltée par une capacité inépuisable d'énergie, de domination et d'influence qui faisait autorité sur les mortels. Le pilier est devenu un symbole de force et de stabilité qui s'appuyait sur la représentation du pouvoir et de la puissance des dieux. Mais dans les faits, les piliers se sont érodés avec le temps et l'édifice s'est écroulé. Ce n'était qu'un symbole. Et c'est la même chose lorsque l'on fait des démonstrations de force ou que l'on déploie des arsenaux d'équipement militaires, que l'on fait des manoeuvres substantielles ou qui signalent par des actions prononcées qui font gros de conséquences sur des habitudes prises par des individus. On sait maintenant que les symboles adressent des messages à des auditoires qui les perçoivent selon une conception d'interprétation qui leur est propre mais aussi commune à la fois entre le messager et l'auditoire ciblée. Mais le symbole s'appuie surtout et tout d'abord sur l'imaginaire et l'idée mentale que l'on se fait par rapport à une chose ou à une situation.

Voilà un concept qui fait appel à l'imaginaire des individus, des masses ou des percevants, c'est-à-dire de ceux qui perçoivent les images et les codes qui leurs sont dédiés pour qu'ils les déchiffrent et les interprètent et leur donnent un sens commun, c'est-à-dire une signification qui est généralement acceptée par l'ensemble ou pour un groupe en particulier. C'est donc de signes ou de choses qui ont un intérêt signifiant que l'on parle ici. Ces signes sont figuratifs.

Ils procèdent de l'image perçue. Ils sont attribués comme un ensemble, un système d'interprétation qui lève le voile sur des messages. C'est un peu ce que l'on pourrait considérer comme un langage évolué qui fait appel à la pensée, à la conscience et à la psychologie des individus par rapport à un objet exprimant des croyances. C'est donc au raisonnement, à l'émotion et aux impressions vers lesquels l'attention est ainsi portée et qui s'articulent les uns aux autres. Le symbole est donc un instrument de communication, une forme de langage subtile, un lien discursif avec les masses et les individus. Il s'intègre à la fois et en même temps dans le réel et dans l'intangible.

Tout d'abord, le symbole a une connotation psychologique, un rapport logique ou de dépendance avec l'inconscient, avec la perception et son enchaînement interprétatif qu'il accorde et maintient par la suite dans l'imaginaire individuel ou collectif. Pour trouver une première définition formelle du symbole nous faisons appel à cette définition technique que nous propose Lalande:

«Le symbole est ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogique»³⁷

Le père de la psychanalyse, Sigmund Freud,³⁸ affirme que le symbolisme ignore la diversité des langues et s'avère identique chez tous les peuples. Les symboles appartiennent donc à l'humanité et existe depuis des temps immémoriaux. Ils sont communs et représentent en quelque sorte une langue universelle apparue avant l'introduction du langage. Les symboles

³⁷ LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Presse Universitaires de France, Paris, 6^e édition, 1951, p.1080

³⁸ LANTZ, Pierre, *L'investissement symbolique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996, p.36

étant commun à l'humanité, c'est l'individu qui s'en approprie et qui choisit parmi les sens que possède un même symbole.

Tout cela pour nous amener à une définition un peu plus élaborée et qui se présente comme suit:

«...un symbole est un objet, un dessin, une image, une idée, un mot, un nom ou même une personne réelle ou allégorique, qui nous fait penser à quelque chose ou à quelqu'un d'autre; qui évoque pour celui qui l'utilise et pour celui qui le reconnaît une réalité autre; qui rend présent d'une manière mystérieuse cet Autre; qui établit une relation entre une personne et cet autre réalité; qui peut provoquer quelqu'un à agir; qui peut véhiculer un peu ou beaucoup de pouvoir que possède cet Autre.»³⁹

Cette définition cerne assez bien ce que représente le symbole. Dans le cas qui nous intéresse, c'est surtout la dernière partie du libellé de cette définition qui rend compte de l'utilisation du symbole aux fins que nous soutenons. Comme nous l'avons mentionné précédemment dans la formulation de notre hypothèse : *«la frontière joue un rôle symbolique important qui soutient l'idée de souveraineté territoriale par une démonstration de la puissance nationale»*. C'est donc là ce lien au pouvoir véhiculé, c'est-à-dire à cette démonstration de la puissance nationale que l'on instrumente par le symbole. Comprendre le sens du symbole est important mais il nous faut aussi savoir de quoi l'on parle lorsqu'on se réfère à la question de la puissance nationale. Ces mots sont aussi remplis de sens. En fait, ils nous renvoient à ce pouvoir qu'a l'État d'imposer son autorité par tous les moyens à sa disposition, c'est-à-dire aussi bien ses pouvoirs qui émanent de sa richesse que de sa force militaire. C'est donc l'usage de son grand potentiel économique que de sa force d'intervention et d'influence que de sa force frappe guerrière dont on parle ici. Ce pouvoir d'imposer son autorité et de commander

³⁹ FERNET, René (sous la dir.) *Le symbole un messenger*, Les Éditions Médiapaul, Montréal, Canada 2001, p.107

l'exécution de stratégies d'ensemble, ayant pour but de produire un effet par l'action et de manoeuvrer à partir de tactiques précises sur le terrain, est partie intégrante de ce que l'on qualifie sous le vocable de la puissance nationale.

Précisons-le encore plus, cette notion de symbole n'apparaît que dans la culture humaine comme le soutient Jean Borella. Ce dernier y voit un encodage qui fait parti d'un rituel qu'on illustre par des éléments physiques. Il y voit que c'est l'idée de symbole qui nous permet de penser l'idée de réalité, et selon lui, le réel et le symbolique s'excluent réciproquement. Quand on est dans le symbole, la réalité est dissoute, c'est l'imaginaire qui s'impose. Alors que lorsque l'on est dans la réalité, le symbole se désagrège pour laisser place au concret, au tangible, à l'incontestable, à l'authentique réalité, celle qui est objective. Borella définit le symbole comme suit :

«...tout symbole, en effet est un signe, qui d'une part présentifie, c'est-à-dire rend présent (et non pas seulement qui représente) la réalité signifiée, et qui, d'autre part, en révèle par là-même l'absence parmi nous»⁴⁰

Ceci étant dit, reprenons l'idée de la symbolique pour préciser notre raisonnement sur la question de la symbolique de la puissance nationale. Luis Solano⁴¹ affirmait lors d'un entretien traitant entre autre du symbolique qu'il y a toujours un continuum entre symbolique, réel et imaginaire et que pour les maintenir noués il est nécessaire qu'un quatrième élément s'y ajoute pour permettre que la structure tienne, et cet élément c'est le symptôme. Dans le cas de la frontière, on a déjà dit dans sa définition (voir Foucher) qu'elle avait ces dimensions qui déployaient symbolique, réel et imaginaire. Pour que ces dimensions s'appliquent au niveau

⁴⁰ BORELLA, Jean, *Symbolisme et réalité, Histoire d'une réflexion*, Éditions Ad Solem, Genève, 1997, p. 29

⁴¹ VALESTRO, Orazio Maria, *Continuité du registre symbolique – imaginaire – réels et liens sociaux: entretien avec Luis Solano*, *Esprit Critique – Revue internationale de sociologie et de sciences sociales*, Hiver 2003

de la psychologie sociale, le symptôme est essentiel comme le mentionne Soleno. La question à poser ici est qu'elle est le symptôme qui fait le lien entre ces trois dimensions ? Le symptôme que nous pouvons tous distinguer et identifier se retrouve dans l'absence ou la perte de contrôle quand ce n'est pas tout simplement l'inefficacité pure et simple des contrôles. Par conséquent, en dérive un constat d'impuissance des autorités américaines devant ce phénomène d'attraction des illégaux qui favorise le franchissement de la frontière qui, répétons-le, est toujours en pleine croissance. Mais en outre, il y a là un risque que l'image qui a été construite dans le passé et qui a fait que les États-Unis ont été reconnus comme une puissance nationale importante, c'est-à-dire qui sait défendre et affirmer ses intérêts de manière à ne pas s'en laisser imposer par quiconque, soit tout à coup étioilé, laissant ainsi craindre un écroulement de sa renommée à ce titre. Ne plus maîtriser la situation en dominant l'accession au territoire est dès lors considéré comme une incapacité à préserver sa souveraineté et donc son pouvoir et par contrecoup cette idée même de puissance qui auréole l'ego américain. Voilà un malaise qui ne peut laisser indifférent l'État américain. Le symptôme est bien identifié et l'épidémie des passages illégaux persiste. L'image exerce donc une fonction de premier plan et le reflet qu'elle projette est créateur d'attentes et tisse le fil de comportements sociaux dans ce registre où le rôle de la frontière s'inscrit. D'où cet effet de torsion qui s'exerce, d'un côté comme de l'autre, pour entraver ou pour résister à cette dynamique qui veut transformer l'accès au territoire, entre le dilemme de la passoire et l'action de l'entonnoir.

C'est que d'abord et surtout, il y a une étroite consonance entre les images projetés et le but recherché. Le symbole sert donc de médium qui a cette capacité de révéler un message et dont

l'image est instrumentale. Selon Yves Labbé,⁴² cette image se prête à diverses fonctions, qui sont de soutenir l'attention, d'illustrer un propos, d'avancer un exemple, car toujours selon lui, elle est une reproduction au même titre que la photographie. Et cette photographie peut tronquer la réalité en symbolisant l'identité de la faiblesse ou celle de la force parce que l'image présente plus que ce qu'elle montre d'elle même. Elle touche l'inconscient des individus et des masses par ses résidus psychologiques qui interpellent ceux-ci vers l'action ou les fige dans l'inaction, le cas échéant.

De la symbolique à la symbolique de la puissance

Nous venons de voir comment se fixe la symbolique, comment elle prend place dans l'imaginaire humain. Évoquer la symbolique de la puissance nationale nous entraîne donc sur le chemin de l'expérience et de l'expression de la force dans toute sa vigueur où le plein potentiel d'intervention et de résistance selon les besoins est mis en place. La force de frappe s'installe, les fortifications s'érigent, la machine de guerre prend position sur le terrain comme sur un champ de bataille en déployant son arsenal. Toute cette organisation confond les observateurs de la scène, car la mécanique est imposante, le spectaculaire prend les devants, les images sont renversantes et troublantes. L'image qui s'y dégage, à première vue, c'est tout simplement que les lieux sont imprenables, inaccessibles selon les apparences du moment.

⁴² LABBÉ, Yves, *Le noeud symbolique*, Desclée de Brouwer, Paris 1997, p.47

Pour bien illustrer cette dernière notion, attardons-nous aux propos de Pierre Lantz⁴³ qui nous dit que l'on parle de symbolisme social quand cela concerne les relations sociales en général.

Mais il ajoute que:

«Le symbolisme politique est la forme que prend le symbolisme social lorsqu'il met directement en jeu des relations de domination (avec ou sans État). Le symbolisme collectif est fortement utilisé par les forces politiques et, de ce point de vue, peut être considéré comme un aspect essentiel du symbolisme politique, particulièrement lorsque l'accent est mis sur l'affectivité qu'il fait circuler. Vu du côté de ses objectifs propres, le symbolisme politique vise à fixer son pouvoir sur des symboles, à établir des symbolisations stables (drapeaux, emblèmes, langage stéréotypé).»

Dans cet ordre d'idées, fixer son pouvoir par les symboles de la force (tout le dispositif paramilitaire par exemple) et les infrastructures de défense à la frontière (murailles, miradors, fossés, etc.) prend donc tout son sens. Ce que nous évoque Lantz à propos du symbolisme, c'est qu'il a un rôle à jouer au sein de la société et qu'il s'impose comme explication ou comme instrumentation ou support à des phénomènes politiques.

Symboliser la puissance fait donc appel à une manoeuvre d'intimidation qui se forge par des manifestations pour confondre l'autre et le faire fléchir en le déstabilisant dans ses intentions, dans ses ambitions et dans ses projets. Selon Robert J. Lieber,⁴⁴ le premier et le plus commun des types de puissance qui a été conçu est la puissance qui implique la force brute ou la capacité de faire prévaloir une domination sur la résistance offerte. Cet auteur soutient de plus, que traditionnellement, des facteurs tels que la force économique, les ressources militaires, la population et le territoire ont été pensés comme étant partie prenante

⁴³ LANTZ, Pierre, *L'investissement symbolique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996, p.22

⁴⁴ LIEBER, Robert, J., *Theory and World Politics*, University of California, Winthrop Publishers Inc. Cambridge, Massachusetts, USA, 1972, p.91

de la puissance nationale. Le décodage symbolique devrait donc tenir compte de ces éléments au gré des circonstances qui se présentent. La frontière américaine a-t-elle été harnachée des symboles de la puissance? C'est ce que nous tenterons d'élucider et de démontrer pas à pas à travers une foule de renseignements et de données dans les pages qui suivent.

Une stratégie psychologique : La prophétie qui s'auto-réalise

Il y a des manipulations de l'esprit qui servent les causes que l'on défend. Tout d'abord, commençons par élucider ce dont on parle pour mieux comprendre les mécanismes auxquelles nous référons. À cette fin, notons que des recherches en psychologie sociale entreprises par Merton⁴⁵ ont permis l'introduction de ce nouveau paradigme dès 1948, mieux connu sous l'appellation du concept de la prophétie qui s'auto-réalise. Celui-ci a été confirmé en 1968 par d'autres expériences de Rosenthal et Jacobson, deux autres chercheurs de la psychologie sociale, qui ont permis au cours des années d'observer la dynamique entourant la pratique des attentes projetées et les résultats qui par la suite ont été générés, conséquences de ces mêmes attentes.

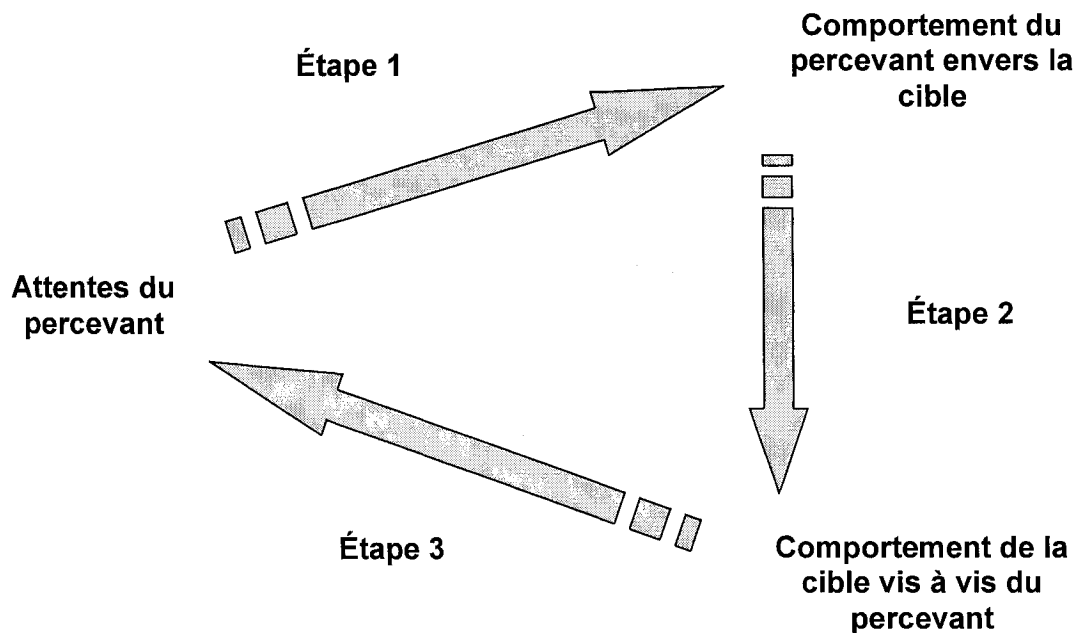
Attachons-nous dans un premier temps à mieux faire comprendre ce paradigme. Essentiellement, celui-ci se concrétise par l'entrée en matière d'une relation entre un signal envoyé et la confirmation de la réponse à ce même signal comme assurant ses croyances ou ses opinions par rapport à ses attentes initiales.

Comment fonctionne le paradigme de la prophétie qui s'auto-réalise dans le cas de la frontière entre les États-Unis et le Mexique? Ses effets ne sont pas aisément discernables à tout un

⁴⁵ VALLERAND, Robert J. (sous la direction de), *Les fondements de la psychologie sociale*, Gaëtan Morin éditeur, Montréal, Québec, Canada, 1994, p.253

chacun car ils sollicitent une observation de tous les instants pour faire le portrait de l'ensemble de la dynamique d'une situation qui met en rapport des intervenants qui s'interpellent dans un processus d'action réaction qui s'alterne continuellement. On pourrait expliquer ce paradigme comme suit: un percevant, dans ce cas-ci, le gouvernement américain, se crée des attentes quant aux particularités d'une cible, par exemple les immigrants illégaux. Le percevant, agit donc en fonction des attentes qu'il se crée par rapport à cette cible. Conséquemment, la cible réagit ou procède à un ajustement de son comportement en fonction des actions du percevant. Ceci confirme les attentes initiales. Cela devient une justification pour le percevant des actions qu'il prend, parce que la rétroaction qu'il reçoit de la cible qu'il a identifié justifie qu'il prenne de telles actions.

Figure 1 - Modèle de la prophétie qui s'autoréalise



Source : *Les fondements de la psychologie sociale*⁴⁶

⁴⁶ VALLERAND, Robert, J., sous la direction de, *Les fondements de la psychologie sociale*, Gaëtan Morin éditeur, Montréal, Québec, Canada, 1994, p.253

Nous croyons donc que ce paradigme a sa place dans la compréhension des enjeux à la frontière du Mexique. Il nous servira dans le chapitre IV à faire une démonstration d'usage pour soutenir notre l'hypothèse que nous avons proposé. Il nous sera aussi utile pour cerner les liens avec ce que l'on pourrait qualifier «d'intangible». Cela nous servira à examiner ce qui se produit entre les intentions et les effets en observant la dynamique qui semble s'imposer.

CHAPITRE II

LA GESTION DE LA FRONTIÈRE AMÉRICAINE

«Il n'y a pas de problèmes de frontières. Il n'est que des problèmes de nations.»⁴⁷

La genèse de la frontière avec le Mexique

La frontière des États-Unis avec le Mexique a une histoire qui encore aujourd'hui laisse des traces indélébiles qui influencent les relations dans la gestion de cette zone territoriale qui sépare les deux pays. Un retour sur le passé de cette frontière s'avère utile pour saisir ce que le temps a laissé comme empreinte qui pèse toujours d'une manière ou d'une autre, de façon, plus ou moins avouée ou subtile, sur la gestion de plus de 2 000 milles (3 200 km) de bornes de démarcation entre les États-Unis et le Mexique.

Tout d'abord, il faut se rappeler que jusqu'en 1880 les États-Unis avaient une frontière dite de colonisation, c'est-à-dire de peuplement d'un territoire largement inhabité. C'est la poursuite des pionniers, à travers la conquête de l'Ouest, qui permet à la fois l'évolution de la frontière territoriale et l'avancement de la forme américaine de vie sociale qui a pris pied et qui s'est par la suite développée. Ce qui d'ailleurs avait inspiré Turner⁴⁸ dans sa théorie tel que vu précédemment. L'objectif d'aller aux confins du territoire, en repoussant les limites territoriales a permis cette idée de la mouvance de la frontière et de son élasticité vers l'extérieur. C'est la confrontation du monde primitif avec le monde agricole et puis par la suite avec l'univers marchand qui est en pleine expansion. Dès le début du 19^e siècle, c'est

⁴⁷ ANCEL, J. *Les Frontières*, Paris, 1938.

⁴⁸ TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, dans *American Frontier*, C. Merton Babbcock, Michigan State University, 1965

cette idée de regroupement des intérêts et des forces en présence qu'on voit la formation et l'acte de fondation des États-Unis à travers l'Union des treize États d'origine. C'est donc par la recherche d'une zone de convergence des intérêts communs que s'érige le défi de la prospérité et de la solidarité pour le bénéfice de tous. Par après, c'est par l'acquisition, par l'achat et par l'intermédiaire de traités que s'ajoutent des territoires additionnels émanant des anciennes puissances coloniales. L'assise territoriale a donc une importance primordiale aux yeux de ceux qui président aux destinées de cette nouvelle nation. On peut ainsi imaginer la suite des événements. Il n'est donc pas étonnant qu'on acquiert ainsi le territoire de la Louisiane de la France, celui de l'Alaska de la Russie et d'autres terres de l'Espagne, de la Grande-Bretagne et de la Hollande dans une quête qui sert à constituer un État territorial assez grand pour soutenir ses projets et ses rêves de grande nation.

On procède aussi à l'annexion de ce qu'on appelait alors la République du Texas. Et puis, une autre cession importante se fait en faveur des États-Unis par le Mexique dès 1848. Rien de moins que près de 340 000 000 acres qui changent ainsi de mains et passent sous la gouvernance américaine.⁴⁹ Essentiellement et cela jusqu'en 1867, les États-Unis ont pris possession d'un territoire qui s'étend sur plus de 1 800 000 000 acres aussi bien par la négociation, par l'achat ou par l'annexion, par des voies pacifiques que par des moyens belliqueux.⁵⁰ Tout a été mis en place pour donner aux États-Unis d'Amérique un territoire à la grandeur de ses ambitions, celles de créer un nouveau monde dont les visées apparaissent sans limites.

⁴⁹ WALSH, Margaret, *The American Frontier re-visited*, Humanities Press, New Jersey, 1981, p. 22

⁵⁰ Idem, p. 21

Dans le cas des territoires acquis du Mexique, il faut noter que l'état de guerre déclarée le 13 mai 1846 a permis une avancée considérable des forces américaines et la prise de possession du Nouveau Mexique, de la Haute et Basse Californie et d'autres provinces mexicaines.⁵¹ C'est par la nomination d'un commissaire aux armées que le gouvernement des États-Unis procède et force des négociations avec le Mexique pour le transfert de la Californie et du Nouveau Mexique pour une somme de plus de 75 millions de dollars de l'époque. Pour les Américains, c'est un investissement dans l'avenir d'une grande nation qui s'est concrétisé ainsi. On note donc que la formation d'un territoire élargi est une obsession de tous les instants et que tous les moyens sont bons pour concrétiser l'idéal territorial. La grandeur du territoire semble à ce moment être un des jalons de la grandeur de cette nouvelle nation qui veut un vaste État territorial pour prendre pied et faire sa place dans le concert des nations.

L'histoire nous apprend, par exemple, que l'expérience de l'immigration et de la colonisation américaine au Texas a été perçue, dans les années 1830, comme une menace de plus en plus évidente pour le Mexique. Ce danger prenait assise à la suite d'une augmentation considérable d'immigrants d'origine américaine par rapport aux populations locales tant au Texas qu'en Haute Californie. Il faut souligner que les législateurs mexicains avaient mis en place des politiques novatrices en abolissant l'esclavage. En plus, il faut insister sur le fait que l'imposition d'augmentations faramineuses au niveau de la taxation n'avait rien pour réjouir les premiers intéressés. Des mesures fort impopulaires qui avaient à l'origine pour objectifs d'accroître la sphère d'influence du Mexique produisirent un ressac dans l'opinion publique de l'époque. Face à la grogne générale, le Mexique voulant affirmer son pouvoir et exercer le plein contrôle sur ces régions s'est mis alors à utiliser les offices de la justice à

⁵¹ PRESCOTT, J.R.V., *Boundaries and Frontiers*, Croom Helm, London, 1978, p. 77

titre de moyen de persuasion. D'où l'entrée en jeu du phénomène de la criminalisation de ses citoyens qui n'avait rien pour favoriser l'attachement ou un quelconque sentiment nationaliste envers le Mexique et son gouvernement. La loyauté des individus de ce territoire a par conséquent été ébranlée par de telles perspectives qui sonnaient ainsi le glas du sentiment d'appartenance au territoire mexicain. Ce phénomène de la criminalisation était donc là une initiative qui, on doit le dire, serait reprise un siècle plus tard par les autorités américaines pour reprendre les moyens, cette fois-ci, pour mettre en oeuvre une autre dynamique, soit celle d'exercer un contrôle plus serré de l'entrée de ce que l'on appellera les illégaux.

Selon David E. Lorey,⁵² le sentiment général alors exprimé dans les populations était que ces régions devaient maintenant passer dans le giron des États-Unis. Le gouvernement américain a fait, à plus d'une reprise, plusieurs propositions d'achat du territoire en question mais a toujours essuyé un refus catégorique de la part du Mexique. Offusqué des pressions constantes et répétitives exercées par son voisin du nord, le gouvernement mexicain de l'époque a voulu affirmer par des actions concrètes sa pleine souveraineté sur le territoire revendiqué. Le gouvernement mexicain a alors décidé d'envoyer des troupes armées. Résultat: une guerre ouverte avec le Texas sans que n'y prenne part le gouvernement américain. Le Texas y a gagné son indépendance qu'il a dû constamment défendre par la suite considérant la poursuite des prétentions mexicaines sur ce territoire. Les États-Unis ont à ce moment remis leur projet d'annexion en veilleuse pour plus ou moins une décennie, sans pour autant les mettre aux oubliettes et ne fermant pas la porte à toute manifestation de leurs intérêts dans le futur. Ils attendaient le moment venu l'opportunité d'agir à nouveau.

⁵² LOREY, David E., *The U.S. Mexican Border in the Twentieth Century*, Scholarly Resources Inc., Wilmington 1999 pp. 28-33

David Lorey affirme que c'est l'intérêt manifeste de l'Europe, et plus spécifiquement de l'Angleterre et de la France à l'égard de ce territoire qui a redonné vie aux aspirations américaines qui, il faut le dire, ne sommeillaient que d'un oeil. Craignant l'expansionnisme européen attiré par les voies d'accès maritimes qui favorisaient le commerce par l'Océan Pacifique, les États-Unis ont fait une offre d'achat sur le territoire de la Californie en contrepartie des réclamations non réglées avec le Mexique. D'entrée de jeu, cela a reçu une fin de non recevoir du Mexique, voyant ainsi s'ajouter l'insulte à l'injure suite à la perte du territoire du Texas. Ce sont, croit Lorey, sans doute les négociations avec la Grande-Bretagne pour la vente de la Californie qui ont incité les États-Unis à forcer le pas et à poser des gestes manifestes pour faire avancer ce dossier de la plus haute importance à leurs yeux.

Malgré une accélération des rapports dans les antichambres de la diplomatie entre les deux pays, s'est installée une détérioration irréversible menant à des tensions importantes. Au cours de ces années les États-Unis ont pris les devants et ont fait un coup d'éclat en annexant la nouvelle république du Texas dès 1845. Toujours selon David Lorey, ceci équivalait, il va s'en dire, à une déclaration de guerre aux yeux du gouvernement mexicain. La frontière avec le Texas a alors été prise d'assaut par les troupes des deux pays, question d'y défendre leurs intérêts respectifs. L'impasse des hostilités a dégénéré jusqu'au point où l'armée américaine a fait une intrusion décisive à l'intérieur du territoire mexicain, ce qui a amené l'occupation de la capitale mexicaine par les troupes américaines. Cet affront ajouté à l'injure de la perte du Texas a été un moment fort qui a inexorablement miné le moral des Mexicains. Cette percée a eu un impact significatif sur la suite du conflit. Les deux pays y ont mis fin en 1848 par la signature du Traité de Guadalupe Hildago et le tout s'est résolu par la vente forcée du tiers du territoire mexicain en faveur du gouvernement des États-Unis. Il faut dire que tout ne

s'arrêta pas là car d'autres achats subséquents ont eu lieu par la suite réduisant ainsi le territoire mexicain à la moitié de ce qu'il était auparavant.

L'expansion territoriale des États-Unis impressionne. Conquérir avec le recours à la force une partie du Mexique, acheter en bloc d'autres contrées pour éviter un voisinage concurrent, et enfin d'autres annexés à force de détermination pour ériger une géographie à la mesure de ses ambitions. Une nouvelle page de l'histoire de la frontière américano-mexicaine venait alors d'être écrite car ce même traité établissait la nouvelle frontière avec les États-Unis. Les territoires ainsi cédés dessinaient une nouvelle dynamique sociale pour les États-Unis car plus de 300 000 individus passaient du jour au lendemain sous allégeance américaine. Par voie de conséquence, on retrouvait parmi eux un bon nombre de Mexicains d'origine qui allaient prendre cette nouvelle appellation identitaire de «*Mexicans-Americans*». C'était là une fêlure substantielle dont le Mexique allait conserver le souvenir en mémoire longtemps. Fait intéressant, on note quelques semaines avant la signature du Traité la découverte de mines d'or en Californie d'où une migration massive dans cette région, ce qui en fait indubitablement un centre d'attraction économique important. Ainsi croissent les populations des régions frontalières qui veulent naturellement profiter de la conjoncture favorable. D'ailleurs, la Californie attire au titre de son immigration pas moins de 100 000 mineurs par année, ce qui incontestablement a un impact retentissant sur la démographie. Par voie de conséquence, cela n'avait rien pour apaiser le climat à l'égard des «*Mexicans Americans*».

Il faut souligner que la nouvelle frontière a eu des effets plutôt immédiats si l'on considère qu'elle a généré l'apparition de nouvelles agglomérations. Notons, par exemple, qu'au Texas la ville de Laredo a été divisée en deux. Cela a conduit à l'émergence de la nouvelle ville qui a pris le nom de New Laredo (ou Nuevo Laredo) et qui est situé au sud du Rio Grande (aussi

connu sous le nom de Rio Bravo). Rappelons que les habitants des deux cotés de la frontière utilisent le nom de Los Dos Laredos pour désigner les deux entités territoriales qui sont considérées un peu comme des soeurs siamoises. Chose intéressante, c'est que Laredo dans la décennie suivant l'obtention de la part du Texas de son indépendance du Mexique, a été reconnue comme étant la capitale d'un «*no man's land*» où l'on retrouvait des trimardeurs émanant de l'armée faisant ainsi de Laredo la porte d'entrée du Mexique.⁵³ Laredo s'est développé au cours de son histoire par ses infrastructures de chemin de fer qui traversaient le pays et qui lui donna ainsi le coup d'envoi pour prendre sa vitesse de croisière en tant que ville moderne la plus importante du Texas entre 1881 et 1889. Rappelons aussi que les villes de Laredo et Nuevo Laredo se sont rapprochés grâce, en premier lieu, à la construction du pont international pour les piétons dès le 19e siècle. Concurrément, la mise en place d'un chemin de fer pour les tramways et l'érection d'autres ponts ont favorisé le développement de secteurs résidentiels. Au cours du 20e siècle l'agriculture y a acquis une réputation enviable dans les créneaux de production des légumineuses faisant de Laredo un des plus grands centres agricoles des États-Unis. Laredo a aussi servi d'emplacement militaire important de l'armée et des forces militaires aériennes au cours des deux conflits mondiaux avec un nombre considérable de troupes. On note aussi la découverte de gisements de pétrole importants qui a eu pour effet de privilégier l'ensemble du Texas. De plus, une vaste expansion du tourisme international dans cette localité et les booms économiques répétitifs imputables à divers secteurs d'activités (agricoles, pétroliers, militaires, import-export et touristique) ont largement favorisé le développement de cette localité et de sa jumelle et voisine mexicaine.

⁵³ SANCHEZ, Thomas, *A Brief History of Laredo Texas*, Published by Laredo Chamber of Commerce, 2002.

La position américaine sur la gestion frontalière

Maintenant que nous avons fait un tour d'horizon des annales de l'histoire afin de comprendre l'établissement de la frontière entre les États-Unis et le Mexique et que nous sommes maintenant familiarisés avec les événements qui s'y sont passés, nous exposerons et examinerons la position américaine sur la gestion de cette même frontière.

À cet égard, jetons tout d'abord un coup d'oeil rapide sur les principales lois qui régissent les questions d'immigration puisqu'elles ont une influence sur la question des passages à la frontière. Nous aurons ainsi une meilleure perspective du cadre législatif qui gouverne l'accès au territoire. Il faut en premier lieu reconnaître comme le souligne Leah Haus,⁵⁴ que la politique d'immigration américaine a fait l'objet de débats dès la fin des années 1970 pour ensuite prendre sa vitesse de croisière en s'intensifiant de plus en plus dans les années 1980. C'est donc la promulgation de la «*Immigration Reform and Control Act*» (*IRCA*) qui dès 1986 résulte de ce débat politique qui a pris de l'ampleur au cours de cette décennie. Son objectif principal était de mettre l'emphasis sur la question des travailleurs illégaux ou de cibler plus spécifiquement les travailleurs étrangers en situation irrégulière sur le territoire des États-Unis. En outre, cette loi a permis la légalisation du statut des illégaux par des dispositions d'amnistie de l'*IRCA*. Plus de 1,7 millions d'immigrants illégaux sur le territoire en plus de 1,3 millions de travailleurs illégaux dans l'industrie agricole sous le «*Special Agricultural Worker program*» (*SAW*) ont profité de cette mesure.⁵⁵ Des dispositions de cette loi prévoient aussi des sanctions à l'encontre des employeurs qui embauchent des immigrants

⁵⁴HAUS, Leah, *Opening in the wall: transnational migrants, labor unions and the U.S. immigration policy*, International Organization 49,2, Spring 1995, p.288

⁵⁵*Migration between Mexico & the United - States Binational Study - A report of the Binational Study on Migration*, 1999, pp 1 et 71

illégaux. Mais dans la réalité on se rend bien compte que cette dernière disposition de la loi est appliquée avec nonchalance et flexibilité. Ce qui ne donne que des résultats mitigés. Par la suite, une autre loi est édictée soit *l'Immigration Act* de 1990 dont l'objet est triple. En premier lieu, elle resserre les procédures pour l'obtention de permis de travail temporaire pour les étrangers. Secundo, elle conserve les dispositions pour l'admission d'immigrants permanents par la filière permettant la réunion des familles. Les admissions à cet égard sont maintenues à un niveau constant. Finalement, elle favorise une augmentation des admissions en ce qui concerne les travailleurs hautement qualifiés à travers un programme de parrainage par les employeurs. Enfin en 1996 une nouvelle loi voit le jour. Il s'agit de *l'Illegal Immigration Reform and Immigrant Responsibility Act (IIRIRA)*. Cette dernière donne de nouveaux pouvoirs pour déporter de manière expéditive les étrangers en situation illégale. Les pouvoirs sont donnés aux agents d'immigration qui peuvent déterminer si un étranger n'est pas admissible en raison de fraude ou de fausse représentation ou à défaut de présenter des documents valides. Ainsi, les agents ont le pouvoir de les déporter sur le champs et cela sans autres recours pour les étrangers à moins que ceux-ci invoquent la peur d'être persécuter dans leur pays ou leur intention de demander l'asile à titre de réfugié. Également, des sanctions tels que des amendes, un emprisonnement maximum de 10 ans peuvent aussi être imposés. Par surcroît, un refus d'admission légale peut aussi être ordonné pour une période de 20 ans à l'égard de ces individus en situation illégale.

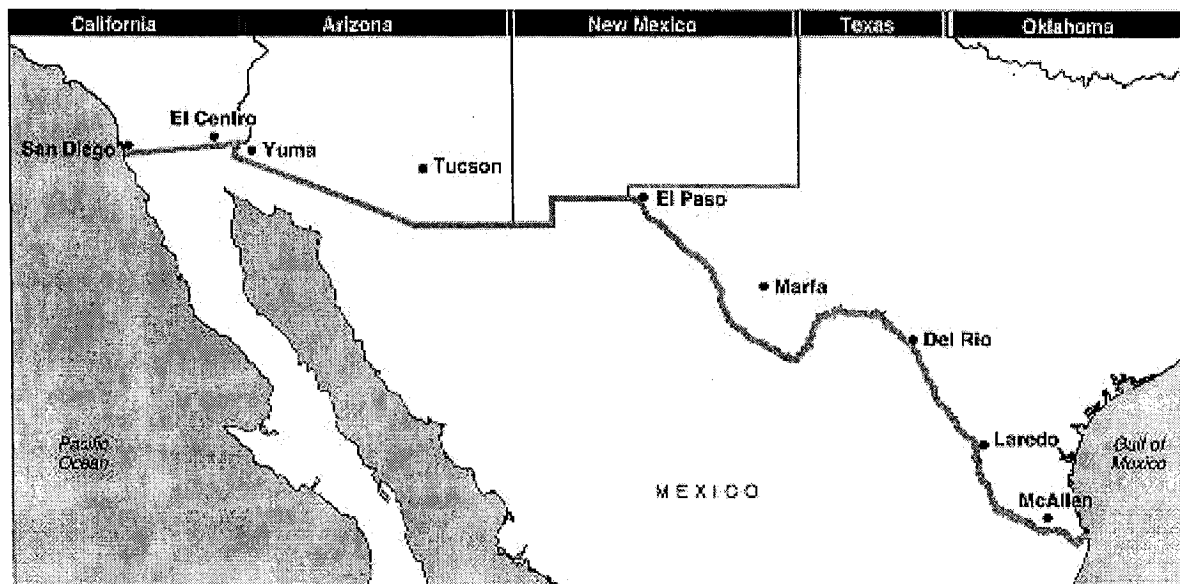
Avant d'entrer dans le vif du sujet, c'est-à-dire de traiter de la position américaine sur la gestion frontalière, il nous faut au préalable mentionner que suite aux événements tragiques du 11 septembre, l'organisation de la sécurité à la frontière américaine n'est plus tout à fait la même. Elle relève maintenant du *Homeland Security Office*. Cette précision étant maintenant apportée, il faut cependant noter que ce qui nous intéresse ici c'est l'organisation qui était en

place pour la période que nous étudions, c'est-à-dire les années 1990. Ainsi donc, pour la période étudiée (les années 90), c'est *l'Immigration and Naturalization Service (INS)* qui a la responsabilité première de déterminer le processus d'admission en terre américaine ainsi que la mise en oeuvre et l'application des lois sur l'immigration à l'intérieur des États-Unis ainsi qu'aux frontières. Au niveau organisationnel *INS* est un service du *Department of Justice*. Pour ce qui est de l'interception aux frontières, celle-ci est confiée à la *U.S. Border Patrol* qui relève de *INS*. À cet égard, la *U.S. Border Patrol* assume la responsabilité de procéder aux arrestations des individus qui tentent de franchir illégalement la frontière américaine. Dans le vocabulaire technique on réfère plutôt au terme «*appréhension*» pour qualifier les interceptions et les autres mesures prises à l'égard des entrées dites illégales. Cette responsabilité est aussi partagée avec des agents d'investigation spéciaux en ce qui a trait à la localisation des étrangers et à leur arrestation, tandis que le rôle dévolu aux agents d'immigration est de se consacrer à empêcher ou prévenir l'entrée des étrangers qui ne sont pas admissibles au terme des lois sur l'immigration. La mission première de la *U.S. Border Patrol* est de protéger plus de 8 000 milles (12 800 km) de frontières terrestres et maritimes entre les ports d'entrée des États-Unis. L'objectif principal de la politique américaine⁵⁶ se présente sous trois volets. En premier lieu, cette politique vise à dissuader l'entrée illégale des étrangers sur le territoire des États-Unis. Deuxièmement, elle doit tout mettre en oeuvre pour interdire la contrebande des drogues et autres activités criminelles. Enfin, elle doit contraindre les individus qui veulent être admis aux États-Unis à utiliser les voies légales et à subir les inspections de rigueur en passant par les ports d'entrées désignés.

⁵⁶ 1999 Statistical Yearbook of the Immigration and Naturalization Service, Chapter VI, Enforcement, Washington, U.S.A.

La stratégie mise de l'avant par *INS* est connue sous la bannière de la *prévention par la dissuasion*⁵⁷ et fait appel au déploiement des agents de la *US Border Patrol* le long des frontières afin de prévenir, de décourager et de détourner les entrées illégales et toutes tentatives à cet égard. Cette stratégie est privilégiée par rapport à toutes autres mesures qui miseraient sur une approche qui viserait plutôt à appréhender les immigrants sans papiers une fois qu'ils sont déjà de plein pied sur le territoire des États-Unis. Les activités de la *US Border Patrol* sont réparties sur 21 secteurs du territoire. Le secteur qui nous intéresse dans notre recherche est connu sous l'appellation de «*Southwest Border*» ou la frontière du Sud-Ouest et couvre quatre États dont la Californie, l'Arizona, le Nouveau Mexique et le Texas. Ceux-ci sont eux-mêmes divisés en neuf secteurs (ou sous-secteurs) dont San Diego en Californie et Laredo au Texas.

FIGURE 2 - LA FRONTIÈRE DU SUD-OUEST



Source : United States General Accounting Office⁵⁸

⁵⁷ Idem.

⁵⁸ United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees – INS' SOUTHWEST BORDER STRATEGY – Resource and Impact Issues Remain after Seven Years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A., p.4

La stratégie nationale de la patrouille frontalière (*The National Border Patrol Strategy*) a été divulguée en 1994 par l'*Attorney General* Janet Reno conjointement avec Doris Meissner, Commissaire de *INS*. Celle-ci a été présentée comme une stratégie pluriannuelle dont l'objectif était de renforcer l'application des lois de l'immigration et de favoriser la dislocation des corridors d'immigration illégale le long de la frontière du Sud-Ouest. Cette stratégie se voulait d'être à la fois vigoureuse tout en s'attaquant principalement aux régions considérées comme étant les plus déficientes et vulnérables. Sous ce rapport, on note que le gouvernement américain s'est engagé à déployer des effectifs additionnels et à appuyer les efforts de ces derniers en procédant à l'amélioration des équipements et des infrastructures dans les régions ciblées. En substance, le gouvernement des États-Unis considère que cette stratégie doit aborder la frontière dans son ensemble comme une entité unifiée et intégrée dans la pratique⁵⁹. Cette approche se base sur la prémisse selon laquelle la surveillance et la protection des points d'entrée stratégiques sont essentielles, pour ne pas dire vitales, aux intérêts de la nation, dont plus particulièrement les intérêts dits économiques, qui selon les autorités américaines sont menacés par les intrusions illégales, la contrebande et la criminalité.

Selon le témoignage de Gus de la Vina,⁶⁰ Chef de la *U.S. Border Patrol*, devant le Comité judiciaire du Sénat américain, le but de cette stratégie est clair: c'est d'instaurer l'intégrité et la sécurité de la frontière du Sud-Ouest par une frontière qui est fonctionnelle. Tout en réitérant les principes de base énoncés par l'*Attorney General* en regard de l'immigration

⁵⁹ 1999 Statistical Yearbook of the Immigration and Naturalization Service, Chapter VI, Enforcement, Washington, U.S.A.

⁶⁰ Statement of Gus de la Vina, Chief, U.S. Border Patrol, INS, Before the Senate Judiciary Committee - Subcommittee on Immigration regarding Border Patrol Operations and Staffing, April 27, 1999

illégale, du trafic des drogues et de la contrebande étrangère, ce dernier affirme qu'il faut faciliter le trafic légal aux ports d'entrée tout en regagnant le contrôle de la frontière en mettant l'emphase sur de nouvelles ressources là où les passages illégaux sont les plus importants. Sans contredit, comme l'affirme Micheal Pearson, devant le sous-comité de l'immigration du Comité judiciaire du Sénat,⁶¹ le plan stratégique pour la mise en vigueur du respect de la frontière est premièrement de contrôler la frontière du Sud-Ouest. Il n'est pas inutile de rappeler ici que dès 1986 l'Opération Alliance a vu la création de la *Southwest Border Drug Task Force* et la *Joint Task Force (JTF6)* qui tous deux autorisées en 1991 reconnaissent la *U.S. Border Patrol* comme chef de file de la lutte anti-narcotique entre les ports d'entrée.⁶² C'est en 1996 avec la promulgation de la *Illegal Immigrant Reform and Immigration Responsibility Act* que la *U.S. Border Patrol* a eu un appui plus tangible pour les appréhensions des immigrants sans papiers et ceux que l'on qualifie d'illégaux pour augmenter ses effectifs.

Selon les données de la même étude entreprise par l'Université de l'Arizona,⁶³ il est spécifié que les grands succès obtenus aussi bien par *INS* que par les politiques de la *U.S. Border Patrol* dans une région peuvent par ricochet créer des défis, fardeaux et épreuves additionnelles pour les autres régions frontalières, entre autres, par des turbulences provenant des mouvements dans les passages qui se réorientent au fil des interventions. Il existe un effet domino difficile à soutenir. Ainsi par exemple, en 1999 l'intensification des opérations à

⁶¹ Testimony of Micheal A. Pearson before the Subcommittee on Immigration of the Senate Judiciary Committee regarding Border Security Issues, February 10, 2000 .

⁶²United States/Mexico Border Counties Coalition, *Illegal Immigrants in US/Mexico Border Counties - The cost of Law Enforcement, Criminal Justice and Emergency Medical Services* , The University of Arizona, Tucson Arizona, February 2001, p.7

⁶³ Idem.

El Paso et à San Diego a fait déplacer les passages illégaux sur Douglas et Nogales. Il a été observé qu'une fois les mesures prises pour renforcer le port d'entrée de Nogales, c'est celui de Douglas qui a été pris d'assaut par les immigrants illégaux. Rappelons aussi que l'Opération Gatekeeper qui s'est déroulé dans le secteur de San Diego a mis en fuite les illégaux qui se sont dirigés vers les secteurs de El Centro et de Tucson.

La gestion de la frontière - Une nouvelle approche

La stratégie mise en oeuvre par le gouvernement américain a transformé l'approche de la gestion de la frontière. À ce propos, on apprend dans le témoignage du Chef national de la *U.S. Border Patrol*, qu'avant 1993 il n'y avait pas de plan global pour le contrôle de plus de 2 000 miles (3 200 km) de frontière à la frontière du Sud-Ouest. C'est ce qui fait dire à celui-ci que le nombre d'agents frontaliers était insuffisant pour que le travail de surveillance soit tout simplement accompli. Il insiste qu'il y a un parallèle entre le manque de ressources et le fait que les activités de passage des illégaux et des drogues illicites avaient lieu sans être le moindrement ébranlés au cours des années.

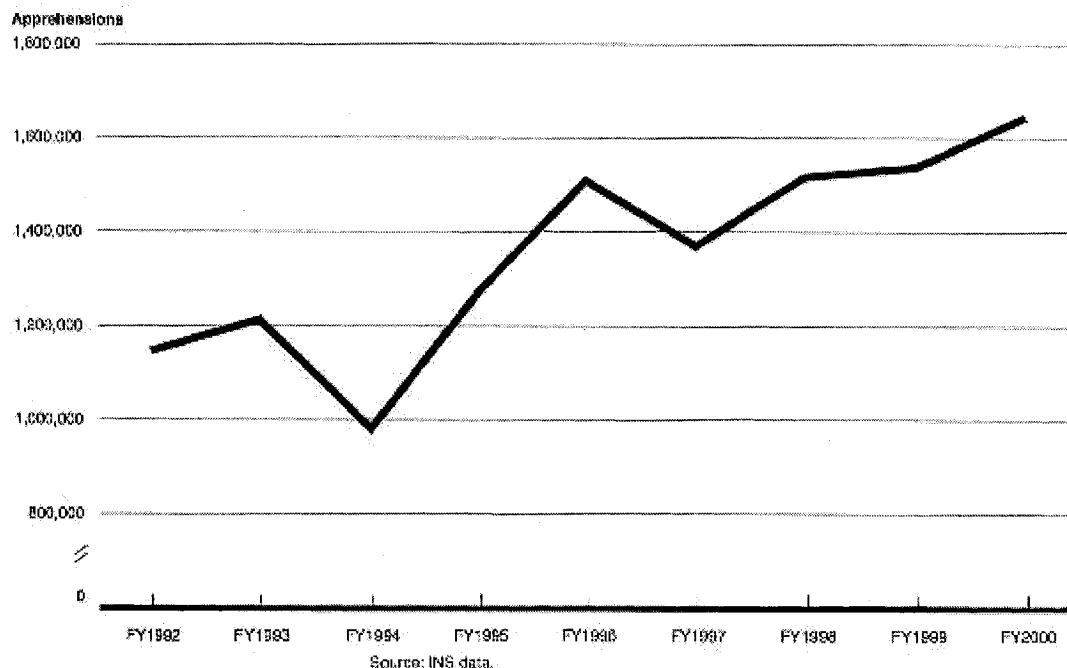
Dans le Plan stratégique de 2001-2006 du *US Department of Justice*⁶⁴ on affirme que *INS* a expérimenté une croissance et des changements sans précédent au cours des années financière 1994-2001. Ces changements comprennent une augmentation dramatique de la charge de travail, un budget qui a doublé pour cette agence, une augmentation de plus de 60% des effectifs de *INS* et des réformes majeures aux lois de l'immigration. Conséquemment, *INS* fait maintenant face à des besoins uniques et pressants au niveau des infrastructures. D'abord et avant tout, il faut mettre en évidence la croissance en ce qui concerne la dimension de sa

⁶⁴ FY 2001-2006 Strategic Plan - U.S. Department of Justice, p. 80, 2000, Washington, U.S.A.

force de travail et de son budget qui, en ayant ciblé des secteurs particuliers, a contribué à favoriser des accumulations, des déficits, des déséquilibres et des instabilités dans les infrastructures qui soutiennent la force de travail de *INS*. De plus, ces changements ont créé un besoin de redéfinir la culture au sein de *INS* afin que chaque employé partage une vision commune sur la mission, les valeurs et les buts de *INS*. Ce que l'on constate dans la réalité quotidienne, c'est que les objectifs d'instaurer une frontière dite fonctionnelle sur la base de nouvelles ressources là où les passages illégaux sont les plus importants, tout en maintenant le respect de la frontière par une augmentation des contrôles, contrastent avec les faits sur le terrain. Car malgré toutes les sommes investies, l'efficacité constante ne semble pas être au rendez-vous. Il y a toujours un nombre considérable d'entrées illégales en territoire américain à partir de la frontière du Sud-Ouest. Les brèches sont toujours aussi importantes et les «coyotes», ces réseaux de passeurs d'immigrants illégaux, sont toujours aussi bien organisés et contribuent à mettre à rude épreuve l'étanchéité de la frontière quotidiennement. Comme le démontre le graphique sur les tendances des appréhensions qui suit, (figure 3) il y a une augmentation assez constante du phénomène des passages illégaux si l'on considère le nombre des appréhensions qui est en progression continue. L'augmentation des appréhensions confirme la recrudescence des entrées illicites sur le territoire américain et constitue une preuve que les passages illégaux se poursuivent toujours dans le temps. Ce qui laisse entendre qu'on ne réussit pas à contrer cette tendance, et qu'en fait la stratégie de prévention par la dissuasion⁶⁵ ne semble pas donner les résultats escomptés. Cette dissuasion apparaît volatile. Ce qui nous amène à croire que la dissuasion ne porte pas fruit parce qu'elle est partie intégrante d'une symbolique et non d'une réalité.

⁶⁵ 1999 Statistical Yearbook of the Immigration and Naturalization Service, Chapter VI, Enforcement, Washington, U.S.A.

**FIGURE 3 LA TENDANCE DES APPRÉHENSIONS À LA
FRONTIÈRE DU SUD-OUEST 1992 – 2000**



Source : United States General Accounting Office⁶⁶

Comment peut-on prétendre freiner ou stopper les entrées illégales lorsque l'on cible seulement certains ports d'entrée et cela de façon aléatoire dans le temps par des opérations surprises qui manquent de constance? Même si des opérations d'envergure ont tenté de contrer le phénomène des passages illégaux, rien n'est plus sûr qu'ils ont donné des résultats concluants, simultanément et totalement, sur la globalité des limites territoriales américaines. Loin de se résorber les passages illégaux se sont plutôt rediriger vers d'autres endroits le long de la frontière. Voilà donc une stratégie dotée d'une fragilité fonctionnelle qui témoigne d'un contrôle plus passif ou moins efficace dans certains lieux, offrant ainsi une ouverture non suffisamment protégée. Il faut bien admettre que cette stratégie dans son application se

⁶⁶ United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees – INS' SOUTHWEST BORDER STRATEGY – Resource and Impact Issues Remain after Seven Years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A., p.13

dérobe à la cohésion de l'ensemble et se disloque par un rendement étriqué. Il va de soi que cela ébranle toutes les certitudes malgré un discours des autorités qui pavoisent après chaque opération entreprise. Cela ressemble plus à des opérations médiatiques dont le but est plutôt de laisser une impression de maîtrise qui ne peut qu'intensifier la valeur symbolique du message.

Le recrutement et l'embauche d'agents pour la *US Border Patrol* ont été une préoccupation de tous les instants pour le Gouvernement des États-Unis. Les statistiques officielles américaines⁶⁷ indiquent une augmentation des effectifs qui s'est maintenue malgré les départs, les retraites et les changements de carrière. Ainsi, les effectifs sont passés de 1993 à 1994 de 4 036 à 4 295, puis à 4 953 en 1995, à 5 942 en 1996, à 6 895 en 1997, à 7 082 en 1998, à 8 351 en 1999 et enfin à 9 212 en l'an 2000. Par exemple, seulement au cours de l'année 2000 c'est plus de 1 700 nouveaux agents qui ont été embauchés. Il faut mentionner que le programme de recrutement est très agressif. En outre, un boni de 2 000 \$ est offert à chaque candidat à la signature de leur contrat d'embauche au sein de la *U.S. Border Patrol*. Toujours selon ces sources, plus de 300 agents recruteurs ont participé à plus de 1 400 événements de recrutement d'un bout à l'autre du pays seulement au cours de l'année 2000, ce qui a permis une augmentation de plus de 40% de candidatures aux examens de la *U.S. Border Patrol*. Au niveau du marketing, c'est plus de 250 différents encarts publicitaires qui ont été utilisés dans la campagne de recrutement en appui aux agents recruteurs. Nous ne voulons pas refermer cette question de recrutement des agents de la *US Border Patrol* sans diriger l'attention du lecteur sur un fait assez inouï. Dans les conditions de recrutement on y retrouve, en plus des conditions de base qui sont assez élémentaires, une condition

⁶⁷ Fact Sheet, *Border Patrol FY 200 Recruiting and Hiring Report*, US Department of Justice, INS, 11-07-2000

supplémentaire, soit la connaissance de l'espagnol. On ne saurait nier que cela ne laisse aucun doute sur la nature de l'affectation des futurs agents. Mentionnons, en outre, qu'au cours des dernières années une forte proportion des effectifs est composée d'hispanophones. Ils représentent 40% des effectifs alors que l'on ne retrouve que 2% des Afro-américains et 3,6% de femmes au sein de l'organisation.

Comme l'a fait remarquer Ayse Ceyhan⁶⁸ ces Tejanos comme les appellent les Mexicains sont originaires de la vallée du Rio Grande et sont les petits-enfants des ouvriers mexicains qui ont trouvé un boulot dans le Sud-Ouest des États-Unis. Ces derniers prennent ainsi cette appartenance à cette «*communauté imaginée*» américaine qu'ils idéalisent souvent depuis leur enfance. Ainsi, faire parti des gardiens de la frontière américaine est de facto un renforcement de leur statut d'Américain et consolide ainsi leur appartenance comme membre à part entière des États-Unis. Leur rôle à la frontière est perçu comme étant celui de défendre leur pays contre des criminels. Pourtant un dilemme demeure, c'est qu'ils ont à faire face à des compatriotes, où à tout le moins à des gens de leur race, ce qui leur fait vivre des situations où l'ambiguïté devient chose courante au point où un bon nombre d'entre eux demande à être muté à la frontière canadienne.⁶⁹

Pour sa part, Micheal A. Pearson,⁷⁰ Commissaire exécutif associé pour les opérations de terrain d'INS, déclarait devant un Comité judiciaire de la Chambre en 1999, que la présence

⁶⁸ CEYHAN, Ayse, *Contrôles: frontières, identités. Les enjeux autour de l'immigration et de l'asile - États-Unis: frontière sécurisée, identité(s) contrôlé(s)?*, Culture & Conflits 26-27, Paris, France, Hiver 2001, p.3

⁶⁹ CHAVEZ, Leo, *The power of Imagined Community: The Settlement of Undocumented Mexicans and Central Americans in the United States*, American Anthropologist, no1, 1996, pp. 52-73

⁷⁰ Statement of Micheal A. Pearson, *INS before the House of Judiciary Committee, Subcommittee on Immigration and Claim regarding Immigration Enforcement along the Northern Border*. April 14, 1999. p.10

accrue pour l'application de la loi à la frontière du Sud-Ouest a, dès l'ajout de nouveau personnel en 1994, favorisé un accroissement des mutations dans les habitudes de traversée de la frontière. Il indique que se sont surtout à San Diego et à El Paso que ces mutations se sont fait sentir. Il ajoute aussi que celles-ci se sont effectuées à l'intérieur de la région du Sud-Ouest. Seulement pour l'année 1998, plus de 304 millions de personnes ont été inspectées et environ 397 000 se sont vu refuser l'accès au territoire à partir de la frontière du Sud-Ouest, soit à peine 0,01%.

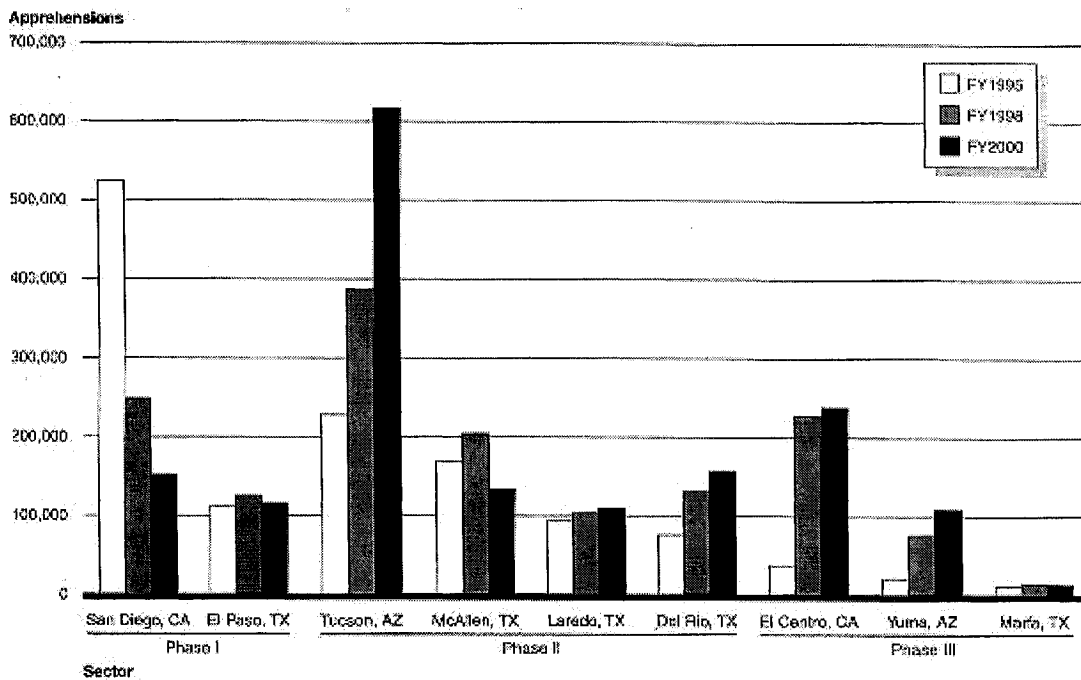
Citant un entretien entre Alfred Giugni et le directeur de *INS* à El Paso (30 mars 1993), Samuel Schmidt⁷¹ nous apprend une chose tout à fait stupéfiante, c'est-à-dire la révélation de ce fonctionnaire américain qui avoue d'emblée que les chiffres utilisés pour dénombrer les Mexicains sans papiers aux États-Unis ne s'appuient sur aucune base scientifique. Schmidt estime devoir insister sur le fait que les chiffres utilisés par la *US Border Patrol* sont gonflés pour exacerber les sentiments anti-mexicains, ce qui lui permet d'obtenir des augmentations budgétaires. Une telle utilisation des données officielles soutient l'idée que la puissance se nourrit par le truchement de l'investissement budgétaire de la nation qui est primordial pour en faire la démonstration sur le terrain, ce front territorial qui est aux premières lignes de la souveraineté nationale. Mais aussi, cela se manifeste par la création dans l'imaginaire d'un ennemi indésirable en exploitant les sentiments anti-mexicains, comme c'est d'ailleurs le cas, par exemple, dans la région de San Diego. Cet auteur signale à ce propos que de nombreuses recherches sont basées sur ces estimations. Voilà une méthode qui parle d'elle-même. Schmidt nous dit à cet égard qu'elle entraîne une politisation intempestive de la question de l'immigration. Ce qui évidemment dresse aussi le portrait et la nature des attentes et des

⁷¹ SCHMIDT, Samuel, *Détentions et déportation à la frontière entre le Mexique et les États-Unis*, Culture & Conflits, 23, Paris, France, Hiver 2002

intentions en ce qui concerne les contrôles à la frontière. L'obsession sécuritaire est une passion vive du côté américain au point qu'il n'y a pas la moindre hésitation à travestir certaines données pour arriver à ses fins.

Dans la figure 4 qui suit, on note le profil qui se dessine lorsque San Diego a pris les allures d'une forteresse invulnérable qui protège vigoureusement sa frontière. Alors le déplacement des appréhensions se manifeste vers d'autres ports d'entrée. Le port d'entrée de Tucson est un exemple convaincant que les passages illégaux se poursuivent vers d'autres voies d'accès. La «forteresse San Diego» ne refoule pas les illégaux. Plutôt, elle les force à se déplacer là où la frontière est moins bien protégée et moins étanche aux intrusions illicites.

FIGURE 4 – LA TENDANCE DES APPRÉHENSIONS ENTRE LES PORTS D'ENTRÉE



Source: INS data.

Source: United States General Accounting Office⁷²

⁷² United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees – INS' SOUTHWEST BORDER STRATEGY – Resource and Impact Issues Remain after Seven Years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A., p.12

San Diego et Laredo: Comparaison des ports d'entrées

Une comparaison entre deux ports d'entrée à la frontière avec le Mexique nous porte à penser qu'il serait ainsi possible de mieux cerner le sens à donner à l'emphase qui a été mise de l'avant par le discours du gouvernement des États-Unis dans la gestion de la frontière avec le Mexique. Nous avons choisi les ports d'entrée de San Diego et de Laredo. Chacun d'eux a des caractéristiques propres qui nous aident à mieux comprendre la réalité de l'architecture frontalière sur le terrain.

Le portrait de San Diego, Californie

San Diego a une population de 1,2 millions d'habitants. Fondée en 1769 par les colonisateurs espagnols, San Diego est la plus ancienne communauté établie sur la Côte Ouest des États-Unis. Au sud de San Diego on retrouve les villes mexicaines de Tijuana et de Tecate et la ville de Baja (Californie). C'est une population combinée de plus de 2 millions d'habitants qui fait face à San Diego. Tout en étant le secteur géographique le moins important en superficie pour la *U.S. Border Patrol*, on n'en dénote pas moins que plus de 40% des appréhensions à l'échelle nationale ont lieu à San Diego. L'accès à San Diego a été en octobre 1994 la principale raison de l'Opération Gatekeeper pour réduire l'immigration illégale. C'était, il faut le dire, en plus d'être une manoeuvre de type paramilitaire, une campagne bien harmonisée sur un marketing de dissuasion qui attira l'attention des médias et de la population en général. Le message était clair: la frontière serait plus contrôlée que jamais. Ce que l'on désirait illustrer ainsi c'est l'image de la «forteresse américaine» dont l'objectif est de fixer et de maintenir la réputation de la maîtrise de la frontière aux yeux de tous. Seule une frontière décisive, bien gardée, comme un fortin du temps de la colonisation, ramène un horizon où l'affrontement primaire fait régner le droit du plus fort. La réalité de la frontière

aux ports d'entrée de San Diego réside dans l'apparence visible. Rien de moins que la manifestation de son impuissance dans cette mise en cause des rouages essentiels d'un appareil qui met en valeur le spectacle de la frayeur avec ses murs de tôle qui rappellent le rideau de fer d'une époque pas si lointaine qui séparait les deux Allemagnes.

Ajoutons et précisons aussi que San Diego a vu l'émergence du Ku Klux Klan dans les années 1920, période où les immigrants mexicains étaient particulièrement ciblés. C'est d'ailleurs dans cette ville, qu'encore aujourd'hui, cette organisation raciste maintient un de ces plus puissants chapitres des Etats-Unis, tel qu'en fait foi les témoignages recueillis de la police à une commission qui s'est tenues en 1989. Ces révélations indiquent que cette organisation maintient un profil bas par des activités dites souterraines sur tous les fronts avec comme intention et comme fin de heurter la communauté d'origine mexicaine.⁷³

Pour ce qui est de la géographie, c'est un territoire de plus de 7 000 milles carrés (11 200 km carrés) et de plus de 66 milles linéaires (105,6 km linéaires) que la *US Border Patrol* dessert à la frontière internationale avec le Mexique. La topographie de ce secteur frontalier se compose de zones désertiques, de plages côtières, de montagnes et d'un canyon. L'effectif de la *US Border Patrol* est composé de plus de 2 000 agents pour les ports d'entrée du secteur San Diego. Ce qui représente rien de moins que 22% de tous les effectifs de la *US Border Patrol* aux ports d'entrée y compris de ceux à la frontière avec le Canada. L'accès à San Diego (É.-U.) et Tijuana (Mexique) se fait par deux ports d'entrée terrestres situés à San Ysidro et à Otay Mesa. Dans le cas de San Ysidro, on compte plus de 24 guérites et barrières de passage pour les véhicules et 16 pour les piétons dont certaines demeurent ouvertes sur

⁷³ LARRALDE, Carlos M., Griswold del Castillo, *San Diego' Ku Klux Klan 1920-1980*, The Journal of San Diego History, Summer 2000, Volume 46, Number 2-3

une base de 24 heures par jour. Dans le cas de Otay Mesa, les barrières de passage sont en opération de 6 h à 22 h. Ces installations se résument dans ce cas à 13 guérites et barrières de passage pour les véhicules et 6 pour les piétons. Les ports d'entrées menant à San Diego sont considérés comme ayant la réputation d'être les plus efficaces au plan opérationnel pour les États-Unis. Cette réputation laisse ainsi dire aux observateurs que l'efficacité de la frontière à San Diego est sans nul doute celle qui se classe en tête au niveau mondial.

Le portrait de Laredo, Texas

Dans le sud du Texas, la ville de Laredo a la réputation d'être connue comme étant la «porte d'entrée» du Mexique. Laredo est situé sur la rivière Rio Grande qui elle-même sépare les États-Unis du Mexique en s'érigeant comme frontière naturelle entre les deux pays. Cette ville a aussi pour caractéristique d'être la seule à avoir en opération des ponts internationaux (présentement au nombre de quatre) reliant deux États mexicains aux États-Unis. Trois ports d'entrée sont maintenus avec l'État mexicain de Tamaulipas à Nuevo Laredo et un autre dans l'État mexicain de Nuevo Leon à Columbia. Le pont 1 (Porte d'entrée de l'Amérique) a quatre voies, le pont 2 (Juarez-Lincoln) a six voies, le pont 3 (Columbia) a huit voies, et enfin le pont 4 (Bridge World Trade) qui dessert la clientèle commerciale et les camions lourds. D'ailleurs, on doit aussi signaler que la ville de Laredo est localisée sur le «*Pan American Highway*» qui s'étend du Canada en passant par l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud. La ville de Laredo a une superficie territoriale de près de 80 milles (128 km).

Selon les données provenant de l'*Office of Border Initiatives*⁷⁴ on constate que depuis l'entrée en vigueur de l'ALÉNA en 1994 la ville de Laredo est considérée comme étant la deuxième

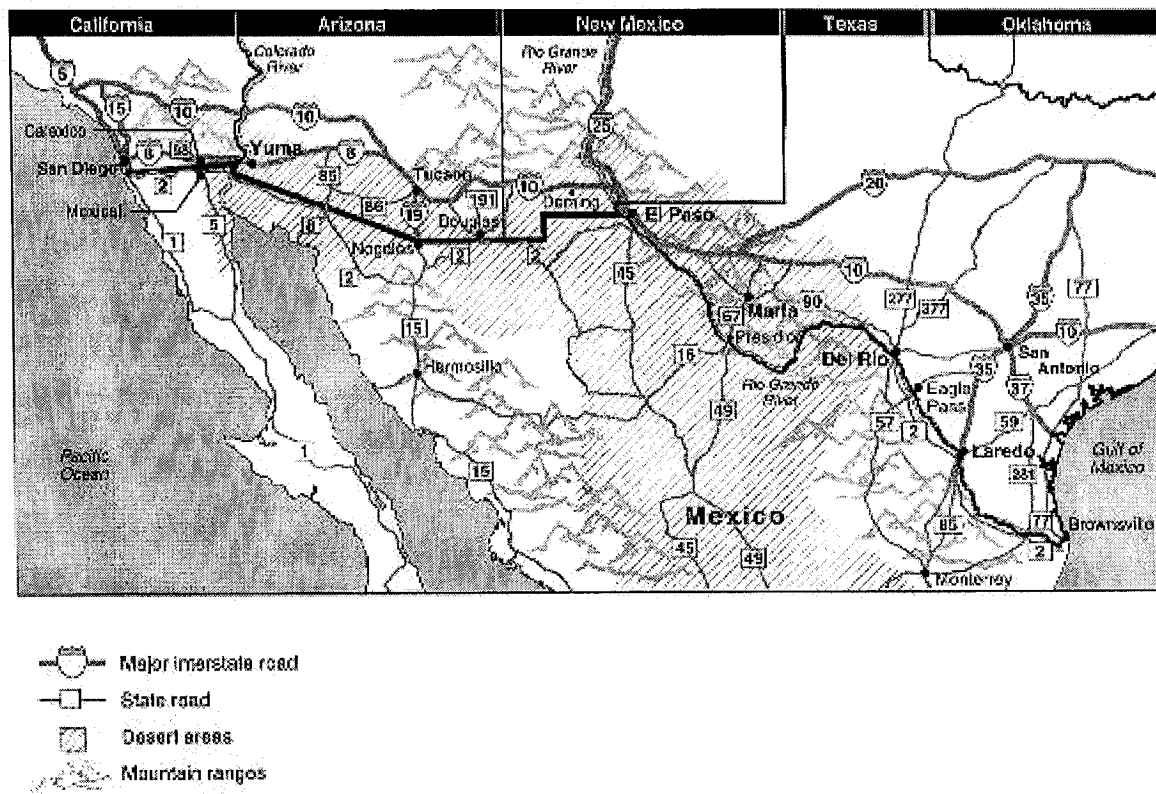
⁷⁴ (Ces données ont été obtenues à l'origine du U.S. Census Bureau)

ville qui maintient le plus haut taux de croissance rapide aux États-Unis. Elle dispose d'une population de près de 200 000 personnes. En douze ans, Laredo a vu sa population croître d'environ 60%. De l'autre côté du Rio Grande, sa voisine Nuevo Laredo, a une population qui dépasse les 650 000 personnes alors qu'en 1995 on parlait d'une population de 335 000 habitants. Dans le port d'entrée de Laredo on note en 1998 une augmentation des effectifs de 205 agents de la *US Border Patrol*⁷⁵. Selon les données du *Laredo Development Foundation* l'effectif total de la *US Border Patrol* à Laredo serait passé à 1 129. Ajoutons que le port d'entrée de Laredo⁷⁶ fait aussi partie des quatre points de passage des camions commerciaux du Texas. Notons que seulement sept des vingt-trois points d'entrée pour les passages commerciaux sur ce total de vingt-trois pour l'ensemble des États-Unis reçoivent plus de 90% des camions. De ce nombre 65% des camions mexicains passent par un des quatre points d'entrée du Texas dont Laredo fait parti. De là, l'importance de Laredo au niveau des pressions exercées par le levier de l'ALÉNA.

⁷⁵ Statement of Gus de la Vina, *INS Before the Senate Judiciary Committee - Subcommittee on Immigration regarding Border Patrol Operations and Staffing*, April 27, 1999

⁷⁶ KEETON- RYLANDER, Carole, *Texas Comptroller of Public Accounts, Bordering the Future*, July 1998, Washington, U.S.A. p.18

FIGURE 5 - LES AXES ROUTIERS À LA FRONTIÈRE DU SUD-OUEST



Source : United States General Accounting Office⁷⁷

Les passages à la frontière

En premier lieu, il faut bien comprendre ce qu'on entend par le vocable de «*passage*» à la frontière. Ce terme générique de «*passage*» signifie l'entrée individuelle de chaque personne qui traverse la frontière internationale entre les deux pays. Ainsi, l'action de traverser la frontière en véhicule compte pour autant de passages qu'il y a d'individus à bord du véhicule. Cette précision ayant été apportée, examinons maintenant la dynamique des passages aux deux ports d'entrée que nous avons choisis.

⁷⁷ United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees – INS' SOUTHWEST BORDER STRATEGY – Resource and Impact Issues Remain after Seven Years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A., p.18

Comme le laissent entendre les experts dans une étude de recherche et des discussions provenant du groupe *San Diego Dialogue*, on remarque que dans le cas de San Diego, les voies d'accès à San Ysidro et à Otay Mesa sont l'objet de passages qui proviennent essentiellement des résidents de la grande région métropolitaine de San Diego/Tijuana dans une proportion de 96 %⁷⁸. En direction des États-Unis, c'est-à-dire vers le nord, plus de 5 à 6 millions de passages sont effectués par plus ou moins 520 000 individus. De ce nombre, 182 000 traversent fréquemment soit entre 4 et 19 fois par mois. Un autre groupe parmi ces mêmes individus traverse très fréquemment la frontière, c'est-à-dire plus souvent qu'autrement, selon une constance qui s'apparente à des passages quotidiens. On parle ici d'à peu près 131 000 individus.

La même étude souligne que ce sont les citoyens mexicains qui traversent le plus fréquemment la frontière à San Diego dans une proportion de 15 fois par mois par rapport à une moyenne de 8 fois pour les citoyens américains.

L'*Office of Border Initiatives* rapporte qu'au cours des treize dernières années le Port d'entrée de Laredo a été l'objet d'augmentations phénoménales en regard des passages commerciaux. Ainsi, le nombre de passages de camions avec chargement à Laredo a subi un accroissement de l'ordre de 546%. Pour le même port d'entrée on constate aussi que durant la même période, s'étalant aussi sur treize ans, les passages de wagons de chemin de fer avec chargement se sont accrus de plus de 282%. Pour ce qui est des véhicules non commerciaux et des piétons traversant la frontière à Laredo en provenance du Mexique

⁷⁸ *Who crosses the Border: A view of the San Diego /Tijuana Metropolitan Region*, A Report of the San Diego Dialogue, April 1994

d'autres statistiques de sources différentes sont utilisées⁷⁹. On note donc une tendance semblable dans le cas des véhicules non commerciaux soit une augmentation de près de 249%. Entre 1990 et 1994, l'augmentation est de l'ordre de 189%, tandis qu'entre 1994 et l'an 2000, l'augmentation des passages est de 60% par rapport à la période précédente. En ce qui a trait aux passages piétonniers les statistiques indiquent une augmentation de l'ordre de 11% entre 1990 et 1994. Cependant on constate une diminution de ces passages entre 1996 et 1998 variant de moins 2,85% à moins de 17,92%. Cette tendance négative se résorbe dès 1999 car on enregistre alors un retour à une augmentation sensible. Celle-ci est de 20,60% par rapport à l'année 1998. Ce qui étonne le plus, et toujours par rapport à l'année 1998, c'est une augmentation des passages piétonniers de l'ordre de 51% en l'an 2000.

Si l'on tient compte de toute la période de 1990 à l'an 2000 pour tous les ports d'entrée du Texas, on observe une augmentation de 36,95% des passages piétonniers. Ce qui est intéressant de noter, c'est aussi que deux autres ports d'entrée du Texas qui ont été les plus affectés par les opérations de la *US Border Patrol* affichent des différences surprenantes avec Laredo. En outre, il s'avère qu'à El Paso au Texas les passages piétonniers sont plutôt constants en 1994 et 1995. Cependant dès l'année 1996 on dénote un accroissement des passages piétonniers de l'ordre de 14,69% par rapport à l'année de référence de 1994 et les variations se poursuivent au cours des années subséquentes toujours en rapport à la même année de référence, passant à 22,39% en 1997, 47,78% en 1998. De manière générale, on constate que la croissance des passages à la frontière texane est toujours en augmentation au cours de la décennie des années 1990, peu importe qu'il y ait eu ou non des opérations sur le terrain concernant les illégaux. Nous présumons ainsi que les passages illégaux ont aussi

⁷⁹ Source : Données fournies du Mexico Oficina de Caminos y Puentes et compilées par Texas A&M International University, Texas Center for Border Economic and Entrepise

cette tendance à augmenter à un rythme semblable à ceux des passages légaux. Ce qui amène les personnes à traverser la frontière légalement a aussi le même attrait pour ceux qui la franchissent illégalement.

Randy Willoughby⁸⁰ nous rapporte que dans les ports d'entrée menant à San Diego, les douanes et *INS* enregistrent plus de 56 millions de passages légaux par an. Ce qui équivaut à un passage à toutes les 30 secondes en temps réel. On apprend aussi que, par exemple, pour l'année 1994 l'*INS* a enregistré pour le District de San Diego (donc plusieurs ports d'entrées) plus de 91 millions d'entrées. De ce nombre, 177 000 ont été refoulés vers le Mexique. Ceci représente à peine 0,02%. Reste que selon les données officielles, les ports d'entrées donnant accès à San Diego sont considérés comme étant ceux qui sont les plus achalandés et les plus efficaces au niveau opérationnel aux Etats-Unis, pour ne pas dire à l'échelle mondiale, compte tenu de l'achalandage qui s'y tient. Par ailleurs, selon des statistiques citées par Randy Willoughby,⁸¹ il appert qu'au cours de la même année 1994 les agents de la *U.S. Border Patrol* ont interpellé 450 000 immigrants clandestins. Seulement 95 parmi ceux-ci ont été arrêtés en possession de stupéfiants, ce qui représente un minime 0,02% de cas que l'on peut relier à une activité dite criminelle. Nous sommes loin de la coupe aux lèvres. Car si selon les affirmations des autorités américaines qui suggèrent que ce type de trafic est associé aux passages de clandestins mexicains constitue à sa face même une menace sécuritaire, il y a là nette exagération du phénomène. Cette menace n'a donc pas l'importance qu'on prétend qu'elle a en rapport aux passages individuels. Ce qui laisse croire qu'on récupère des arrestations routinières de moindre importance pour démoniser les passages illégaux, ce qui

⁸⁰WILLOUGHBY, Randy, *Contrôles: frontière, identités. Les enjeux autour de l'immigration et de l'asile*, Culture & Conflits, 26-27, Paris, France, Hiver 2001, p.3

⁸¹ Idem., p.9

peut être fort utile pour justifier la fin recherchée, c'est-à-dire obtenir plus de ressources pour amplifier les contrôles à la frontière. Loin de nous l'idée de prétendre que les réseaux organisés de trafic de drogues ne sont pas présents. Il faudrait aussi penser que les passages commerciaux sont une avenue très alléchante pour les contrebandiers quand on sait que les camionneurs passent en trombe avec une accélération des passages et des contrôles réduits par les impératifs du commerce et de l'économie sous l'égide de l'ALÉNA dans l'axe routier de Laredo. Peter Andréas⁸² le souligne d'ailleurs en affirmant que les technologies avancées et les réseaux de transport global ont réduit dramatiquement le temps de passage et les coûts de la contrebande et que le développement des routes et des réseaux de chemins de fer ont considérablement élargi les options pour les contrebandiers. Celui-ci insiste pour dire que même si les contrebandiers utilisent une multitude de moyens pour faire passer la frontière aux drogues, les moyens les plus utilisés sont ceux des routes légales du commerce. Comme l'indique Guy Taillefer⁸³, à peine 2% des camions et des conteneurs qui entrent aux États-Unis par voie terrestre ou maritimes sont proprement inspectés.

Par surcroît, dans un rapport du *United States/Mexico Border Coalition*, on souligne que les efforts soutenus de la *U.S. Border Patrol* et d'*INS* dans les comtés de San Diego et de El Paso pour supprimer les entrées illégales ont eu des effets désastreux sur le port d'entrée le plus achalandé de l'Arizona soit celui de Nogales. Ce dernier a été submergé de passages illégaux et d'activités criminelles (non spécifiés) qui émanent selon les rapports officiels surtout de jeunes gens.

⁸² ANDREAS, Peter, *Border Games – Policing the U.S.-Mexico Divide*, Cornell University Press, U.S.A. 2000, pp. 19-20

⁸³ TAILLEFER, Guy, *Des frontières étanches? – Le périmètre de sécurité nord américain est déjà une réalité*. *Le Devoir*, 8 septembre 2002,,p. B-5

La «militarisation» de la frontière

Certains observateurs de la scène frontalière américaine n'ont pas hésité à qualifier les mesures prises par le gouvernement des États-Unis pour protéger sa frontière avec le Mexique de «militarisation» de la frontière. Il faut alors se demander si la militarisation de la frontière est bien une réalité sur le terrain et dans les faits. Selon Peter Andreas,⁸⁴ les opérations anti-drogues à la frontière sont déjà dans les mains des militaires. Il nous apprend que plusieurs stratégies dont l'ex-Secrétaire à la Défense, Gaspard Weinburger, prévoyait des scénarios où le déploiement de troupes à la frontière du Sud-Ouest pouvait devenir une réalité. De plus, on souligne que l'emploi de militaires à des fins domestiques est inévitable dans les scénarios du futur, à tout le moins à la frontière et dans certains environnements urbains. On y voit même l'utilisation de la frontière comme une façon d'y entraîner les troupes militaires. Cela nous rappelle le lien historique qu'avait fait Jacques Théheux⁸⁵ de l'utilisation des militaires à la frontière au tout début de l'humanité où elle servait à l'initiation des recrues. En outre, on souligne que la défense militaire et les fonctions régulatrices de contrôle de la frontière pourraient décliner alors que l'augmentation des fonctions policières pourrait devenir une nouvelle réalité. C'est donc avouer que la militarisation de la frontière est donc réservée à certains endroits mais sans pour autant être inexistante.

On peut donc le convenir, l'organisation des contrôles à la frontière est, dans une certaine mesure, exprimée sous une forme militaire. Ainsi, signalons à ce propos que toute similitude à une organisation sous forme militaire suffisamment étayée devrait être considérée comme

⁸⁴ ANDREAS, Peter, *Border Games – Policing the U.S. Mexico Divide*, Cornell University Press, U.S., 2000, pp.149-152

⁸⁵ THÉHEUX, Jacques, *La frontière en Grèce*, dans *Frontières et contacts de civilisation*, Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, Suisse, 1977

suffisante dans une telle démonstration. Plusieurs mesures prises par le Gouvernement des États-Unis peuvent-elles justifier qu'un tel qualificatif soit attribué à cette frontière? Nous allons donc passer aux observations d'usage pour comprendre le raisonnement ainsi étalé.

De prime abord, il faut mentionner que dans un interview avec le *In Motion Magazine*, Maria Jiménez,⁸⁶ prétend être la première personne à avoir utilisé l'expression «militarisation de la frontière», et cela dès avril 1987, dans un article pour le *National Immigration Project Newsletter*. Celle-ci avoue qu'elle a eu la présence d'esprit d'utiliser cette expression après avoir constaté le nombre impressionnant d'agences fédérales (au nombre de 46) qui travaillent à la frontière avec le Mexique ainsi que l'utilisation directe des militaires et des bases militaires pour la garde des sans papiers ou des clandestins. C'est aussi la perception au niveau national que la frontière du Sud-Ouest est une zone de guerre qui lui ont inspiré le mot militarisation dans la rédaction de son bulletin d'information. Maria Jiménez porte l'observation au delà du présent en faisant un retour en arrière dans l'histoire de la frontière. Ainsi elle affirme:

«I think militarization deals with the historical relations of the border - the facts that these were lands violently incorporated in the United States. Also there is the persistent view of how some look at the people of Mexico - the prejudice that exists among population.»⁸⁷

Un autre des éléments qui laisse croire à une militarisation de la frontière est associé aux opérations qui y ont lieu. Sur ce point, on note que dès 1993 une des initiatives qui a fait parler d'elle est l'Opération *Blockade* dont le but était de fermer certains endroits le long

⁸⁶ *The Militarization of the U.S.-Mexico Border - Part I Border Communities Respond to Militarization, Interview with Maria Jiménez, Houston, Texas, www.inmotionmagazine.com/mj1.html*

⁸⁷ Idem.

de la frontière du Sud-Ouest. Ceci s'est déroulé à El Paso par le déploiement d'agents le long de la ligne de démarcation de la frontière. Cette opération qui a plus tard été connue sous le nom d'opération *Hold-the-Line* avait tout d'une manœuvre militaire bien organisée. Plus de 400 agents avec leurs véhicules ont été cantonnés à toutes les 100 verges (approx. 110 mètres) tout le long de la frontière de El Paso. Cette opération avait créé un blocus humain de la même manière que des troupes militaires le font pour affronter une invasion ennemie. Voilà donc une première correspondance qui met en relief les allures de la militarisation de la frontière. Et puis, il y a aussi comme nous l'avons déjà mentionné l'Opération *Gatekeeper* qui s'est déroulée dans le secteur de San Diego et qui a provoqué la fuite des illégaux vers les secteurs de El Centro et de Tucson.

Comme second élément qui s'associe à ce qualificatif de militarisation on doit tenir compte des effectifs et de la logistique au soutien opérationnel des patrouilles. Ainsi, c'est avec des effectifs de plus de 2 000 agents de la *U.S. Border Patrol* à San Diego qui, selon William T. Veal, Chef des agents patrouilleurs du *San Diego Border Patrol Sector*, (SDBPS),⁸⁸ sont déployés dans des endroits ou positions hautement visibles avec tout un arsenal d'équipement allant des clôtures aux éclairages de haute intensité, au système de senseurs électroniques, aux infrarouges de vision nocturne à haute portée, aux caméras légères dissimulées, aux patrouilles à cheval et à motos. Toujours selon ce dernier, c'est donc aussi avec l'appui de la technologie sur le terrain que les effectifs d'agents patrouilleurs ont miné les lieux de plus de 950 senseurs répartis dans tout le secteur de San Diego. Ces senseurs à rayons infrarouges sont opérés par ordinateurs et ont des fonctions de détection sismique et métallique. Ces derniers sont aussi reliés à une base de données, connue sous le nom de

⁸⁸ Statement of William T. Veal, Chief Patrol Agent, SDBPS, INS, before Committee of Government Reform, U.S. House of Representatives, April 13, 2001

«*Intelligent Computer Aided Detection System*», qui fournit les données sur l'activation des senseurs tout en établissant les modèles d'appréhension permettant aux patrouilleurs de cerner les corridors les plus fréquentés. La finalité recherchée, quant à l'utilisation de la technologie de pointe, est d'épauler les opérations comme multiplicateur de forces selon le témoignage rendu par William T. Veal. De plus, il faut ajouter à tout ce déploiement matériel une escouade canine d'une trentaine de chiens qui sont spécialement entraînés pour dépister aussi bien les personnes qui se dissimulent que les narcotiques qui pourraient être transportés.

Mentionnons aussi qu'à tout cela, l'apport de troupes militaires de l'Armée américaine, de la *California National Guard* et du *Department of Defence* est aussi significatif d'après William T. Veal. Celui-ci maintient que le secteur de San Diego a grandement bénéficié de cette aide au cours de la période s'étalant de 1994 à l'an 2000. Dans un article intitulée «*Militarizing the Mexico-US Border*»⁸⁹ Jose Palafox mentionne aussi la présence d'une unité des *Marines* et soutient qu'à l'origine c'était la guerre aux trafiquants de drogues qui a incité les autorités américaines à mobiliser des troupes militaires à la frontière de San Diego jusqu'à la vallée du Rio Grande. Reste que selon lui cette mission a été quelque peu modifiée pour y adjoindre un autre volet soit celui de bloquer le franchissement illégal de la frontière en provenance du Mexique. L'administration Reagan avait introduit cette aide militaire à la frontière pour aider à combattre la drogue mais c'est sous l'administration Clinton que le rôle du Pentagone a été élargi par l'inclusion d'une mission pour la suppression des flux d'immigrants illégaux. Ce qui est on ne peut plus frappant, toujours selon cet auteur, c'est l'escalade de l'implication militaire dans les mesures prises pour l'application des lois à

⁸⁹ PALAFOX, Jose, *Militarizing the Mexico-US Border*, CovertAction Quarterly, Spring 1996

caractère domestique. Ce à quoi Mary Cheh⁹⁰, spécialiste du droit constitutionnel et de la sécurité nationale à la *George Washington University School of Law*, prévient qu'on devient généralement à l'aise avec cette intégration entre l'armée et les mesures d'application de la loi et qu'à la longue on ne distingue plus la différence entre les deux, ce qui devient dès lors très dangereux.

Mentionnons également que Jose Palafox attire notre attention sur le fait que l'implication des militaires dans les questions d'application des lois domestiques avait été bannie il y a plus de cent ans avec le *Post-Civil Wars Posse Comitatus Act* de 1878. Palafox souligne que les soldats n'ont aucun pouvoir d'arrestation mais par contre lors de l'exercice de leur fonction de soutien frontalier, ceux-ci peuvent, selon leurs règles d'engagement, tirer dans le but de tuer si eux-mêmes ou les membres du personnel qui sont responsables de l'application de la loi sont considérés comme étant en état de danger. Il apparaît évident que la participation militaire dans les opérations frontalières a toute son importance dans cette stratégie mise en place par le gouvernement américain. Toujours d'après Palafox, le Pentagone injecte plus de 800 millions de dollars annuellement pour soutenir les opérations anti-drogue et plus de 4 600 soldats y travaillent sur une base quotidienne. Le nombre de soldats, affirme-t-il, n'a cessé d'augmenter depuis que le Pentagone joue un rôle quant à l'aspect des questions de contrôle de l'immigration à la frontière du Sud-Ouest. Selon Timothy Dunn, chercheur sur la question frontalière à la *University of Texas*,⁹¹ la militarisation inclut aussi le soutien maintenu pour l'application de la loi qui s'appuie aussi bien sur la technologie, les équipements et les stratégies militaires. À cet égard, il mentionne le transfert par le Pentagone

⁹⁰ Idem.

⁹¹ Ibidem.

à la *US Border Patrol* et aux autres agences d'application de la loi des équipements utilisés au cours et après la guerre du Vietnam tels que des hélicoptères *Blackhaws*, des senseurs de chaleurs, des télescopes et des instruments électroniques de détections pour les intrusions. En 1995, l'équipement ainsi transféré était évalué à plus de 260 millions de dollars.

Selon Nate Seltzer et George Kourous, du *American Friends Service Committee Immigration Law Enforcement Monitoring Project (ILEMP)*,⁹² un des effets de l'étendue de la militarisation de l'application des lois de l'immigration à la frontière est de pousser les migrants hors des zones de passage traditionnel de milieux urbains vers des régions plus éloignées et plus inhospitalières, pour ne pas dire plus dangereuses. Sur ce point, le *University of Houston Center for Immigration Research (CIR)* rapporte qu'entre 1993 et 1996 quelques 1 200 personnes sont mortes en tentant de franchir la frontière. Toujours selon cette étude la majorité des décès survenus ne sont pas enregistrés dans les données officielles. Le rapport de 1997 et d'autres études précédentes entreprises par le *CIR* ont prédit avec justesse que toute augmentation de ces décès aurait un lien parallèle avec l'intensification des activités de *INS*. L'implication de plus de 350 *Marines*⁹³ pour patrouiller la frontière a eu pour résultat de causer un effet de sensibilisation à la militarisation de la frontière dans les communautés lorsqu'en mai 1997 un *Marine* membre du *JTF6* a fait feu sur un adolescent qui tentait de traverser la frontière et l'a tué d'une balle dans le dos. Même les autorités municipales de l'endroit en question n'étaient pas au courant de la présence de *Marines* lourdement armés et camouflés pour leurs opérations de surveillance.⁹⁴ Selon les déclarations

⁹² SELTZER, Nate, KOUROUS George, *Persistent impunity, growing problems, Immigration Law Enforcement and Human Rights Abuses*, *Borderlines* 50, volume 6, number 9, November 1998

⁹³ PALAFOX, Jose, *Militarizing the Mexico-US Border*, *CovertAction Quarterly*, Spring 1996

⁹⁴ *Border Communities Mobilize In Response to Redford Shooting, Border Briefs*, *Borderlines* 37, Vol.5, No7, July 1997

de Roberto Martinez, directeur du *American Friends Service Committee Office in San Diego*, tels que rapportés par Palafox, l'expansion de la présence militaire à la frontière est une guerre classique de basse intensité à l'encontre des immigrants.

Pour leur part Seltzer et Kourous⁹⁵ soutiennent qu'en plus il y a un besoin de changement qui s'effectue dans le traitement des résidents des zones frontalières et des immigrants par les autorités de l'immigration. Des déportations et des détentions prolongées de citoyens d'origines mexicaines mais nées en territoire américain est un signe révélateur que c'est une mentalité de pied de guerre qui s'est installée avec toutes les générations d'immigrants incluant ceux qui sont les descendants l'époque de l'annexion du Sud-Ouest par les États-Unis. Ces derniers vont jusqu'à affirmer que cette perception de l'immigrant en tant que l'ennemi ne peut mener qu'à une accentuation de la criminalisation des personnes de couleurs et accroître le niveau de violence à l'endroit des futures générations aussi bien d'immigrants que des nationaux américains de naissance. Ce qui n'est pas du tout étonnant lorsque l'on considère que le propre des interventions militaires est d'être lié à des manifestations d'ordre guerrier qui mettent sous le tapis les questions des droits humains.

Fait intéressant à considérer est l'affirmation faite par le témoignage de William T. Veal lorsque ce dernier soutient devant le même comité de la Chambre des représentants:

*«We have shut down traditional illegal entry routes, forcing alien smugglers to lead illegal crossers to remote and rural regions. Illegal smugglers are now exposed to longer and more arduous entry routes and are subject themselves to greater risk of apprehension».*⁹⁶

⁹⁵ SELTZER, Nate, KOUROUS George, *Persistent impunity, growing problems, Immigration Law Enforcement and Human Rights Abuses*, Bordelines 50, volume 6, number 9, November 1998

⁹⁶ Idem, p.11

Et William T. Veal d'ajouter et de conclure:

«Regaining control of our borders is an ongoing task. No single initiative or program can achieve this goal»⁹⁷

Les deux citations précédentes, émanant du témoignage d'un personnage qui est directement impliqué dans la mise en oeuvre de la stratégie, ne laissent aucune ambiguïté. On y comprend bien que l'objectif est de forcer le détournement des passages vers des endroits plus à risques et plus susceptibles de favoriser des appréhensions quand ce n'est pas tout simplement de mettre la vie des migrants illégaux en danger en les poussant vers des zones de difficulté qui les menacent de détresse et de péril. Mais voilà, en même temps, de l'aveu de William T. Veal, on apprend une réalité indéniable, c'est qu'en fait aucune initiative isolée ne peut permettre de reprendre le contrôle de la frontière. Ce que nous affirme Veal, c'est que maintenir les contrôles à la frontière est tributaire d'actions soutenues pour ne pas dire d'actions de tous les instants, donc avec une constance qui procure des résultats probants sur la totalité de la frontière. Ce qui dans la réalité devient une tâche presque irréalisable puisqu'elle tient plus d'un idéal que de l'évidence émanant des activités quotidiennes dans les opérations frontalières sur le terrain. C'est donc confirmer l'énoncé de Barry Buzan à l'effet que les coûts inhérents à vouloir rendre étanche les contrôles frontaliers peuvent faire fondre tout budget qu'on y consacre car aucun budget ne peut avoir cette capacité inépuisable de financer ce genre d'activités. Cela se confirme d'ailleurs par les coûts co-latéraux que doivent assumer les diverses instances gouvernementales extérieures au gouvernement fédéral comme c'est le cas pour les gouvernements des comtés frontaliers.⁹⁸ Parmi ces coûts, on

⁹⁷ Ibidem.

⁹⁸ United States/Mexico Border Counties Coalition, *Illegal Immigrants in U.S./Mexico Border Counties - The Cost of Law Enforcement, Criminal Justice and Emergency Medical Services*, University of Arizona, February 2002, pp.2 et 9

dénote les frais inhérents à l'application de la loi, aux emprisonnements, donc les frais carcéraux, et ceux des services médicaux et autres qui sont associés aux politiques et stratégies d'immigration émanant du gouvernement américain. Ce qui est ahurissant, c'est que bien naïvement, William T. Veal, un représentant du gouvernement américain, fait ainsi par ses propos un aveu d'échec de cette nouvelle stratégie de contrôles frontaliers.

Dans le même ordre d'idées George Kourous affirme:

*«Border control alone is doomed to fail if longer term measures aimed at equitable and sustainable development in the Americas are not explored».*⁹⁹

Si le gouvernement des États-Unis poursuit la stratégie actuelle et ne va pas au-delà des mesures pures et dures pour renforcer la frontière il ne fera que s'embourber de plus en plus. Car on le sait tous, le financement de telles mesures a pris une tangente à la hausse qui ne semble pas avoir atteint pour l'instant son plateau. La dynamique de la puissance nationale à la frontière est ici très étroitement liée au budget qui est consacré à la fonction de protection frontalière, donc de protection ou des contrôles à l'accès territorial. Selon Bill Vann¹⁰⁰ du World Socialist Web Site, dans un article sur la frontière, celui-ci rapporte qu'entre 1994 et 1999, c'est plus d'un milliard de dollars que le gouvernement américain a dépensé pour les régions qui sont le plus lourdement affectées par les passages. Celui-ci ajoute que, de plus, des dépenses supplémentaires estimées à 1,5 milliards de dollars dans des efforts de recherche et sauvetage, soins médicaux et de coroner et frais d'inhumation ont été imputés au comté de San Diego entre 1996 et 1999 en rapport avec les passages des illégaux. D'autres chiffres que

⁹⁹ KOUROUS, George, *The Rising Cost of U.S. Immigration Policy*, Borderlines 70, volume 8, number 8, September 2000

¹⁰⁰ VANN, Bill, *US Border crackdown sends immigrant deaths soaring*, World Socialist Web site June 25, 1999

ne manquent pas de soulever George Kourous¹⁰¹ sont aussi impressionnants. En outre, en ce qui concerne le cas de la frontière du Sud-Ouest, il note que le budget de *INS* a augmenté entre 1994 et l'an 2000 d'un budget de 400 millions de dollars à plus de 900 millions de dollars. Toutes ces ressources ainsi investies ne suffisent pas selon certains à contrer les passages illégaux. Il est à se demander si toute cette mise en scène de démonstration de force ne s'alimente pas elle-même dans une dynamique qui est en perpétuelle recommencement tout en sachant pertinemment bien que la solution la plus efficiente se trouve ailleurs et sous une autre forme .

Menace imaginaire ou menace identitaire?

Il faut maintenant se demander de quelle menace tente de se protéger le gouvernement des États-Unis pour qu'il mobilise tant d'efforts et de ressources à la sécurisation de sa frontière avec le Mexique au cours de cette période. À prime abord, le constat que l'on peut faire c'est que l'emphase est plus importante dans le secteur de San Diego qu'il ne l'est dans celui de Laredo même si les autorités américaines prétendent officiellement que la stratégie adoptée doit aborder la frontière dans son ensemble comme une entité unifiée et intégrée¹⁰² dans la pratique. Cela se voit par la logistique déployée telle que cette longue muraille de tôle où sont juchés dans des miradors du personnel armé qui fait en sorte que la frontière à San Diego prend l'allure de fortifications et d'ouvrages à vocation militaire et qui donne à penser qu'on organise la défense de cette région comme si elle était en état de siège. Ce qui n'est pas le cas à Laredo où aucune muraille ne retarde les passages réguliers à la frontière et où le

¹⁰¹ KOUROUS, George, *The Rising Cost of U.S. Immigration Policy*, Borderlines 70, volume 8, number 8, September 2000

¹⁰² 1999 Statistical Yearbook of the Immigration and Naturalization Service, Chapter VI, Enforcement, Washington, U.S.A.

commun des mortels ne sent pas une telle oppression comme c'est le cas de cette forteresse montée sous l'égide des militaires à San Diego. En fait, on n'y observe rien de similaire à Laredo. La frontière ressemble plus à une frontière normale. Il ne faut pas oublier que les passages à Laredo ont aussi une grande importance compte tenu du fait que Laredo est aussi un port d'entrée crucial qui est une des pierres angulaires donnant accès au territoire américain et plus particulièrement à la circulation d'un nombre impressionnant de camions. Il faut se rappeler que Laredo a été surnommée «la porte d'entrée de l'Amérique» et que cette appellation a été attribuée à Laredo pour des raisons bien évidentes.

Selon Ayse Ceyhan,¹⁰³ en ce qui concerne San Diego, il faudrait tenir compte du fait que c'est précisément dans cette localité que le métissage culturel et la mobilité de la population posent problème aux yeux des autorités américaines puisque la population d'origine hispanique est faible. La frontière démarque ainsi les identités et sert avant tout à maintenir l'homogénéité identitaire que l'on croit menacée de disparaître au contact de l'autre, le Mexicain, l'hispanophone, que l'on perçoit, à tort ou à raison, comme celui qui veut s'incruster dans cette chasse gardée où le caractère identitaire est d'une logique implacable dans une dynamique qui se veut presque immuable et sans compromis. Pour s'immuniser tous les moyens sont bons car la frontière est à la fois le lieu d'interception et le lieu de préservation de ce qui est mystifié comme figure de l'identité américaine. La polarisation du «eux» et du «nous» a notamment pris la forme d'interprétations délirantes incitant à criminaliser, par des subtilités qui font appel à l'imaginaire collectif, tout ce qui bouge à la frontière. Autrement dit, on voit des narcos trafiquants là où il n'y en a pas, ou là où il y en a tellement peu qu'on fait de l'exception la règle pour les besoins de la cause, créant ainsi une menace bien utile

¹⁰³ CEYHAN Ayse, *Contrôles : frontière, identités. Les enjeux autour de l'immigration et de l'asile - États-Unis: frontière sécurisée, identité(s) contrôlée(s) ?*, Cultures & Conflits 26-27, p.3

pour le discours officiel. Car il faut bien le reconnaître, ce n'est pas l'ensemble des illégaux qui sont des narcos trafiquants mais bien un groupe particulier qui profite du chaos engendré par la dynamique des passages dits «illégaux» à la frontière.

À ce propos, prenons note des remarques de David Campbell en ce qui concerne l'idée de cette menace qui est soutenue par les autorités :

«les États-Unis constituent, dans un pays où «être américain» n'est pas clairement défini «la communauté imaginée» par excellence, où la frontière et le discours de la menace jouent un rôle central dans la formation de l'identité ainsi que dans les pratiques d'inclusion et de d'exclusion»¹⁰⁴

Cela a été un point d'émergence de l'identité américaine depuis la constitution des États-Unis en tant que nation indépendante. Il suffit de penser que cette identité s'est construite à l'origine en rapport aux indiens dans la conquête de l'Ouest et par la suite en fonction de tous les non-blancs et les non parlant anglais. Le *Melting Pot* et l'assimilation ont été à la source de la création de cette identité américaine qui s'est créée de toutes pièces. Ce qui ne s'inclut pas, ne s'assimile pas, est ainsi exclus sans égards. Le mot d'ordre est de discréditer l'autre pour qu'il devienne à ce point indésirable qu'on ne peut plus le voir qu'au travers d'un potentiel d'intolérance qui mène à une violence à peine dissimulée. On sonne alors à tout vent le tocsin du péril qui met en danger l'identité de la nation, la rend vulnérable à l'invasion subtile des voisins qui reprennent possession du territoire que leurs ancêtres se sont fait prendre par l'invasion belliqueuse mais nécessaire à la construction du rêve de l'empire américain, fort et puissant et qui s'impose sur la carte du monde. Difficile dès lors de ne pas s'imposer aux portes mêmes des États-Unis sans pour autant risquer de perdre cette figure

¹⁰⁴CAMPBELL, David, *Writing Security, US Foreign Policy and the Politics of Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1992, p.196

dominante qui affirme la prépondérance de l'autorité redoutable de la nation la plus imposante de la planète. Sans cette vigoureuse intervention pourrait-on croire encore à la toute puissance américaine ? Voilà en fait ce qui importe, c'est l'image que l'on se fait d'une nation puissante. Et pour conserver cette image, il faut prendre les moyens de la maintenir en affichant au grand jour devant tout le monde une présence qui s'impose d'elle-même par le nombre et par l'omnipotence des moyens utilisés en plus des interventions musclées qui impressionnent la galerie dans le but d'établir et de maintenir un effet de dissuasion.

Mais aussi, il faut tenir compte que le fait de maintenir des attitudes ségrégationnistes pour mieux affirmer sa propre identité est à la base même du parcours identitaire américain. La frontière sert donc à préserver ce qui fait contrepoids à l'harmonisation identitaire en perturbant «l'idéal imaginée» de cette civilisation englobante dont le devenir est ainsi à risque et par conséquent compromis pour l'avenir. Se dresse alors aussitôt le spectre d'une menace possible qui entrave la reproduction de l'identité que veut affirmer l'État. Pour ériger une frontière décisive, il ne reste alors plus à l'État qu'à s'assurer de prendre les moyens pour résister à cet assaut appréhendé. En tête des pays qui ont fait reculer les limites de ce qui est humainement possible pour trouver les solutions afin de protéger leurs intérêts particuliers, les États-Unis sont aussi parmi ceux qui n'hésitent pas à pousser l'idéal de puissance à son paroxysme. Et c'est cette image de puissance qu'ils veulent conserver en utilisant tout ce qui est à leur portée pour rendre crédible la sécurité de leur frontière. La réalité de la frontière américaine réside donc dans l'apparence visible qu'elle laisse aux yeux des observateurs de la scène frontalière. Cependant, la vérité de cette dernière est quant à elle incertaine lorsque la suprématie des contrôles à la frontière s'éteint la nuit venue en laissant une impression de fragilité devant l'audace des désespérés qui mettent à rude épreuve sa vulnérabilité qui, il faut le dire, ne se résorbe pas malgré tous les dispositifs déployés. Il reste

une impression d'inachèvement qui illustre bien le caractère illusoire des contrôles exercés à la frontière. Les apparences voilent la réalité. Sous ce rapport, visiblement la doctrine d'une sécurisation à tout prix demeure le plus beau des mirages qui soutient *ad nauseam* la dimension symbolique qui s'inscrit dans une guerre psychologique qui marque le décalage entre l'exercice de la puissance et sa réalisation concrète et efficace sur le terrain. La logique de dissuasion est loin d'établir un barrage efficace pour ceux qui transgressent la frontière à répétition. En fait, ce n'est qu'un garde-fou indispensable qui permet de sauver les apparences. L'important aux yeux de l'État c'est de maintenir le symbole, expression du pouvoir tout puissant. Car même les représentants des autorités sont bien conscients que la sécurisation efficace de la frontière est une utopie qu'il expérimente à chaque jour. Malgré toutes les tentatives de rendre plus étanche et impénétrable l'accès au territoire américain à ceux que l'on qualifie d'illégaux, on constate de l'aveu même de ceux qui ont la responsabilité de l'application de ces mesures de contrôle, que le niveau de difficulté est de plus en plus complexe (voir, entre autre, la déclaration de William T. Veal). Dès lors, malgré tous les efforts et même la concertation de plusieurs agences gouvernementales, il est illusoire de penser rendre infranchissable la frontière par un bouclage territorial qui ne résiste pas dans l'espace et le temps. Tenter d'endiguer les passages tout le long de la frontière est une chose, y réussir en est une autre. Il serait donc plus approprié d'en connaître les causes pour mieux cerner ce qui provoque la mobilité accrue des Mexicains vers le nord et les transgressions du territoire qui se produisent. Est-ce qu'il y a des pressions qui s'exercent sur la frontière? C'est ce que l'on va voir dans le prochain chapitre en portant un regard sur la dimension économique et le marché du travail.

CHAPITRE III

DIMENSION ÉCONOMIQUE ET MARCHÉ DU TRAVAIL

*«Le travail éloigne de nous trois grands maux: l'ennui, le vice et le besoin.»
- Voltaire*

Toute cette laborieuse mise en place du resserrement des contrôles frontaliers a un lien qui s'apparente d'une part, à une dimension économique qui exerce une emprise sur la dynamique du marché du travail, mais aussi d'autre part, à un besoin de rupture avec la fatalité de la pauvreté qui s'acharne sur un grand nombre de Mexicains. À n'en point douter, l'attrait de salaires, quant le chômage est omniprésent dans son propre pays et qu'il perdure de génération en génération, incite à se trouver un emploi à l'étranger comme porte de sortie avantageuse pour assurer son salut économique, quand ce n'est pas sa propre survie. Et pour les Mexicains, l'étranger c'est juste à côté, là où la plus grande puissance économique fait rêver au miracle de la prospérité. Car il faut bien le reconnaître, plusieurs sources le soulignent,¹⁰⁵ un certain nombre de travailleurs mexicains sont peu instruits, plusieurs n'ont pas terminé leurs études secondaires, (en 1990, 12,4% de la population était analphabète et non qualifiés)¹⁰⁶ et reçoivent des salaires de famine dans leur propre contrée. En 1992, selon les sources de Samuel Schmidt, 91,1 % de la population, c'est-à-dire 78 millions de Mexicains étaient incapables de subvenir aux nécessités de base. De ce nombre, 24 496 582 Mexicains vivaient dans une extrême pauvreté selon une étude réalisée par le Centre d'analyse de la Faculté d'économie de l'Université Autonome du Mexique, tel rapporté par Schmidt.

¹⁰⁵ SMICHDT, Samuel, *Circuler, enfermer, éloigner : zones d'attentes et centres de rétention aux frontières des démocraties occidentales – Détention et déportation à la frontière entre le Mexique et les États-Unis (partie 1)* Culture & Conflits – 23, Paris, France, Hiver 2002, p.7

¹⁰⁶ MARTIN, Philip, L. *The United States: Benign Neglect toward Immigration* dans *Controlling Immigration – A Global Perspective*, Stanford University Press, Stanford, California, U.S.A. 1994, p.93

Cela représentaient 30,1% de la population mexicaine. Avec de telles statistiques et un tel *curriculum*, c'est à la pauvreté continuelle qu'ils sont voués. Il est donc bien évident que le sort ne leur réserve rien d'intéressant pour s'assurer un avenir le moins décent dans leur propre pays.

Somme toute, voilà donc une occasion en or pour les employeurs (aussi bien ceux des Maquiladoras que ceux qui sont en territoire américain) de vouloir profiter d'une main-d'oeuvre à bon marché pour se maintenir et demeurer compétitif au sein de la mondialisation des marchés sans avoir à payer le salaire minimal pour la force de travail. Les resserrements des contrôles à la frontière et toute cette panoplie de moyens faramineux liés à sa sécurisation maximale au cours des années 1990 sont donc instrumentaux. On se sert de la frontière comme d'un accessoire utile, qui exerce cette pression permettant de maintenir les salaires à leur strict minimum. Plus il y a de contraintes imposées afin d'entrer en territoire américain, plus il est facile pour les industries de maintenir une précarité d'emploi dont ils profitent, car les illégaux sont des sans statuts dans le marché du travail. Ce qui nécessairement les rend très vulnérables. Par exemple, comme le souligne Castles et Miller,¹⁰⁷ dans le domaine de l'agriculture où il y a beaucoup de main-d'oeuvre disponible, les employeurs invoquent le spectre de la pénurie de main-d'oeuvre et se plaignent ouvertement de la possibilité que leurs récoltes pourrissent dans les champs alors qu'il est évident que l'offre de main-d'oeuvre est surabondante. Ce qui a pour conséquence de maintenir vers le bas les salaires des travailleurs de l'agriculture. Soulignant une étude (Taylor et al., 1997:13-14) les auteurs rappellent que durant les années 1980 et 1990 la stagnation des salaires dans le secteur agricole est une conséquence de l'affluence des immigrants illégaux. Mais en même

¹⁰⁷ CASTLES, Stephen, Mark J. Miller, *International Population Movements in the Modern World - The Age of Migration*, Third Edition, The Guilford Press, New York, 2003, p.181

temps, les contraintes à franchir le territoire lors des passages frontaliers exercent une pression à la baisse sur les gages de ces travailleurs. Ce qui fait en sorte que les augmentations salariales demeurent absentes du paysage.

Naturellement, lorsque les industriels et autres employeurs américains maintiennent cette relation de domination avec les Mexicains, ils le font avec le regard bienveillant de l'administration américaine, qui est presque entièrement absente de ces champs de contrôle. Ce qui, par le fait même, renforce cette symbolique de la puissance de cette nation car on domine une masse de travailleurs étrangers, comme on dominait des esclaves d'une autre époque, ou encore des coloniaux pour les besoins de l'empire. Il faut se rappeler que du budget de l'immigration, la partie servant à financer le contrôle sur le travail des illégaux dans les entreprises sur tout le territoire américain est infime, c'est-à-dire à peine 2 % du budget total.¹⁰⁸ Ce qui est risible quand on prétend contrôler les illégaux. Cela ressemble plus à une connivence entre l'État et les entreprises où l'indifférence met plutôt la mire sur la frontière que sur le territoire lui-même.

Il n'y a pas qu'un lien économique simple dans la zone frontalière et cela spécialement à la frontière texane. En effet, à la frontière texane on peut faire le constat que ces liens sont assujettis à bien des impératifs qui sont autres. La recherche d'emploi s'y fait souvent par l'intermédiaire des réseaux dit «culturels» ou familiaux, quant ce n'est pas tout simplement par des réseaux criminels en échange de services immédiats ou futures. À cette frontière, tous les scénarios semblent possibles pour le placement de compatriotes. Il est à rappeler que des deux côtés de la frontière texane la culture hispanophone est nettement prédominante. Par

¹⁰⁸ ANDREAS, Peter, *Report on the U.S. Mexico Border, Contested Terrain – the U.S. –Mexico Borderland*, NACLA, Volume XXXIII, No3, Nov/Dec 1999, p.19

exemple, dans plusieurs localités américaines le long de la frontière texane avec le Mexique, on ne répond qu'en espagnol dans les cabines téléphoniques. Voilà bien un indice sérieux d'intégration à la faveur de la communauté hispanophone.

On parle depuis longtemps du spectre de la criminalité et de la perversion qui dominent au sud de la frontière, de ces illégaux qui menacent l'intégrité du territoire. Mais est-ce vraiment cela qui propulse ces gens à entreprendre l'aventure des passages vers le nord? Fondamentalement, il faut une motivation profonde pour abandonner tout derrière soi et risquer cette entreprise en se hasardant à affronter des périls qui ont déjà fait plus d'une victime de ces téméraires qui ont joué gros jeu. Cette rhétorique belliqueuse entretenue par l'administration américaine contre ce que l'on considère comme ces «ennemis potentiels», ces indésirables, qui envahissent le territoire américain et qui favorisent une levée de boucliers, émane aussi de l'économie et de l'influence qu'elle exerce dans cette dynamique du marché du travail qui semble bien être une stratégie de l'imperium vis-à-vis une réserve de main-d'oeuvre précarisée pour soutenir l'économie du plus Grand. Dans le resserrement des contrôles frontaliers, c'est une conjonction de la force brutale et du pouvoir de la violence subtile qui s'ajoute à la démonstration de la puissance qui sont devenues en quelque sorte la norme de l'action à la frontière lorsque les intérêts communs sont absents. Les autorités américaines détiennent les clés de la solution en agissant directement sur la réalité, par la voie du discours politico-médiatique qui fait le choix d'agir avec fracas, mais aussi avec sensationnalisme, en soulevant, par l'énonciation de clichés et de formules toutes faites, une réaction sur une certaine réalité que l'on a conçu par l'ascendant exercé sur son voisins depuis des générations. C'est une réponse à l'invasion appréhendée par la force brute d'intervention que cela se manifeste au lieu de l'intervention stratégique de collaboration étroite et soutenue sur le marché du travail avec des voisins du sud en mal de travail. Afin de saisir l'importance des

interactions qui dominant examinons les impératifs qui animent cette croisade à travers la fenêtre du marché du travail pour mieux saisir une facette de ce tableau qui exalte bien des passions parmi les acteurs en présence. Comprendre cette dynamique est essentielle pour connaître et traduire l'importance que joue la symbolique de la puissance aux portes d'accès de la frontière du Sud-Ouest des États-Unis. Et comme nous l'avions mentionné précédemment, il est utile ici de rappeler la pensée de Robert J. Lieber,¹⁰⁹ qui soutient qu'en plus de la force brute émanant des ressources militaires dont on se sert pour exprimer sa puissance, la puissance nationale s'exprime aussi par la force économique. Conséquemment, les enjeux économiques et ce qui y est associé, dont en outre l'utilisation de cette politique frontalière pour influencer la dynamique du marché du travail à son gré et à son avantage, aussi paradoxal que cela puisse paraître, servent aussi d'argument d'autorité et de phénomène névralgique pour exprimer cette même puissance nationale.

Marché du travail, mondialisation et lieu d'attraction

Le marché du travail est un lieu d'attraction pour l'immigration. Il est aussi l'objet de tous les forums, de toutes les critiques et de tous les espoirs. Le marché du travail est un lieu de survivance pour certains, un lieu de confort pour d'autres, mais chose certaine, il ne laisse personne indifférent parce qu'il est aussi la voie qui mène à la recherche du bonheur individuel ou collectif, comme il est aussi endroit d'enrichissement ou de survie des membres d'une société. À cet égard, le passage des Mexicains à la frontière concorde tout à fait avec cette recherche du bonheur que l'enrichissement individuel peut permettre à travers le travail outre frontière. Mais voilà, l'engrenage des enjeux du marché du travail s'articule autour du phénomène de la mondialisation qui est responsable des métamorphoses qui s'y produisent.

¹⁰⁹ LIEBER, Robert, J., *Theory and World Politics*, University of California, Winsthrop Publishers Inc. Cambridge, Massachusetts, USA, 1972, p.91

En s'inspirant de la pensée de Bertrand Badie,¹¹⁰ on se rend bien compte que lorsque la mondialisation entre en jeu, c'est la dislocation des espaces qui prédomine et qui exerce des pressions sur le marché du travail et sur la territorialité. La mondialisation transcende la territorialité, mine la souveraineté nationale et sème la confusion au sein des constructions identitaires. La mondialisation s'avère être l'instrument du capitalisme au service de la modernisation à la croisée de l'exclusion et des polarisations autant nationales qu'internationales. Parmi les dommages qu'elle produit, la mondialisation a fait chuter les conditions de travail de certains travailleurs au détriment d'autres qui sont aussi des moins nantis à cet égard. Il en est de même pour les acquis sociaux lorsque ceux-ci existent.

On retiendra tout d'abord que la mondialisation n'est pas un phénomène nouveau. Entre les États-Unis d'Amérique et le Mexique, la main d'oeuvre a déjà franchi la frontière avec l'aval des autorités américaines et mexicaines lors du programme Bracero pour les travailleurs de l'agriculture, et cela dès 1940 à l'aube de la Deuxième guerre mondiale. Il en a été de même pour un autre programme de moindre envergure qui a été mis en oeuvre entre 1943 et 1946 en ce qui concerne les chemins de fer. Au cours des années 1951 et 1952 lors du renouvellement du programme Bracero, c'est le gouvernement du Mexique qui suggère au États-Unis de prendre des mesures contre l'emploi de travailleurs non autorisés. Le gouvernement américain adopte à l'époque le «*Texas Proviso*» faisant un délit majeur l'importation d'étrangers illégaux pendant qu'au même moment il exemptait les employeurs de sanctions¹¹¹. Le programme Bracero se termine en 1964 et laissera un vide qui sera vite comblé par l'apparition des Maquiladoras qui tenteront d'absorber les travailleurs ainsi

¹¹⁰ BADIE, Bertrand, *Un monde sans souveraineté - Les États entre ruse et responsabilité*, Fayard, Paris, 1999

¹¹¹ *Migration between Mexico & the United States – Binational Study*, A Report of the Binational Study on Migration, Table 1.1. Major Historical Periods in the Mexico-to-United States Migration, p. 2

délaissés. C'est dire combien la dimension économique a toute son importance dans les rapports entre le Mexique et les États-Unis.

Mais la frontière entre les États-Unis et le Mexique et les relations entre ces deux pays ont encore aujourd'hui certaines cicatrices de l'histoire. Il y a toujours en sourdine cette relation dominant-dominé qui est sous-jacente et qui entretient une dualité qui lui est particulière. La relation des États-Unis avec son voisin du nord, le Canada, est tout à fait différente de celle d'avec le Mexique qui a dû céder une partie de son territoire et perdre une partie de sa population aux mains des forces militaires et économiques des États-Unis. Les cicatrices du passé sont toujours présentes, et cela même si elles ne sont pas avouées d'emblée par les instances politiques des deux pays. C'est peut-être cela qui entretient cette disparité entre deux pays voisins dont l'un est en quelque sorte et dans une certaine mesure à la charge, pour ne pas dire, à la merci de l'autre. Selon Robert R. Alvarez, Jr.¹¹² la caractéristique qui est définie par ce conflit à la frontière, maintient ce paradoxe qui y est présent. Et ce paradoxe c'est que les États-Unis, en tant qu'État-nation dominant économiquement et politiquement au niveau mondial, a en face de lui le Mexique qui loge dans une économie tiers-mondiste. Alvarez affirme qu'aucune autre frontière au monde n'exhibe une telle inégalité et disparité de pouvoir, d'économie et de condition humaine que celle-ci.

Tout cela pour mettre en parallèle deux pays qui sont en fait deux mondes qui s'affrontent face à face: la richesse d'un côté avec son pendant la pauvreté et l'indigence de l'autre. Compte tenu de cette situation et de cet état de choses qui traduisent la réalité contemporaine des deux pays, la zone frontalière est devenue une zone de transit entre l'état de pauvreté et

¹¹² ALVAREZ, Robert R. Jr., *THE MEXICAIN-US BORDER : The Making of an Anthropology of Borderlands*, Annual Review of Anthropology, Volume 24, 1995, p.451

celle d'une certaine richesse qui ne laissent pas indifférents leurs voisins du sud qui aspirent eux aussi à des jours meilleurs. La première constatation qui s'impose, c'est que la zone frontalière attire maintenant dans son filet des centaines de milliers de Mexicains parmi les sans emploi et les moins nantis. Ceux-ci renoncent à leur patelin et se dirigent inévitablement vers les Maquiladoras installés le long de la frontière pour y chercher du travail qu'ils ne peuvent plus espérer ailleurs dans leur contrée. Conséquence: le nord du Mexique est un des plus grands chantiers de la mondialisation. Celui-ci est en pleine effervescence et l'ALÉNA y est pour quelque chose lorsque l'on constate que les Maquiladoras sont en pleine croissance (le nombre d'établissements passe de 2 013 en 1991 à 3 703 en 2000¹¹³) dans cette zone frontalière considérée par les Américains comme une extension de leur sol sous le couvert d'entreprises d'exploitation qui lui offre des avantages indéniables pour opérer au quotidien. C'est une autre expansion géographique des États-Unis sur son voisin du sud, exprimée par une conquête plus subtile qui prend la voie de l'économie mondialisée pour imposer ses règles. Tout cela s'inscrit dans le mouvement historique prédit par Turner¹¹⁴ dans sa frange pionnière qui favorise le déplacement de la frontière dont l'objectif est celui du développement des États-Unis en poussant vers l'avant la frontière psychologique et qui a indéniablement des incidences politiques, sociales et économiques. C'est bien ce que les Maquiladoras engendrent dans l'imaginaire économique des États-Unis par cette dérive territoriale qui est le pendant d'une conquête subtile du territoire voisin que l'on s'approprie par la voie de l'impérialisme économique. Essayons donc de faire le point en dressant le portrait de ces Maquiladoras dont on parle tant et qui ne semble laisser personne indifférent.

¹¹³ Sources: Mexique (2002), Anexo del Segundo Informe de Gobierno 2002, pp 274, 276 et 299; *Panorama of the Maquiladoras Industry*, CNIME (2002).

¹¹⁴ TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, dans *American Frontier*, C. Merton Babdock, Michigan State University, 1965

Une force d'attraction : les Maquiladoras

Plus de 8 millions d'habitants résident le long de ce que les Mexicains appelle la Frontera. Cet espace économique est réservé aux Maquiladoras, aussi connus sous le nom de Maquilas. Popularisé depuis 1965, les Maquiladoras font du territoire frontalier un des axes industriels majeurs qui est devenu un chef-lieu de la production non seulement des multinationales américaines mais aussi de japonaises et de coréennes, qui y ont décelé les avantages stratégiques sur le continent américain. Les Maquiladoras sont en fait des usines de sous-traitances, usines d'assemblage, qui sont des filiales des multinationales et qui ont un statut très particulier. En effet, ils sont exempts de frais douaniers et profitent de coûts salariaux très bas. De plus, le gouvernement du Mexique y a investi dans la gratuité de l'eau et de l'électricité pour deux ans en faveur de ces usines.¹¹⁵ Ils ont aussi l'avantage d'être à proximité des États-Unis d'où leur production est d'ailleurs exportée soit pour la consommation domestique mais surtout pour être re-dirigé vers les marchés mondiaux.

La croissance des Maquiladoras s'inscrit dans une continuité qui persiste dans le temps. Au total, on note que pendant que le nombre d'établissements est passé entre les années 1994 et 2000, de 2 064 à 3 703 que le nombre d'emplois durant la même période est passé quant à lui de 600 585 à 1 307 982¹¹⁶. Chose certaine, voilà des chiffres qui n'ont pas laissé indifférents les chercheurs d'emplois potentiels. On considère que les Maquiladoras représentent 8% de tous les emplois du Mexique et plus de 52% du total des exportations mexicaines. En effet, entre 1995 et l'an 2000, plus d'un million de Mexicains sont venus s'établir le long de la frontière nord du Mexique, attirée par les perspectives d'emplois

¹¹⁵ COMBESQUE, Marie-Agnès, *Comme des papillons vers la lumière*, Le Monde diplomatique, décembre 1999, pp.16 -17

¹¹⁶ Sources: Mexique (2002), Anexo del Segundo Informe de Gobierno 2002, pp274, 276 et 299; *Panorama of the Maquiladoras Industry*, CNIME (2002).

offertes par les Maquiladoras. Ceux qui se dirigent vers cette zone franche où l'emploi offre de meilleurs salaires que dans le reste du pays sont, dans une certaine mesure, animés de la même compulsion à passer aux États-Unis même si la majorité d'entre eux on fait ce déplacement pour y trouver un boulot dans les Maquiladoras. Car il est un discours émanant des Américains de souche mexicaine qui clame que «toute pauvreté est mexicaine».¹¹⁷ Et ce discours alimente l'inconscient des Mexicains car il est répandu dans la communauté hispanophone et mexicaine et est une des sources de ce désir de passer la frontière pour toujours trouver mieux. Selon Leslie Sklair,¹¹⁸ 10% des femmes employés dans les Maquiladoras traversent la frontière pour se trouver un meilleur emploi en sol américain. Elles ont plutôt tendance à demeurer dans les Maquiladoras. Pour les hommes, le comportement est totalement différent. Il a été observé, toujours selon Sklair, que 30% de ces derniers employés dans les Maquiladoras ont effectivement traversé, à un moment ou à un autre, et ce sont trouvés un emploi du côté américain. Cependant, on observe aussi qu'un autre 20% d'hommes employés dans les Maquiladoras ont aussi indiqué l'intention de tenter le passage dans l'avenir. Pour tout dire, c'est plus des 2/3 des travailleurs des Maquiladoras qui souhaiteraient passer en territoire américain s'ils pouvaient le faire légalement. Le rêve américain est bien vivant et hante les esprits de ceux-là même qui sont dépositaires des aléas de la pauvreté et de la misère. Il n'est pas surprenant de constater que plusieurs travailleurs des Maquiladoras qui prennent pied dans les villes frontalières y arrivent complètement démunis, sans le sou. Leur seule porte de salut se résume à des contacts avec de la famille ou encore avec des amis qui les aideront à se trouver un emploi et à se trouver un logement temporaire. Mais voilà, plusieurs ne se logent pas convenablement et se construisent ce que

¹¹⁷ VILA, Pablo, *Crossing Borders – Reinforcing Borders, Social Categories, Metaphors and Narrative Identities on the U.S.-Mexico Frontier*, University of Texas Press, Austin, TX, U.S.A., 2003, p.105

¹¹⁸ SKLAIR, Leslie, *Assembling for Development - The Maquila Industry in Mexico and the United States*, Center for US-Mexican Studies, University of California, San Diego, 1993, p.166

l'on pourrait qualifier d'abris de fortune. Ils s'installent sur les terres publiques dans des secteurs qui sont sujets à la crue des eaux. Ils s'exposent ainsi souvent à des glissements de terrains, (en particulier boueux) et y mettent leur vie en péril lors des pluies en saison hivernale. Ces abris qui risquent de s'effondrer font l'objet d'inspection de la part des autorités qui en condamnent de temps à autre, mais ceux-ci abondent toujours. Ce sont des fourmilières de la pauvreté, des bidonvilles qui sont les seuls refuges des indigents en quête de l'ultime gagne-pain.

Cependant, il se dégage quelques évidences qu'il est à propos de mentionner. D'abord, les Maquiladoras ne sont pas la panacée. Les effets pervers existent bien. Ils altèrent l'image de ce lieu de promesses qui fait miroiter à ceux qui veulent y accéder l'espoir d'une vie meilleure. Il y a cependant des réserves sérieuses à cet idéal auquel les Mexicains s'accrochent au sein des Maquiladoras. Il faut noter qu'il y a des impasses pour certains et des illusions pour d'autres. Jen Soreno dans un article du WTO Watch¹¹⁹ souligne que les travailleurs des Maquiladoras gagnent entre 3,50\$ et 5,00\$ par jour. Ce qui est tout juste suffisant pour survivre dans les villes frontalières où, précise-t-il, le coût de la vie est de 30 pour cent supérieur au reste du pays. Soreno nous fait entendre le témoignage d'une travailleuse de Maquiladoras ayant 20 ans d'expérience dans ces usines. Cette travailleuse, Martha Objeda, lui explique le sort réservé aux travailleurs des Maquiladoras:

«Workers labor from sunrise to sunset. They never see day light. They are sometimes exposed to toxic chemicals, and in one case workers were given vitamin which turned out to be amphetamine. They rarely see their families; often wives will work for one shift, then switch with their husband who take the next shift. Sexual harassment of women employee, who are the majority of Maquiladoras workers, is common -

¹¹⁹ SORIANO, Jen, *Globalization and the Maquiladoras*, WTO Watch, San Francisco, CA, U.S.A. , Nov.24,1999

and not prohibited by Mexican law. Some have been murdered»¹²⁰

Mais pour d'autres, comme pour cet ex-gouverneur de la Basse Californie, Ernesto Ruffo, qui répond à un journaliste d'un pays riche qui le questionne sur les conditions salariales des Maquiladoras, on apprend que le revenu annuel par personne est d'environ 6 000\$ alors que dans le reste du pays (le Mexique) il se situe à 3 500\$. Et celui-ci de préciser que sans l'ALÉNA ce progrès n'aurait pas eu lieu. Mais visiblement voilà le plus beau des mirages, car même si les Maquiladoras attirent cette main d'oeuvre bon marché en leur faisant miroiter des gains meilleurs, les conditions de travail sont impitoyables pour ne pas dire tout simplement sinistres comme l'indique Martha Objeda. La santé et sécurité des travailleurs ainsi que les droits humains sont l'objet d'abus¹²¹ (exemple : Produits toxiques déversés dans les eaux souterraines où résident les employés, des quarts de travail de 12 à 15 heures, des abus physiques et sexuels sur les jeunes femmes) Tout cela fait en sorte que l'autre côté de la frontière apparaît plus reluisant à ceux qui ont la détermination ou la force du désespoir de tenter le tout pour le tout en transgressant la frontière à la recherche de conditions de vie et de travail qui ne peuvent pas être pires que ce qu'ils vivent dans cet enfer des Maquiladoras. Car le constat est clair, les conditions de travail sont celles de l'exploitation pure et dure d'un capitalisme sans vergogne.

À l'échelle du territoire mexicain les Maquiladoras concentrent leurs opérations dans les régions du nord et maintiennent des possibilités dans le centre du pays. Le sud est délaissé, pour ne pas dire tout simplement boudé, cela plus particulièrement en raison des

¹²⁰ Idem.

¹²¹ SHRIVER, Jeff, *Border Patrol: Organizing for Justice in Maquiladoras*, Sojourners Magazine, Washington, U.S.A. July 1994, Vol. 23, No 6, p36

infrastructures qui sont sous-développées et de l'éloignement des marchés Nord-américains. Il va donc de soi que ce sont les Maquiladoras qui aspirent vers le nord du pays, donc dans la région frontalière, une partie importante des chercheurs d'emploi qui se butent à un chômage qui les laissent sans espoir. Entre deux misères, ceux qui remontent vers le nord font ce choix qui les rapproche de leur vision de la terre promise où le rêve de la bonne vie peut leur sembler à portée de mains, même si cela ne se réalise pas toujours. Mais comme on le constate, plusieurs forcent la frontière et récidivent au besoin lorsque leur tentative échoue. Souvent certains s'y prennent jusqu'à cinq reprises pour réussir à passer en territoire américain.

Tout compte fait, les Maquiladoras sont une réponse à un besoin et à une situation politique qui émane d'une autre époque pour éviter un désastre humain après le programme Bracero. Mais aujourd'hui, ils sont aussi partie intégrante du dilemme qui fait en sorte que le marché de la main-d'oeuvre est objet de l'utopie mise en avant-scène pour les enjeux des deux gouvernements nationaux. Pour les États-Unis, c'est une façon de garder les Mexicains chez eux avec des emplois à bon marché qui bénéficient à l'économie américaine. Pour le Mexique, c'est une façon de combler un chômage structurel important mais aussi c'est une invitation indirecte aux chômeurs mexicains à quitter le pays et à tenter l'aventure du côté américain en ramenant éventuellement des devises américaines dans leur pays. À vrai dire, ces considérations sont bien légitimes, selon le point de vue respectif de chacun des pays concernées le long de cette frontière. Mais sont-elles encore satisfaisantes et suffisantes dans les circonstances? Comme pour bien d'autres questions cette distorsion entre les besoins, les aspirations des divers acteurs et la dure réalité dans cette arène où la main-d'oeuvre est la principale concernée, ne fait pas que des gagnants contrairement à ce que certains laissent

entendre. Comme l'indique Marie-Agnès Combesque,¹²² ils sont poussés par la misère hors de leur village et de leur région, ils sont aspirés vers le nord, là où les promesses d'emplois sont meilleures ou à tout le moins attirantes pour ceux dont le pécule est bien maigre et pour qui souvent l'espoir de jours meilleurs est avant tout et pour l'essentiel, le dynamo qui les portent à risquer l'aventure.

Déjà en 1981, comme le souligne Leslie Sklair,¹²³ les auteurs Seglison et Williams avaient identifié deux hypothèses d'immigration qui se contrastaient et qu'ils présentèrent: soit la thèse de la «zone tampon» et la thèse de «l'aimant». Dans le cas de la thèse de la zone tampon, on prétendait que l'industrie des Maquiladoras absorbait les migrants potentiels en leur offrant des alternatives comme perspective d'emplois. Pour ce qui est de la thèse de l'aimant, on affirmait que les Maquiladoras attirent les Mexicains qui vivent à l'intérieur du pays (le Mexique) vers la frontière mais ne peut pas tous les absorber dans l'emploi. C'est ainsi, qu'est apparu selon eux, une augmentation des passages transfrontaliers, une augmentation des demandes de «*green cards*» et un accroissement des travailleurs sans papiers. Il ne faut surtout pas oublier que les Maquiladoras devaient fondamentalement palier à la perte du programme Bracero.

¹²² COMBESQUE, Marie-Agnès, Comme des papillons vers la lumière, *Le Monde diplomatique*, décembre 1999, pp.16-17

¹²³ SKLAIR, Leslie, *Assembling for Development – The Maquila Industry in Mexico and the United States*, Center for US-Mexican Studies, University of California, San Diego, 1993, p.165

L'offre et la demande de main-d'oeuvre pour les travailleurs immigrants

Les opinions sont divergentes lorsque l'on traite des questions liées à l'offre et la demande de main-d'oeuvre de travailleurs immigrants en sol américain. En ce qui concerne l'offre de main-d'oeuvre, par exemple, John Ibsister nous démontre bien que l'opinion est partagée. Ainsi, ce dernier nous dit:

«Many restrictionnist argue that by increasing the U.S. labor supply, particulary the supply of low skill and poorly educated workers, immigrants lower domestic wages and take job away from residents. They arm the least-advantaged Americans by widening the gap between capital and labor incomes and between the rich and the poor. They further argue that immigrants impose unacceptable burdens on tax payers»¹²⁴

En bref, selon ce point de vue, pour les États-Unis il n'y a rien de bon à retirer de ce type de main-d'oeuvre bon marché sur le territoire américain car elle n'est qu'un fardeau pour l'État et la société américaine. Aux États-Unis, terre d'accueil de l'immigration depuis ses origines, il est stupéfiant de voir que cette opinion puisse prendre le dessus du pavé dans la population. Ceux-là même qui se sont établis sur cette terre du nouveau monde étaient souvent d'origine modeste et dépourvus de moyens, si ce n'est que d'un maigre pécule pour se fixer dans leur patrie d'adoption. Ce sont d'ailleurs les mêmes qui à l'origine ont contribué à la grandeur de ce pays qui est devenu la plus grande puissance mondiale.

¹²⁴ IBISTER, John, *The Immigration debate, Remaking America*, Kumerian Press, 1996, p.138

Pourtant, comme le démontre John Isbister, une autre opinion vient contredire cette dernière.

Cet auteur nous rapporte ainsi une analyse différente qui s'exprime comme suit:

«Most expansionism deny all these propositions. At very least, they claim immigrants do not harm Americans' income and may actually improve them. Moreover they pay more in taxes than they cost in public expenditure»¹²⁵

Il est nécessaire d'ajouter ici que le Congrès américain a, dès 1996, sous la pression populaire, adopté des clauses restrictives concernant les immigrants dans une autre loi. En effet, la *«Personal Responsibility and Work Opportunity Act»* restreignait l'accès à l'aide sociale même aux immigrants légaux. Ce qui d'ailleurs semble tout à fait négligeable puisque des résultats d'analyses empiriques faites en 1997 par les chercheurs Davies et Greenwood ont démontré que les membres des familles mexicaines, de même que ceux des familles américaines qui sont d'origine mexicaine n'ont pas l'habitude d'utiliser les services d'aide sociale de l'État.¹²⁶ Loin d'être des profiteurs du système, ces travailleurs d'origine mexicaine veulent se faire une place au soleil et cette aspiration ne peut être que légitime.

C'est donc une main-d'oeuvre captive dont profite les employeurs américains puisque celle-ci est attirée par des salaires meilleurs que ceux de leur pays d'origine mais sans obtenir les avantages du pays où ces travailleurs oeuvrent. Par conséquent, la force d'attraction a une emprise considérable sur les Mexicains qui souhaitent améliorer leur sort. C'est là une promesse de salut auxquels peu d'entre eux ne peuvent résister, d'où nécessairement ce phénomène d'invasion du marché de la main-d'oeuvre par les Mexicains, qui se perpétue aux frontières des États-Unis et du Mexique et qui permet à ces derniers d'envisager franchir

¹²⁵ Idem.

¹²⁶ *Migration between Mexico & the United States Binational Study – A report of the Binational Study on Migration 1999*, p.44

le territoire américain pour se sortir de leur impasse. Voilà pourquoi, pour mieux saisir l'importance du désespoir de cette main-d'œuvre, il faut prendre conscience que le chômage avoisine les 50%¹²⁷ dans leur pays qui compte plus de 100 millions d'habitants. Mais encore, c'est aussi plus de 50% de cette population de plus de 100 millions d'habitants qui vit dans la plus pure pauvreté avec un niveau d'éducation très bas pour plusieurs de ces derniers. Chaque année croissent les effectifs des demandeurs d'emplois. C'est plus d'un million de jeunes qui s'ajoutent année après année. Tout cela fait en sorte que la main-d'oeuvre mexicaine est assujettie à des impératifs d'exploitation qui ne sont pas enviables. Cette main-d'oeuvre a la particularité d'être principalement féminine et d'origine rurale. L'offre de main-d'oeuvre suit une tangente qui demeure à la hausse malgré tous les efforts de création d'emploi pour palier au chômage. Le filet social quant à lui est inexistant, ce qui naturellement rend encore plus vulnérables les sans emplois. Raison de plus d'accepter tout ce qui passe comme étant une bénédiction du ciel, une planche de salut pour survivre.

Dans son article, le journaliste Éric Desrosiers cite Mathieu Arès, chercheur principal sur l'Amérique latine à la chaire Raoul-Dandurand de l'UQAM. Celui-ci nous signale ce qui suit:

«Au Mexique, les travailleurs n'ont pratiquement aucun droit, les heures sont longues. Les droits syndicaux ne sont pas appliqués. Il y a tellement de demandeurs d'emploi qu'à la moindre plainte, bang!, vous êtes remplacé. Surtout qu'il n'est généralement pas question d'emplois nécessitant des qualifications»¹²⁸

On ne peut être complètement insensible à la réalité des chiffres et de cette évidence rebutante d'un marché du travail qui spéculé avec ses employés qui deviennent jetables à la moindre revendication. Il ne faut alors pas se surprendre que certains d'entre eux projettent de passer la

¹²⁷ DESROSIERS, Éric, *Faut-il sauver les Maquiladoras?* Le Devoir, 15 décembre 2002 p.C11

¹²⁸ Idem.

frontière pour y trouver des emplois à des conditions qui ne peuvent qu'être meilleures même si elles ne le sont pas pour les nationaux.

Il est intéressant de noter à ce propos que, lors de l'étude de la loi sur la réforme de l'immigration, le Congrès semblait très préoccupé par les représentations faites par les leaders des groupes hispanophones et asiatiques et favorisait des compromis sur les sanctions préconisées contre les employeurs d'immigrants illégaux. Les principaux arguments soulevés aussi bien par ces leaders et par l'industrie des producteurs agricoles (surtout ceux de la Californie) étaient, d'une part, que la force de travail américaine comprenait des millions de travailleurs illégaux et que, d'autre part, les sanctions contre ces même employeurs pouvaient tarir complètement l'offre de travailleurs agricoles étrangers. Ce qui, par voie de conséquence, entraînerait l'industrie agricole vers la catastrophe puisqu'elle est en très grande partie dépendante des travailleurs illégaux. Selon Peter Andreas,¹²⁹ une étude sur ce sujet soutient qu'en 1990 moins de 10% des immigrants illégaux travaillaient dans l'industrie agricole alors qu'en 1997 le pourcentage de cette main-d'oeuvre est passé à plus de 40%. On comprend mieux maintenant pourquoi le Congrès américain favorisa des compromis pour légaliser la situation des travailleurs illégaux dans l'industrie agricole.¹³⁰

Ce qu'il faut aussi retenir, c'est que la migration des travailleurs mexicains a des racines profondes, car cela fait plus d'un siècle que, sous une forme ou une autre, on attire les Mexicains vers le nord pour leur offrir des emplois dans les secteurs où la rémunération est

¹²⁹ ANDREAS, Peter, *Borderless Economy, Barricaded Border, Report on the U.S. – Mexico Border*, NACLA Report Vol XXXIII, No 3, November/December 1999, p.18

¹³⁰ NORTH, David S., *Immigration Reform Its First Year*, Center for Immigration Studies, CIS Paper #4, November 1987, p.2

précaire. Par exemple, les fermiers américains recrutent de la main-d'oeuvre mexicaine depuis le début du vingtième siècle. Ce qui évidemment a permis de créer un rapport de dépendance qui s'est perpétué depuis. Il n'est donc pas étonnant qu'une telle demande constitue une force d'attraction dans les communautés du Mexique. D'ailleurs, on retrouve une confirmation de cette tendance dans les constatations faites par les membres experts qui ont rédigé le «*Report of the Binational Study on Migration*». ¹³¹ Ceux-ci affirment que les travailleurs Mexicains, autant en situation légale qu'illégale, peuvent facilement trouver de l'emploi dans les secteurs à haut roulement de personnel tels que sur les fermes, au sein des manufactures et dans les emplois de service. La demande pour les travailleurs mexicains est donc devenue avec les années une caractéristique dominante dans un nombre croissant de secteurs et d'industries américaines. Comme le mentionne ces mêmes experts, elle se traduit maintenant comme un trait saillant du marché de la main-d'oeuvre des États-Unis et ce même marché pourrait difficilement s'en priver sans en subir des contrecoups économiques importants.

Entre précarité et utilité: Domination et servitude

Comme le soulignait Sassen ¹³² le renforcement des frontières nationales contribue à l'existence d'une réserve de main-d'oeuvre pour le capital mondial et dans le cas du Mexique cela ressemble bien à mise en scène calculée à la faveur du géant américain et de ses ambitions capitalistes. Cela dissimule à peine que la fragilité des uns sert aux autres et qu'il y a un intérêt certains à maintenir cette vulnérabilité des travailleurs mexicains. En un sens, on peut dire que le renforcement des mesures à la frontière sert bien à symboliser la puissance

¹³¹ *Migration between Mexico & the United-States Binational Study -- A report of the Binational Study on Migration*, 1999, p.25

¹³² SASSEN, Saskia, *The de facto Transnationalizing of Immigration Policy*, dans *Challenge to the Nation-State Immigration in Western Europe and the United States*, Oxford University Press, 1998, pp. 49-83

ationale puisqu'elle s'exerce dans la domination de ce bassin de main-d'oeuvre étrangère dont on retire avantage dès que celle-ci demeure précarisée. Un peu comme l'empire romain utilisait les populations des pays conquis au service de l'économie de Rome, les États-Unis se sont fait maître de cette césure qu'ils entretiennent entre deux mondes. C'est la dénégation de la prospérité économique des individus qui sont de l'autre côté de la frontière, que l'on nourrit ainsi par la puissance, le pouvoir et la domination qui font de la population ouvrière du Mexique une source avili de main-d'oeuvre dont la servilité s'articule aux desseins de son voisin.

Si nous fixons notre attention sur le phénomène de l'immigration illégale, on se rend bien compte qu'il y a en permanence un bassin presque inépuisable de main-d'oeuvre bon marché pour les corvées de l'industrie américaine. Résultat anticipée: une capacité d'absorption des Mexicains en territoire américain, qui ne se consolide pas à l'identité collective en si peu de temps. Ce qui a pour effet de percuter le tissu social par l'émergence d'un déséquilibre qui perturbe l'idée de cette nation imaginée du «*Melting Pot*». L'intérêt de l'industrie s'inspire d'une réalité unique soit celle de l'économie tandis que celle de l'État se voit partagé, sinon déchiré, entre l'économie et le politique. La sous-traitance est donc à son apothéose car elle profite largement de ce bassin de main-d'oeuvre composé et alimenté par des travailleurs fragilisés complètement dépourvus de recours auprès des autorités.

Et comme le souligne Peter Andréas¹³³ même si les contrôles ont été resserrés à la frontière la confiance dans la main-d'oeuvre illégale n'a cessée d'augmenter dans plusieurs industries.

¹³³ ANDREAS, Peter, *Report on the U.S. Mexico Border, Contested Terrain – the U.S. Mexico Borderland*, NACLA Volume XXXIII, No3, Nov/Dec 1999, p.19

Et cela se comprend parce que le budget d'*INS* consacré à l'application de la loi de l'immigration sur les lieux de travail ne représente que 2 % du budget total.¹³⁴ Ce qui est nettement insuffisant pour que l'industrie modifie sérieusement ses pratiques d'emploi de main-d'oeuvre illégale.

Comme l'ont fait remarquer Stephen Castle et Mark J. Miller,¹³⁵ les États-Unis n'ont jamais vraiment eu un régime crédible de sanctions considérant l'insuffisance de personnel, la coordination défailante et souvent inadaptée entre les agences d'application de la loi, le suivi judiciaire inadéquat en plus d'une adaptation très lente des employeurs et des travailleurs illégaux aux mesures de coercition. Voilà une raison de plus pour que la vulnérabilité des illégaux soit mise à profit et qu'elle se perpétue au bonheur des industriels et autres employeurs qui ne s'en plaignent pas, leurs intérêts étant sauvegardés par défaut et leur main-d'oeuvre à caractère précaire continue d'être servile et dévouée à leurs ambitions.

Nous assistons, selon Leon F. Bouvier,¹³⁶ à des phénomènes de société qui sont ambivalents. Par exemple, on voit suite à la disponibilité de domestiques et de jardiniers illégaux, la création d'emplois et un développement dans ces secteurs autrefois négligés. Souvent, ils sont le fait de réseaux de Mexicains déjà établis qui profitent d'une main-d'oeuvre bon marché, ne parlant pas anglais, et qui permettent d'offrir de tels services à aussi peu que 2 dollars l'heure, créant ainsi une nouvelle demande. Les hôtels et les restaurants sont aussi de grands consommateurs de ce genre de main-d'oeuvre qui est prête à tout faire. Ce qui est une

¹³⁴ Idem.

¹³⁵ CASTLES Stephen, Mark J. Miller, *International Population Movements in the Modern World – The Age of Migration*, Third Edition, The Guilford Press, New York, 2003, p.97

¹³⁶ BOUVIER, Leon, F., *Peaceful Invasions, Immigration and changing America*, Center for Immigration Studies, University Press of America Inc., 1992, pp.63-106

assurance contre une augmentation des coûts salariaux. La prolifération de services pour les consommateurs tels les laves-autos et d'autres services du même acabit permettent de trouver de l'emploi facilement à ceux dont la situation est irrégulière. La dépendance de ces travailleurs est exploitée à son maximum par des compatriotes et aussi par les Américains qui voient là une main-d'oeuvre docile, sans exigences, disponible et prête à travailler sans relâche, car ces travailleurs sont effrayés d'être dénoncés aux autorités. Même s'ils sont piégés, ne parlant pas anglais et étant non qualifiés, pour eux c'est une bénédiction du ciel de travailler, même au bas de l'échelle, car c'est souvent mieux que ce qu'ils connaissent dans leur propre pays. Leur pauvreté d'origine a un goût plus amer que la pauvreté en sol américain. Étant donc reconnaissant envers leur employeur, ces derniers savent bien entretenir cette relation d'utilité et de domination dans laquelle chacun tire un avantage, même disproportionné. Pas question d'obtenir de meilleures conditions de travail, la précarité demeure dans ces conditions la seule avenue. Ils deviennent ainsi pour les employeurs une force de travail préférentielle parce qu'étant loyale et entièrement dépendante, contrairement aux Américains plus pauvres qui ne veulent pas de ces bas salaires et de telles conditions de travail qui pour eux sont dégradantes pour l'effort demandé. Toujours selon Bouvier, il y a beaucoup de concurrence dans l'ombre de ce monde de la sous-traitance où la violation des lois du travail est devenue la norme. Normes et conditions pétrifiées forment donc les modalités qui font de ces travailleurs une proie facile pour les exploiters.

Aliénation et motifs de répulsion

Nous avons vu qu'il existait des facteurs d'attraction pour la main-d'oeuvre mexicaine. Attardons-nous maintenant à examiner l'existence d'une aliénation et des motifs de répulsion qui incitent les autorités américaines à se cantonner et à composer dans une zone de turbulence et de friction en ce qui concerne la question des immigrants mexicains.

Il faut tout d'abord noter que la région de San Diego est une agglomération urbaine importante et rappelons que plus de 25% des Maquiladoras y sont installés de l'autre côté de la frontière. Selon Ursula Beeman,¹³⁷ le gouvernement américain a mis en garde-à-vue l'industrie des Maquiladoras. Cette dernière assume que la forte présence militaire à la frontière ne sert pas principalement à empêcher la traversée des illégaux mais bien à protéger les investissements gigantesques des américains en sol mexicain. Ainsi, la présence de l'appareil militaire à la frontière sert deux objectifs qui se complètent. Premièrement, c'est de protéger directement les industries américaines en territoire mexicain par une présence de proximité qui permettrait une intervention rapide au besoin. Selon Ursula Bieman, cela s'explique en raison de la présence d'activistes radicaux du mouvement ouvrier mexicain dont le discours anti-américain est au premier plan. Le système corporatiste dans ces industries est réseauté et on s'inquiète constamment des intentions du mouvement ouvrier. Bieman nous rappelle que la mort de cinq figures importantes du mouvement ouvrier en 1991, qui s'est produit dans un petit avion dont l'explosion est dû semble-t-il à une bombe, a eu lieu au dessus du Texas. Cet événement a depuis laissé craindre à des actes de représailles de la part des activistes. Deuxièmement, c'est d'inciter les travailleurs des Maquiladoras à demeurer au sein de ces dernières pour que les usines puissent toujours fonctionner à pleine capacité à moindre coût, en fournissant du travail aux Mexicains, travail qui favorisent la sous-traitance américaine. Ce qui n'est pas nécessairement le cas lorsque des industries américaines s'installent dans les autres pays du tiers monde. En maintenant une pression par une présence militaire à la frontière on veut ainsi forcer les Mexicains à demeurer dans les Maquiladoras.

¹³⁷ BIEMANN, Ursula, *Performing the Border, On Gender, Transnational Bodies, and Technologies*, dans *Globalization on the Line, Culture, Capital and Citizenship at U.S. Borders*, Edited by Claudia Sadowski-Smith, Palgrave, New York, USA. 2002, p.107

Car comme le constate Claudia Sadowski Smith,¹³⁸ la seule différence entre travailler dans l'industrie des Maquiladoras et un travail comparable dans l'industrie en territoire américain, c'est un immense écart salarial. Pas étonnant qu'une fois l'expérience prise dans les Maquiladoras certains travailleurs veulent améliorer leur sort et passer à autre chose en traversant la frontière. Les autorités américaines étaient bien conscientes de ce dilemme auquel elles feraient face après l'implantation des Maquiladoras le long de leur frontière, ce qui justifiait pour elles la militarisation de la frontière comme réflexe pour protéger ses intérêts financiers et industriels. On l'aura compris, c'est bien là une occasion idéale d'en exploiter les symboles de sa puissance.

L'empressement des autorités d'affubler les sans papiers du titre de criminel et de les associer, par réflexe, au trafic de drogues et à la contrebande reste dans l'esprit des Américains une raison suffisante pour étiqueter les Mexicains de tous les maux de la terre dans cette région de la riche Californie qui s'impose face à une pauvreté bien évidente à Tijuana. Véhiculer cette image est utile dans les circonstances. L'intégration est moins évidente entre les deux côtés de la frontière dans la région San Diego/Tijuana mais elle est plus subtile au niveau des réseaux de familles et d'amis. Puisque mal venue à San Diego, c'est vers le nord que veulent s'intégrer les sans papiers qui cherchent à se diriger vers des centres comme Los Angeles où il est plus facile de se fondre dans la masse.

¹³⁸ SADOWSKI-SMITH, Claudia, *Reading across Diaspora, Chinese and Mexican Undocumented Immigration across Land Borders dans Globalization on the Line, Culture, Capital and Citizenship at U.S. Borders*, Edited by Claudia Sadowski-Smith, Palgrave, New York, USA. 2002, p.83

Comme le souligne Peter Andreas,¹³⁹ les activités clandestines de migration illégale et de trafic de drogues ne sont certainement pas nouvelles. Ce qui par contre l'est, c'est le fait que sécuriser ou accroître la surveillance policière à la frontière a plutôt servi à élever le caractère «modeste» ou de profil bas de cette politique à un statut de politique de premier plan, redéfinissant ainsi la menace sécuritaire et les pratiques de la politique de sécurité frontalière. Les priorités de la frontière sont ainsi alignées sur la lutte contre le crime au lieu de s'inspirer de la lutte contre les guerres qui pourraient menacer le territoire comme c'est normalement le cas lorsque l'on renforce les mesures sécuritaires à la frontière d'un pays. Cet auteur explique que cette transformation est plus prononcée le long des frontières géographiques fautives qui divisent les pays pauvres des pays riches, comme c'est d'ailleurs le cas à la frontière Sud des États-Unis. Lorsque les Mexicains arrivent comme des naufragés, il est certain que cela peut avoir un impact aussi au niveau d'une menace démographique puisqu'il devient difficile de les intégrer étant donné le grand nombre d'entre eux en situation illégale.

Les facteurs économiques

Dans un rapport de 1997¹⁴⁰ de l'*Institute for Regional Studies of the Californias* sur l'emploi, les auteurs rapportent que l'économie de San Diego/Tijuana est de loin la plus grande économie de villes jumelles de toute la zone frontalière États-Unis / Mexique. L'économie régionale de San Diego génère des retombées de plus de 70 milliards de dollars comparativement à la deuxième zone frontalière en importance qui se situe dans une tranche de 12 milliards de dollars pour la région de El Paso.

¹³⁹ ANDREAS, Peter, *Border Games – Policing the U.S. – Mexico Divide*, Cornell University Press, 2000, p.3

¹⁴⁰ HOMOCKEL, John, Ana Maria Lemus, *San Diego – Tijuana Internal Border Area Planning Atlas, Employment 1997*

Comme en font foi les délibérations du forum de discussions portant sur la gouvernance dans la région de San Diego /Baja (Californie),¹⁴¹ il est une évidence qui refait surface de manière ponctuelle. C'est que les rapports et les interactions de gouvernance entre le gouvernement fédéral, l'État de la Californie et la région de San Diego ont des difficultés à se concilier en considération de la situation frontalière. Des opportunités sont ratées face à la mondialisation puisque la gouvernance régionale et transnationale avec son voisin du sud, le Mexique, est défailante et fragile. Cela s'explique par un manque de conscience des réseaux de gouvernance en faveur des passages frontaliers, soutiennent les divers interlocuteurs du forum. San Diego a un déficit qui résulte en partie de la manière dont la gouvernance est organisée dans cette région transfrontalière. On cite, entre autre, le fait que les contrôles fédéraux de douane et d'immigration ne permettent pas aux communautés locales d'être nantis de pouvoirs pour intervenir en première ligne afin de réduire les inefficacités dans les passages transfrontaliers. Ce qui, selon eux, empêche d'établir des liens économiques plus vigoureux et plus durables entre San Diego et Tijuana (Mexique). Il est dès lors difficile d'attirer et de retenir le secteur manufacturier de la haute technologie et les activités à hautes valeurs ajoutées.

On souligne que l'augmentation des congestions dans le trafic entre les deux régions, et par conséquent entre les deux pays en ce lieu particulier, est perçue comme un risque significatif pour les industries qui sont en concurrence sur le marché mondial. À ce propos, rappelons encore une fois que près de 25% des Maquiladoras sont installés à Tijuana, de l'autre côté de la frontière, juste en face de San Diego. Les investisseurs ont donc raison de croire que cette région est au creuset de l'incertitude. Cette dernière se joue sous une trame psychologique,

¹⁴¹ SAN DIEGO DALOGUE, *Governance and Public Finance in the San Diego/Baja California Region – A Discussion Paper for the Forum Fronterizo Council*, July 2000, pp 2,5, et 6.

c'est-à-dire celle d'un laboratoire du pouvoir, celui de l'État fédéral. Cette zone de tumultes et d'affrontements ne projette rien de prometteur à l'horizon étant donné que son pouvoir d'interpellation provoque une opposition frontale qui sournoisement met une tutelle écrasante sur le dos de ceux qui voient à son développement économique. Le champ de réflexion sur les perspectives d'avenir s'impose ainsi des limites.

Sans prouesses héroïques, sans glorieux faits d'armes, la forteresse ainsi érigée à l'entrée de cette région, en plus de refouler les illégaux vers la mer ou vers d'autres voies d'accès au territoire, stigmatise les lieux et altère par sa suffisance les projets d'avenir et de développement de cette région frontalière. Dans la turbulence et le tohu-bohu de cette région murée, le capital d'investissement prend note de l'ombre au tableau et de l'insistance que l'on prend pour y étendre l'étendard de l'accumulation de l'investissement dans le symbolisme, celui qui se veut de la puissance au détriment des possibilités prometteuses qu'il pourrait mettre de l'avant.

Or, il est un autre facteur significatif qu'il ne faut pas négliger aussi bien dans l'économie de San Diego que de celle de Tijuana, son pendant mexicain, c'est que des milliers de gens traversent la frontière pour aller travailler à San Diego quotidiennement. Dans cette région, par exemple, on dénombre plus de 40 000 individus (en 1993)¹⁴² qui effectuaient la traversée en provenance de Tijuana et ramenaient plus de 650 millions de dollars en salaire dans leur pays. Plus de 44% de ces travailleurs oeuvraient dans le secteur des services, 20% dans des occupations techniques, dans la vente ou dans l'administration. Un autre 20% était répertorié dans le secteur de la construction et dans l'industrie de la construction maritime et

¹⁴² SAN DIEGO DIALOGUE, *Who Crosses the Border: A view of the San Diego/Tijuana Metropolitan region – A Report of the San Diego Dialogue*, April 1994, p.15

10 % dans le domaine du camionnage et de l'installation. Et puis enfin, seulement 2% des travailleurs occupaient des emplois sur les fermes, dans le domaine forestier et dans les pêcheries tandis qu'un autre 2% occupaient des positions de professionnels ou de gestionnaires.

Ce que le rapport du San Diego Dialogue (1994) nous apprend, c'est aussi qu'une estimation dite très conservatrice des dépenses faites aux États-Unis par les résidents de Tijuana, a été établie à plus de 2,8 milliards de dollars. De plus, on a fait le constat que plus de 100 millions de dollars (en 1994) ont été perçus en taxes de vente dans le comté de San Diego en fonction des achats transfrontaliers des Mexicains. C'est donc dire qu'il y a une interdépendance qui existe bien entre ces deux villes et les économies qui les sous-tendent d'un bord et de l'autre de la frontière.

Mais comme nous le rappelle Leslie Sklair,¹⁴³ San Diego abrite la plus importante base navale des États-Unis, un établissement militaire impressionnant qui fait étalage de la suprématie militaire américaine et dégage une impression de toute puissance pour ceux qui balaient du regard cette scène au panorama hors du commun. Voilà une présence prédominante de l'État, aussi employeur non négligeable dans cette région. Des retombées économiques viennent aussi s'ajouter car des chantiers maritimes supportent cette base navale.

Pour ce qui est de Laredo, les années 1990 ont jeté les assises de l'expansion de l'économie frontalière. La croissance de cette économie a favorisé un déclin du chômage. Pour cette ville qui avait déjà la réputation d'avoir un des taux de chômage parmi les plus bas des villes

¹⁴³ SKLAIR, Leslie, *Assembling for Development – The Maquila Industry in Mexico and the United States*, Center for US-Mexican Studies, University of California, San Diego, 1993, p.77

frontalières, celui-ci passe d'un taux, qui à l'origine était de 12 % en 1990, à un taux de 6,3% à la fin de l'an 2000.¹⁴⁴ En outre, on constate selon les données émises par la *Federal Reserve Bank of Dallas* qu'entre 1990 et 1999 Laredo enregistre une performance notable en ce qui concerne les revenus per capita. Celui-ci a une croissance plus rapide que le taux de revenu des États-Unis durant la même période. Celui-ci atteint en terme réel 12,7 % comparativement à 11,6 % pour les États-Unis tandis que les autres villes frontalières se situent à 9 %. On explique la baisse du taux de chômage et l'augmentation des revenus par le fait que la croissance des emplois soit plus rapide que la croissance de la population. On attribue cela aussi à d'autres réalités. Signalons à ce propos qu'il y a croissance des emplois dans les industries qui paient de meilleurs salaires tandis que les salaires ont une tendance à la hausse dans certaines autres industries. D'autant plus qu'on note un autre facteur non négligeable qui joue plus particulièrement dans la Vallée du Rio Grande. C'est que l'importance de l'agriculture périclité due principalement à cette évidence que ce secteur offre des salaires plus bas que ses compétiteurs de l'industrie, et que de plus, les emplois sont plutôt de types saisonniers. Cette contraction qui s'exerce dans le domaine de l'agriculture a pour effet de restreindre le nombre de travailleurs agricoles et contribue inexorablement à un transfert de main-d'oeuvre non qualifié vers d'autres opportunités qui s'offrent sur le marché du travail, dont entre autres, ces industries qui profitent de cette poussée pour prospérer.

Quant à la croissance de la population de Laredo, elle est attribuée, selon les données émanant des études entreprises par les économistes Orrenus et Borman de la *Federal Reserve Bank of Dallas*, à ce qu'ils qualifient de taux de croissance naturel (c'est-à-dire les naissances moins les décès) qui est estimé à 62% de l'augmentation globale de la

¹⁴⁴ ORRENIUS, Pia M., Anna L Berman, *Southwest Economy*, Federal Reserve Bank of Dallas, Issue 3, May/June 2002

population. Toujours selon les mêmes sources, vient s'ajouter à cela une immigration domestique de l'ordre de 9% et une immigration internationale qui compte pour 29%. Ces deux types d'immigration, selon l'analyse qui en est faite, contribuent à l'accroissement de la population de Laredo.

Il faut aussi mentionner que les modifications substantielles qui se sont produites dans les exportations mexicaines ont bénéficié aux villes frontalières. Passant de l'exportation de matières brutes tels que les métaux et le café aux produits manufacturés dans les domaines de l'électronique et des pièces automobiles, le Mexique a été le témoin de l'expansion des Maquiladoras. Il faut cependant préciser que les Maquiladoras sont pour la plupart installés avant tout dans des villes jumelles telles que Nuevo Laredo (Laredo, E.U.), Matamoros (Brownsville, E.U.), Reynosa (McAllen, E.U.), Ciudad Juarez (El Paso, E.U.) Le taux d'emploi dans les Maquiladoras qui sont établis dans ces villes a, au cours de la décennie des années 1990, augmenté en moyenne de 83%, ce qui a nécessairement influencé l'interdépendance transfrontalière avec les villes jumelles. Ces dernières ont profité d'une demande plus forte en biens et services.

Ce qui a particulièrement favorisé la ville de Laredo c'est aussi sa situation géostratégique sur cette autoroute de l'ALÉNA pour qui plus de 40% de tous les échanges commerciaux par voie terrestre transitent. Cela s'explique du fait que Laredo est à proximité de la région industrielle du Mexique et que sa croissance comme port d'attache intérieur date de 1986 alors que le Mexique s'est joint au GATT.¹⁴⁵ Par la suite, Laredo a plongé sans équivoque dans l'ALÉNA avec l'augmentation des passages de transport commerciaux.

¹⁴⁵ DUGGAN, Paul, *NAFTA a Mixed Blessing for Laredo*, Washington Post, April 18 1999, Washington, U.S.A., p. A-17

La figure 6, donne un aperçu de l'importance géostratégique de Laredo pour les flux commerciaux et démontre bien l'importance de son rôle dans le cadre de l'ALÉNA.

**FIGURE 6 - ROUTE PRINCIPALE DU COMMERCE À PARTIR DU PORT D'ENTRÉE DE
LAREDO, TEXAS (L'AUTOROUTE DE L'ALÉNA)**



Source : Laredo Development Foundations¹⁴⁶

¹⁴⁶ LAREDO DEVELOPMENT FOUNDATION, <http://www.laredotdf.com/images/>

La dynamique des lieux

Comme le laissent entendre les experts des questions américano-mexicaines, l'image de la frontière est différente dans les discours selon qu'ils émanent des autorités officielles ou des populations locales ou encore des acteurs économiques dans les opérations sur le terrain au gré des interactivités qui s'y produisent au jour le jour. Ainsi, pour les autorités américaines, dont les agences de sécurité plus particulièrement, la frontière sépare deux États et est garante de la souveraineté en caractérisant l'identité nationale de chaque côté de la frontière. Le discours gouvernemental est tranché et sa rhétorique est axée sur la protection contre les dangers venant de l'extérieur, c'est-à-dire du sud, où l'emphase est mise sur l'immigration clandestine, le trafic de drogue, la criminalité, etc. Par contre, pour les populations, c'est une autre vision qui prédomine. En effet, si l'on vient de loin, on voit la frontière comme quelque chose d'abstrait, de vague ou de nébuleux, parce que tout simplement hors de la portée de la vie quotidienne. Cependant, pour ceux qui y vivent, elle a une dimension très concrète; celle d'une ligne imaginaire qui peut être traversée librement et à répétition, car elle sépare des voisins qui se côtoient et non des étrangers qui arrivent de l'autre bout du monde. Cette vue de l'esprit rejoint ainsi ce registre de la frontière imaginaire auquel fait allusion Foucher¹⁴⁷ dans sa définition de la frontière. De surcroît, elle rejoint aussi cette frontière physiquement invisible invoquée par la conception exprimée par Lacroix¹⁴⁸ dans ses écrits. C'est ce qui fait en sorte que même les agents économiques ne tiennent pas compte des arguments soutenus par les autorités fédérales américaines sur les questions de protection contre cette nomenclature de périls, qui pour eux, ne devraient pas influencer leurs décisions et leurs

¹⁴⁷ FOUCHER, Michel, *Fronts et frontières – Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris 1991, p.38

¹⁴⁸ LACROIX, J.M., *Le Canada, pays des frontières ou pays sans frontières ?* dans *Frontières et frontières dans le monde anglophone*, Collection dirigée par Jean-Robert Rougé, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris 1991, pp.165-171

actions. Les populations locales et les acteurs économiques se considèrent en situation où le socioculturel et l'économique se fréquentent constamment.¹⁴⁹ D'où cette idée que le bon voisinage favorise une meilleure performance économique et de meilleures relations politiques qui influencent aussi les relations sociales entre les communautés.

Ainsi la dynamique des lieux se présente sous un visage dont les traits se gravent dans le bassin de l'économie et où les facteurs culturels sont des points de jonction ou de disjonction, le cas échéant. Qu'en est-il pour nos deux régions ciblées?

À San Diego, selon les statistiques compilées par le *San Diego Dialogue*,¹⁵⁰ (pour 1994) les Américains recevaient dans leurs commerces 42% des Mexicains qui traversaient la frontière pour y faire leurs achats. En plus, 24 % de ceux-ci s'y rendaient pour travailler tandis que seulement 4 % y allaient pour faire du tourisme. On note aussi que 11% des Mexicains effectuaient la traversée pour y effectuer des visites à caractère social (visiter des parents et amis) tandis que 19% invoquaient diverses autres raisons. Fait surprenant, plus de 10 000 individus qui traversent la frontière en direction de San Diego sont des Américains qui ont décidé de s'établir à Tijuana même s'ils travaillent à San Diego. On rapporte aussi que ce phénomène était en croissance au moment où les données ont été colligées. Mais ce qui est saisissant, c'est aussi qu'au cours de la même période on a évalué à plus de 200 000 le nombre de visites par des Mexicains pour assister à des activités culturelles ou récréatives à San Diego. Ceci incluant les sorties au cinéma et les sorties sociales aux restaurants. En

¹⁴⁹ TAKAKI, Ronald, *A Different Mirror, A History of Multicultural America*, New York, Little Brown & Company, 1994, p.334

¹⁵⁰ SAN DIEGO DIALOGUE, *Who Crosses the Border: A view of the San Diego/Tijuana Metropolitan region – A report of the San Diego Dialogue*, April 1994, p.8

revanche, on a établi que les temps d'attente à la frontière font perdre plus de 7 millions de dollars en vente à San Diego.

Selon les données compilées par la *Laredo Development Foundation* alors que la population a augmenté d'environ 60% au cours des douze dernières années on constate que l'emploi, quant à lui, a eu une croissance de l'ordre de 80%. Laredo a eu une ascension économique remarquable depuis 1987. Celle-ci a eu une croissance sans répit qui a eu comme levier la croissance du programme des Maquiladoras sur le sol mexicain, compte tenu de l'entrée du Mexique au sein du GATT, des réformes économiques et par la suite de l'ALÉNA. Tout cela combiné avec un aiguillage d'appoint de l'industrie du transport et de l'économie en général a été le fer de lance qui a favorisé ce formidable impact économique dont Laredo a été le bénéficiaire privilégié. À Nuevo Laredo, juste de l'autre côté du Rio Grande, nous dit Marie-Agnès Combesque,¹⁵¹ c'est de 25 000 à 30 000 emplois que l'on recense dans les parcs industriels récemment créés. L'Accord de libre échange Nord-Américain a ainsi permis le foisonnement des Maquiladoras comme l'ont démontré précédemment les chiffres que nous avons relatés.

Rappelons brièvement ici un point important, qui de l'aveu de Leslie Sklair,¹⁵² a joué un rôle prépondérant pour l'implantation des Maquiladoras dans la région de la vallée du Rio Grande où sont situés Laredo et Nuevo Laredo. Selon Leslie Sklair, c'est le Texas qui a pris les mesures nécessaires afin de pousser la concrétisation de projets d'implantation de l'industrie des Maquiladoras dans la région du Rio Grande. Cette intervention du Texas avait

¹⁵¹ COMBESQUE, Marie-Agnès, *Comme des papillons vers la lumière*, Le Monde diplomatique, décembre 1999, pp.16 -17

¹⁵² SKLAIR, Leslie, *Assembling for Development – The Maquila Industry in Mexico and the United States*, Center for US-Mexican Studies, University of California, San Diego, 1993, p.118

pour objectif d'accommoder l'industrie des services qui bénéficierait inévitablement des retombés économiques provenant de ces industries situées de l'autre côté de la frontière. Sklair attire notre attention sur le fait que cette industrie a bénéficié d'un avantage certains qui était dû principalement à une condition extraordinaire qui se retrouvait dans une dépression économique qui persistait depuis des décennies du côté américain de la frontière. Le boom économique qui s'en suivi à Laredo n'est donc pas étranger à l'intervention du Texas qui faisait ainsi d'une pierre, deux coups. Dans ce cas-ci, on voit bien que la misère avait des ramifications communes des deux côtés de la frontière. Il est important de souligner que d'un bord, comme de l'autre, les populations ont une chose en commun qui les unit; c'est qu'ils sont de souche mexicaine. Ajoutons que l'histoire, même si elle a séparée ces populations par la frontière, a su tout de même conserver cette identité qui n'a pas su disparaître. Manifestement, il n'y a pas eu cette complète métamorphose de civilisation pour ces Mexicains qui sont passés d'un territoire à l'autre. De mêmes origines, on constate que les valeurs culturelles et que la continuité en ce qui a trait au chômage et aux conditions d'emplois précaires demeurent analogues aussi bien pour les Mexicains et les «*Mexicans Americans*». Elles sont pratiquement les mêmes à quelques exceptions près. C'est à se demander s'ils sont victimes du sort. Étrangers dominés économiquement ou citoyens Américains de service (les *Mexicans Americans*), les ressemblances sont on ne peu plus frappantes. Selon les données colligées par le «US Census 2000» on apprend que pour Laredo 94,13% de la population est d'origine latino ou hispanique dont 75,43% d'origine mexicaine, alors que 18,71% provient d'autres pays de l'Amérique latine. Dans le cas de San Diego, le visage racial de cette région est tout à fait différent. Ainsi, le même recensement américain révèle que la population d'origine latino ou hispanique représente 25,4% de la population totale de San Diego dont 21,19% provenant du Mexique et 4,22% provenant d'autres pays de l'Amérique latine.

Le conflit de deux mondes: le conflit de la misère

La circulation des personnes est devenue en quelque sorte une question d'intégration des communautés régionales des deux côtés de la frontière. Par exemple à San Diego, s'il n'en tenait qu'aux autorités locales et à leur population des deux côtés de la frontière cette dernière ne serait en place que pour le principe d'assumer la souveraineté par des moyens moins rébarbatifs (le mur, la logistique militaire, les troupes de *Marines* déployées, etc.). Dans la réalité du quotidien cette souveraineté nationale ne devrait pas empêcher les deux communautés de se côtoyer et de s'intégrer économiquement. C'est donc plus une question de principe de l'État fédéral que cette question de la «militarisation» de la frontière ou de resserrement rigoureux des contrôles à certains ports d'entrée.

Il ne reste pour ainsi dire que l'alibi de la dualité nationale qui subsiste si l'on tient compte de la raison d'être de la frontière. Alors exposer et entretenir des mesures de resserrement des contrôles sans envisager plus avant les autres alternatives servant à freiner le fléau des passages dits illégaux, mais qui sont surtout des passages de l'ultime chance des désespérés de l'emploi, ne peut servir qu'à manifester et à témoigner du désir de s'imposer vis-à-vis ceux d'en face. D'un point de vue symbolique, c'est le désir d'impressionner et de dominer qui s'exprime ainsi. Sans surprise, c'est sous l'étendard de la volonté de vaincre que se dresse l'inéluctable passion de subjuguier l'autre en imposant un colossal arsenal à une dynamique qui peut se résoudre par des moyens moins guerriers mais plus innovateurs pour renverser la tendance d'attraction qui se maintient vers les États-Unis.

Voilà pourquoi tous ces faux semblants ne tiennent plus pour justifier l'ampleur des mesures, car l'expérience l'indique bien, ce sont des mouvements de populations qui prennent place

dans ces passages des illégaux. Bien que croyant avoir saisi l'importance du phénomène des passages illégaux, le gouvernement américain ne semble pas s'être arrêté à la réelle source du problème qui est assujettie à des impératifs qui fondamentalement émanent des questions qui sont reliés à l'offre et à la demande de main-d'oeuvre de ces individus d'outre-frontière et aux conditions de survivance qui font en sorte que l'industrie des Maquiladoras absorbaient les migrants potentiels en leur offrant des alternatives comme perspective d'emplois. Rappelons-nous que déjà en 1981, comme le souligne Leslie Sklair,¹⁵³ les auteurs Seglison et Williams avaient identifié ces deux hypothèses d'immigration qui se contrastaient et qu'ils présentèrent: soit la thèse de la «zone tampon» et la thèse de «l'aimant». Celles-ci ont leur utilité et jettent un éclairage qui est digne d'intérêt. Dans le cas de la thèse de la zone tampon, on prétendait que l'industrie des Maquiladoras absorbaient les migrants potentiels en leur offrant des alternatives comme perspective d'emplois. Pour ce qui est de la thèse de l'aimant, on affirmait que les Maquiladoras attirent les Mexicains qui vivent à l'intérieur du pays (le Mexique) vers la frontière mais ne peut pas tous les absorber dans l'emploi. C'est ainsi, que sont apparues, selon eux, une augmentation des passages transfrontaliers, une augmentation des demandes de «*green cards*» et un accroissement des travailleurs sans papiers. Il ne faut surtout pas oublier que les Maquiladoras devaient palier à la perte du programme Bracero.

L'emphase est mise sur les contrôles frontaliers au lieu de s'inscrire dans des solutions plus efficaces pour résorber ce phénomène dont la force d'attraction est et demeure principalement reliée à l'emploi et à des conditions de vie plus acceptables pour les principaux intéressés. Comme on l'a vu, les Maquiladoras ne résorbent pas cette quête d'emploi en sol

¹⁵³ SKLAIR, Leslie, *Assembling for Development – The Maquila Industry in Mexico and the United States*, Center for US-Mexican Studies, University of California, San Diego, 1993, p.165

américain mais semblent plutôt agir comme pôle d'attraction vers le nord du Mexique dans cette zone frontalière où, à tout le moins, d'autres perspectives s'offrent aux plus audacieux.

Aucun des goulots d'étranglement aux points de passage ne peut résister à cette compulsion à vouloir sortir de l'abîme de la misère qui est leur. Même les menaces qui planent sur la sécurité des illégaux ne réussissent pas à résorber les tentatives pour passer de l'autre côté. Elles ne font que les ralentir ou les dévier vers d'autres couloirs qui sont moins gardés ou vers des corridors aux caractères inusités. C'est sans aucun doute que la vie qu'ils mènent ne les laisse que dans des perspectives d'avenir peu enviables.

La tour de Babel est bien en place dans ce monde qui se partage entre la soif du bonheur par un travail décent pour les Mexicains et le désir du gouvernement américain de s'imposer à sa frontière pour en faire une forteresse de l'État souverain. L'optimisme candide des Américains dans leur croisade de l'expression de leur puissance se heurte au pessimisme des Mexicains. Ce qui incite ces derniers à faire le pas qu'ils jugent nécessaire, même au prix de l'illégalité, pour sortir de leurs malheurs quotidiens. On ne s'étonne donc pas d'apprendre que plus de 118 organisations de contrebandiers qui font passer des migrants sans papiers aux États-Unis ont été identifiés lors d'une enquête menée par la *Policia Federal Preventia* (PFP) du Mexique.¹⁵⁴ Dans ce tourbillon effréné où se casent les illégaux à contresens de ces images, de ces clichés, de ces slogans et de tous ces discours martelés par le gouvernement américain à la gloire de sa toute puissance à la frontière, d'autres mécanismes se sont imposés pour sortir de l'abîme et faire sauter les verrous de la sécurisation à outrance de la frontière.

¹⁵⁴ CRUZ SÀENZ, César, *Immigration update : Human Smuggling, Migrant Deaths and other Statistics*, El Diaro, September 4, 2003

Le réflexe pour répondre à la force brute a été que la réalité trouve d'autres façons, dans l'ombre, pour s'exprimer elle aussi. Tout permet de penser que la solidarité des ébranlés a permis d'agir immédiatement sur le réel en passant par ce détour, qui pour eux, est une façon de rompre avec la fatalité. De toute évidence, la prolifération de ces organisations de passeurs ne s'est pas mise en branle sans l'aide de certaines autorités. Il faut se rendre à l'évidence, les révélations de cette enquête ont permis d'identifier que parmi ces groupes on retrouvait impliqué l'*Instituto Nacional de Migración*, (INM), c'est-à-dire l'Institut national de la migration du Mexique, ainsi que les corps de police de l'État fédéral et de certains États et villes du Mexique. Cette nouvelle donne ne manque pas d'étaler l'ambiguïté qui s'est installée entre les gouvernements des deux côtés de la frontière. Puisque l'horizon ne laisse présager rien de bon sur la situation de l'emploi des Mexicains, certaines organisations ont pris l'initiative de l'action douteuse pour rassasier ceux qui ont soif de sortir de leur léthargie douloureuse.

C'est un passé décomposé entre le Mexique et les États-Unis qui permet de maintenir cette répression avantageuse à l'américaine, tout à fait caractéristique du puissant face à son interlocuteur mexicain amputé de la parole devant l'ampleur des moyens de cette rhétorique belliqueuse qui se maintient. En remettant au futur ou en négligeant d'apporter ou de mieux cibler l'aide nécessaire pour entamer un virage économique qui pourrait atténuer les problèmes structurels de l'emploi mexicain, on ne fait que négliger une avenue de solutions qui, nécessairement, pourraient influencer sur le désirs de passer de l'autre côté au gré de l'illégalité pour se sauver de l'état de la misère auxquels ces gens sont inévitablement voués.

Quand on y réfléchit bien, on se rend bien compte que le phénomène des passages illégaux qui prend toujours de l'ampleur d'année en année n'est pas surgit de nulle part. Bien au contraire,

il est le résultat d'une autre forme de puissance qui s'impose, c'est-à-dire la puissance économique. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est celle-là même qui chamboule à son gré l'économie mexicaine. Pensons, par exemple, à la faillite de l'agriculture mexicaine suite aux diverses interventions américaines pour monopoliser le marché de son voisin.

Après la mainmise de la puissance économique et des dégâts qu'elle cause inévitablement, c'est la puissance de la «militarisation» frontalière qui prend la relève pour exprimer la puissance nationale aux yeux du monde face à cette invasion des illégaux à la frontière. Ceux-ci motivés par le gain économique pourraient être qualifiés de «réfugiés économiques».

La dynamique du marché du travail est entraînée par ses lacunes dans une déviation des enjeux. Devant l'échec, c'est le faire valoir de cet apanage de la puissance nationale qui doit se manifester pour sauver la face de la plus importante puissance mondiale. En d'autres termes, ce qu'on a identifié comme étant un conflit de basse intensité est en fait le conflit de la misère, c'est-à-dire rien de moins que le conflit entre la richesse et la pauvreté. En bref, c'est le conflit entre deux mondes qui s'observent face à face et pour lesquels chacun éprouve son lot de conséquences qui dérivent des actions de l'un au détriment des actions l'autre. S'il est une invasion qui se dirige vers le nord du Mexique pour traverser la frontière américaine, c'est celle des moins nantis, ces chercheurs d'espoirs contre qui, dans le flou des apparences évidentes et du bon sens, on propose comme réponse salutaire et caritative l'hégémonie du capital, ou à son défaut, on y oppose le dérapage qui trouve une résonance dans les pérégrinations de l'État sous forme de sa riposte par des actions qui recourent aux instruments de la puissance dont la carence s'inscrit dans le détour qu'offrent les aléas de sa forme symbolique.

CHAPITRE IV

LA SYMBOLIQUE ET LA RETERRITORIALISATION

*«Ces symboles sont chargés de pouvoirs»
- Henriot*

La frontière, rempart de la souveraineté

Tenant ses origines du pouvoir du souverain, c'est-à-dire de l'autorité suprême confiée à la monarchie absolue, elle-même émanant du droit divin, donc du sacré, la souveraineté est passée progressivement aux mains de l'État qui s'exprimait dorénavant par l'image associée au territoire et à la spécificité de ses habitants. Cette proclamation royale de Louis XIV «L'État c'est moi» perdait ainsi tout son sens avec la modernité. Le territoire devenait ainsi l'expression de la représentation physique et l'assise du pouvoir politique d'un peuple ou d'une nation dans l'espace géographique. Le territoire était ainsi investi du sacré associé au principe de la souveraineté héritée du monarque. Le territoire devenant source du sacré pour la nation, la souveraineté territoriale devenait ainsi une des prémices indispensables de la souveraineté de la nation. À cette fin, ses frontières devenaient par conséquent les lignes de démarcation de ce territoire qui étaient garantes de l'exercice de la souveraineté dans son exclusivité et dans ses particularités. La souveraineté territoriale s'imposait par le droit au respect absolu que l'on y devait.

S'inspirant du religieux, le territoire devenu ainsi sacré favorisait l'émergence des symboles de l'identité territoriale et de l'identité nationale propre à l'État moderne. Comme les symboles étaient et sont toujours aussi porteurs du sens religieux et de son pendant, le sacré, ils devenaient ainsi assimilés par tradition au sens du sacré convié à la souveraineté de la

nation et de L'État. Et comme l'affirme Robert Tessier,¹⁵⁵ le sacré c'est la représentation d'une puissance morale qui nous intime d'agir de telle manière, car toujours selon lui, par leurs règles et leurs tabous les systèmes symboliques chercheraient universellement à protéger ce fondement premier de l'être humain : la société. La frontière devint ainsi l'un des symboles dominants et devenait par le fait même garante de la souveraineté de l'État territorial. Elle fixait ainsi la convention tacite qui tenait lieu de référence servant à la base du système de valeurs utile à préserver l'identité nationale et territoriale. Selon Barry Buzan,¹⁵⁶ étiqueté le territoire de la notion du «sacré» pour quelques raisons que ce soit, peut être utilisé pour légitimer et rendre possible l'usage de la force et de la menace. Buzan affirme aussi que l'utilisation de symboles est partie intégrante des politiques de sécurité des États, même si généralement les études politiques n'y portent qu'une attention très limitée. Et alors, dans cet ordre d'idée, quoi de mieux dans le cas de la frontière, que d'y étaler ses forces pour y symboliser la maîtrise des lieux et d'y exercer une démonstration de sa puissance nationale comme caution de sa souveraineté.

En substance, insiste Tessier,¹⁵⁷ dans le sacré il y a des figures du bien et du mal. Et selon lui, le sacré peut aussi être néfaste. Dans ce cas soutient-il, il a pour fonction d'identifier les lieux et les facteurs potentiels, ou déjà actualisés, de la dissociation entre les membres d'une société et de mettre en garde l'ensemble du social contre les forces qui menacent de le désagréger et que, par le moyen d'un code culturel, compris largement, on présente comme l'incarnation du mal absolu. L'évocation de telles forces de destruction, nous dit-il, a pour fonction immédiate

¹⁵⁵ TESSIER, Robert, *Déplacements du sacré dans la société moderne – Culture, politique, économie, écologie*, Éditions Bellarmin, Cap-Saint-Ignace, Québec, Canada, 1994, pp 211-218

¹⁵⁶ BUZAN, Barry, Herring Eric, *The Arms Dynamic in World Politics*, Lynne Rienner Publisher Inc., U.S.A. 1998, pp.173-198

¹⁵⁷ TESSIER, Robert, *Déplacements du sacré dans la société moderne – Culture, politique, économie, écologie*, Éditions Bellarmin, Cap-Saint-Ignace, Québec, Canada, 1994, pp 211-218

de ressouder le corps social autour d'un ennemi, (par exemple, les immigrants clandestins que l'on criminalise ou que l'on associe au trafic de drogues) en concentrant les énergies disponibles dans une lutte dont le contenu peut ou non être en accord avec les faits.

Et tout comme les États ont ce besoin de s'affirmer face aux autres, ils deviennent ainsi assujettis à des impératifs qui s'inscrivent dans les méandres de la symbolique de la puissance nationale. Tout à fait caractéristique, à cet égard, on érige une idole, celle de l'appareil de la puissance que l'on exhibe, dans la mesure où l'on comble l'abîme entre le désir et la réalité; et cela en agissant directement sur la réalité par un discours politico médiatique de l'agir en déclenchant, par la projection d'images et de clichés, une action qui fait réfléchir sur la réalité que l'on veut énoncer. C'est une réponse à l'image anémique et instable qui est percevable par autrui que l'on tente ainsi d'appréhender en exprimant une réaction par la force brute, par la démonstration spectaculaire, c'est-à-dire celles qui émanent de la puissance nationale et que l'on transpose dans les symboles que l'on manie par la suite allègrement au gré des situations.

Dans un monde où la territorialité perd son sens par les intrusions des divers processus générés par la mondialisation, la frontière apparaît aux yeux des observateurs comme étant un des derniers remparts de la souveraineté en ce qui a trait à l'idée même de territoire national. Mais dans les faits, on peut constater à certains égards, que la souveraineté ne coïncide plus avec l'ensemble des frontières nationales vigoureusement fixées qui caractérise l'État traditionnel. Ce dernier rempart de la souveraineté qu'est la frontière, lorsque l'État y réfère, semble donner l'impression de sauvegarder et de préserver l'intégrité territoriale. Mais lorsque l'on se donne la peine d'en noter les intrusions, d'y voir une étanchéité chamboulée, elle nous apparaît plus comme un morceau de gruyère où l'on ne compte plus les trous. La

souveraineté, c'est en fait d'avoir la suprématie de la compétence en ce qui concerne son territoire. Mais c'est aussi plus particulièrement d'y détenir le pouvoir d'y admettre qui l'on souhaite et qui l'on veut au moment ou on le veut mais surtout d'y refuser l'accès à ceux que l'on considère indésirables ou nuisibles aux intérêts de l'État ou de la nation . La souveraineté de l'État devrait donc être garantie par des frontières efficaces qui empêchent qu'on entrave l'exercice de son pouvoir souverain qui lui est inhérent sur son territoire national.

D'entrée de jeu, ne pas répondre de manière ferme et stricte aux intrusions illicites sur le territoire national serait donc un aveu que l'État a abdiqué sa souveraineté ou du moins la laisse chavirer au gré de son impuissance. Autant dire qu'il n'y a qu'un moyen commode de calculer la puissance et c'est d'en faire la démonstration. Il se dégage donc quelques évidences, dont entre autre, le fait que la puissance n'est jamais absolu, ou s'il elle l'est, ce n'est que pour un moment dans le temps, selon toute vraisemblance. Elle n'est donc pas sans faille. L'important malgré tout est surtout d'en faire la démonstration pour réitérer qu'elle existe bien. C'est en ce sens que la légitimité des actions pour protéger la frontière se fait annoncer par les infractions à la souveraineté territoriale. C'est alors que doit s'y dessiner l'image de la puissance. Mais comment imaginer une frontière garante de la souveraineté si la traversée de la frontière peut toujours se faire à force d'audace, de patience et de persistance des premiers intéressés, ceux que l'on surnomme les illégaux, ceux-là même qui mettent à l'épreuve son étanchéité. C'est qu'il y a là toute une théâtralité que l'État metteur en scène s'ingénie à mettre en place pour convaincre tout un chacun que, du moins en apparence, la puissance est sauvegardée tout aussi bien que la souveraineté territoriale qu'elle doit assurer.

C'est là que le recours au symbolisme entre en scène pour livrer la plus redoutable des illusions, celle du maintien de la puissance nationale à la frontière qui préserve cette idée de la souveraineté. Car c'est bien une idée que l'on veut protéger et maintenir pour son auditoire. La démonstration du pouvoir de l'État à sa frontière se veut donc dissuasive, mais dans la réalité l'est-elle vraiment? À tout le moins, elle veut exprimer cette croyance par la formalisation de l'aspect visuel des signes qu'elle emploie dans la logique de ses opérations frontalières. Citons cet énoncé de Foucault tel que relaté par Josiane Boulad-Ayoud¹⁵⁸ que l'on doit prendre au mot et qui dit:

«là où il y a du pouvoir il y a de la résistance»

Nous comprenons mieux ainsi qu'on peut mettre au défi le pouvoir de la symbolisation de la puissance en y résistant parce qu'elle est un rapport de force qui attire sa propre opposition par une panoplie et une ingéniosité de moyens pour y faire contrepoids. Et toujours selon Foucault, cette résistance est comme le pouvoir parce qu'elle est aussi inventive, aussi mobile, aussi productive que lui. Foucault va plus loin et affirme que comme le pouvoir, la résistance s'organise, se coagule et se cimente.

Reste qu'il est un fait intéressant à noter, c'est cette affirmation de Bertrand Badie en ce qui concerne la souveraineté, qui illustre bien et qui élucide le portrait de cette notion, tout en nous donnant simultanément la couleur du temps sur ce qu'il faut voir de ce grand principe dont s'inspirent les États. Celui-ci dit de la souveraineté qu'elle se définit comme:

«Principe ambigu et utilisé de façon contradictoire par des acteurs aux rationalités les plus opposés, la souveraineté est donc d'abord une fiction, dans le sens plein du terme: au lieu de s'adresser au réel, elle fait appel à l'imaginaire»

¹⁵⁸ BOULAD-AYOUD, Josianne, *Mimes et Parades – L'activité symbolique dans la vie sociale*, L'Harmattan, Condé-sur-Noireau, France, 1995, p.255

et nous livre une construction logique qui donne à la vie internationale une apparence de cohérence.»¹⁵⁹

Une apparence de cohérence, c'est bien ce que l'on veut laisser croire aux observateurs de la scène frontalière. Une fiction qui fait appel à l'imaginaire, voilà ce qu'il dit de la souveraineté. Et c'est aussi ce que les symboles de la puissance tentent de mettre au diapason en favorisant l'extrapolation des clichés avec l'aide de l'imaginaire. Le symbole en tant que photographie, si l'on se souvient des propos de Yves Labbé,¹⁶⁰ fait le portrait que prend la puissance nationale par le symbole qui devient médium et qui se sert de l'image à diverses fins. Comme l'expliquait cet auteur, il en est un qui est de soutenir l'attention. L'attention est soutenue par le symbole que représentent ces murs érigés en forteresse qui coupent abruptement le territoire à la frontière (plus particulièrement à San Diego). On sait dès lors qu'il y a resserrement des contrôles frontaliers. Le propos que l'on veut illustrer par le symbole ainsi érigé est de donner un exemple de la rigidité des contrôles comme le fait une photographie d'une forteresse. Cette photographie biaise la réalité par ce symbole de la force ou de la puissance, car les Mexicains contournent ces murs ou se redirigent vers d'autres lieux pour effectuer les passages illégaux comme le démontre la figure 4 sur la tendance des appréhensions¹⁶¹ (chapitre II). Les appréhensions ont nettement diminué à San Diego mais ont dramatiquement augmenté à Tucson. L'image symbolique a donc influencée l'inconscient des individus et des masses en leur laissant croire qu'il était impossible de franchir aisément la frontière pour les illégaux. L'effet psychologique de cette image forte et musclée les a donc

¹⁵⁹ BADIE, Bertrand, *Un monde sans souveraineté – Les États entre ruse et responsabilité*, Fayard, 1999, p.11

¹⁶⁰ LABBÉ, Yves, *Le noeud symbolique*, Desclée de Brouwer, Paris 1997, p.47

¹⁶¹ United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees –INS SOUTHWEST BORDER STRATEGY –Resource and Impact after seven years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A., p.12

interpellé vers une autre action, celle de trouver les brèches à la frontière et à se diriger vers d'autres localités frontalières pour effectuer leur passage.

Et la mondialisation dans tout cela? Comment s'accommode-t-elle de ce principe de la souveraineté? Il y a de quoi relativiser bien des choses, car la mondialisation a bien pris assise et exerce de constantes pressions sur la souveraineté des États et de leurs territoires, et par l'usure fait des cassures aux contrôles frontaliers. Dans cet ordre d'idées, soulignons que Badie nous éclaire encore plus et met les pendules à l'heure en déclarant:

«On pourrait aisément rappeler que les progrès de la mondialisation ont fait de l'interdépendance un principe actif du jeu international qui contredit directement l'idée même de la souveraineté.»¹⁶²

Force est de constater que dans la réalité l'étanchéité de la frontière ne peut être entière et que, par conséquent, il ne reste comme seule avenue que l'appel à l'imaginaire par le maintien des apparences, par des modalités les plus avantageuses pour l'État, celles des manipulations hasardeuses de l'imaginaire. Alors, il faut en mettre plein la vue à son auditoire par les moyens du bord. Et les seuls moyens qui donnent de l'effet sont ceux qui peuvent jeter de la poudre aux yeux. La démonstration de la puissance a toujours été l'arme préférée des grands États pour intimider leur cible. Il n'y a pas plus vorace idole que la passion de la puissance, ce dont les États-Unis d'Amérique se sont rendus maître sur bien des tableaux. Ce qui frappe les sens, c'est le premier degré de l'évidence que l'on veut imposer dans cette vitrine qu'est la frontière, c'est-à-dire la présence du nombre et le déploiement impressionnant des équipements paramilitaires et des agences gouvernementales le long de la frontière, quand ce n'est pas tout simplement des opérations harmonisées sur le modèle militaire. Modèle, il faut le dire, qui ne

¹⁶² BADIE, Bertrand, *Un monde sans souveraineté – Les États entre ruse et responsabilité*, Fayard, Paris, 1999, p.10

laisse personne indifférent ou impassible devant la violence de l'action lorsqu'elle s'exprime, devant l'impression que laisse le gigantisme des moyens pour que la forteresse soit imprenable, si ce n'est pas dans les faits, du moins que cela le soit en apparence.

Nous avons mentionné précédemment que les mesures prises à la frontière des États-Unis et du Mexique sont considérées par certains auteurs comme étant un conflit de basse intensité, mais il demeure un fait, c'est qu'à cette frontière, c'est bien à un conflit auquel nous avons affaire. Et comme dans tous les conflits et toutes les guerres, comme le souligne J. William Fulbright,¹⁶³ les causes qui leurs sont attribuées et qui relèvent de questions ayant rapport soit avec les marchés, les ressources, les territoires, la défense ou à la perpétuation de grands principes ne sont véritablement pas les causes profondes, mais bien des explications ou des excuses pour certaines conduites insondables propres à la nature humaine. Lorsque la compréhension d'un phénomène n'est pas claire, qu'on y relève des ambiguïtés pour l'expliquer, qu'elle a une multitude d'excuses ou de justifications; on peut alors parler de «l'arrogance du pouvoir». Et cette «arrogance du pouvoir» n'a d'autre penchant que celui d'une vitrine qui expose et exprime sa puissance. Fulbright nous éclaire à cet égard en affirmant que «l'arrogance du pouvoir» est un besoin psychologique que les nations semblent avoir afin de prouver qu'elles sont les plus grandes, qu'elles sont les meilleures et les plus fortes parmi la communauté des nations. Ainsi, on voit se profiler une prétention qui de manière implicite, même de la part de nations qui sont pacifiques, que c'est dans la force et donc par ricochet dans la puissance, que se trouve l'ultime preuve de la supériorité d'une nation. Pour bien illustrer cette dernière notion, cet auteur nous dit que lorsqu'une nation fait la démonstration qu'elle a une armée plus forte, ou dans le présent cas, par exemple, qu'elle se serve des dispositifs militaires, peu importe le résultat recherché, que ce soit pour imposer sa

¹⁶³ FULBRIGHT, J, William, *The Arrogance of Power*, dans *International Politics Introductory Readings*, Edited by George S. Massanat & Gilbert Abcarian, New-York, USA, 1970, P.359

vision du monde ou sa vision des choses; elle fait ainsi la preuve qu'elle possède le meilleur peuple, les meilleures institutions, les meilleurs principes et en général une meilleure civilisation.

Lorsque la frontière sépare deux pays comme les États-Unis et le Mexique, où comme nous l'avons indiqué précédemment, deux mondes diamétralement opposés se font face, la tentation de l'arrogance du pouvoir émerge sans peine. Il faut le reconnaître, c'est là que l'intimidation prend les devants et permet aux États-Unis de se réapproprier son pouvoir et ce par l'expression symbolique de sa puissance aux portes de son territoire à la frontière du Sud-Ouest. Car pour l'administration américaine la menace vient du sud et non du nord. Le sud c'est un autre monde, un monde différent, un monde pauvre et inquiétant. Le problème linguistique en Californie, l'État américain le plus riche, où le tiers de la population est d'origine hispanique a favorisé la mise en place d'un processus discursif de dramatisation selon Ayse Ceyhan.¹⁶⁴ Cela a permis, nous dit cette dernière, la polarisation sur un «ennemi» inoffensif, impuissant, qui s'est matérialisé, selon l'expression qu'elle utilise, en tant que «fourre-tout» de problèmes politiques tels que la sécurité identitaire et linguistique, la sécurité intérieure, le chômage structurel et autres. Il fallait donner un visage à un ennemi, soutenir-elle, et ce visage devait englober une pléthore de possibles menaces (invasion, déséquilibre démographique, culturelles, identitaires, trafic de drogues, criminalité, charge public, crainte raciale, problèmes ethniques, etc.)

L'utilisation de troupes militaires, la construction d'obstacles de nature militaire, tels les murs de tôle, les tranchées qui se prolongent sur des distances considérables, ainsi que toute la

¹⁶⁴ CEYHAN, Ayse, *Construire l'ennemi intérieur – La fin de l'en-dehors : les nouvelles constructions discursives de l'ennemi intérieur en Californie*. Cultures et Conflits 43, Paris, France, Automne 2001

panoplie d'équipement et d'accessoires à finalité guerrière demeurent, sans l'ombre d'un doute, la plus belle exploitation de la puissance nationale, favorisant cette expression de l'arrogance du pouvoir dont parle Fullbrighth.

Le symbolisme, pour sauver les apparences

Un des éléments ou des aspects qui est mentionné fréquemment, mais du bout des lèvres, chez les auteurs consultés en matière d'immigration et de frontières et qui n'est pas développé plus avant est cette référence à un quelconque symbolisme. On ne va pas plus loin, on ne signale pas à quoi se réfère ce symbolisme, ou si on l'aborde c'est de manière floue, comme si cela allait de soi. Voilà donc une attribution qui nous semble quelque peu inachevée et qui nous amène à vouloir pousser plus loin l'observation dans une quête de sens à conférer aux symboles utilisés. Comme nous l'avons abordé dans notre démarche, le symbolisme nous a amené à chercher à connaître à quel profit il est employé, quel message se veut-il d'adresser et à quel auditoire ce dernier est-il ainsi destiné.

Le principal objectif des symboles est de faire appel à des idées, des significations, qui revêtent de l'importance et dont la communication est principalement de frapper l'imagination par la suggestion mentale. Ces symboles sont des moyens de consolider et de transmettre des valeurs, des messages, dont l'ancre tente de faire assise pour influencer des comportements et des attitudes à l'égard d'un objet prédéterminé pour les modifier, les adapter ou les renforcer par l'intensité que l'on donne à l'expression du symbole, selon le cas.

De ce fait, ce qu'on transpose par les symboles ce sont des comportements porteurs de sens. Ces comportements se traduisent par des actions, des gestes, des attitudes, des démonstrations auxquels on attribue une signification différente de ce qu'elle est réellement. Par exemple,

monter des murs le long de la frontière comme si on montait de toute pièce une forteresse qu'on veut rendre imprenable est une preuve de cela. Il y a d'autres illustrations que l'on peut retrouver, comme par exemple dans l'augmentation substantielles des effectifs aux ports d'entrée, (selon le *US General Accounting Office*¹⁶⁵ entre 1993 et 2000 les effectifs de la *US Border Patrol* ont triplé à la frontière du Sud-Ouest et représente 93% de tous ses agents à travers le pays) le recours aux troupes militaires dans la zone frontalière, de même que l'utilisation de la technologie militaire. Et puis, quoi de plus impressionnant que de monter des opérations d'intervention sur le terrain frontalier qui ont, à s'y méprendre, tout d'opérations militaires et de mouvements de troupes guerrières. Le choix de ces symboles est purement arbitraire, mais il est compris par une coordination entre le symbole lui-même et sa signification aux yeux de ceux qui le perçoivent. C'est en substance le résultat d'une convention non verbale mise en oeuvre par l'expérience du sens de la perception entre ceux qui partagent des règles d'interprétation communes.

En outre, le symbole permet d'extrapoler avec l'imaginaire et de faire caramboler ce que l'on assume comme étant la vérité. (Et la vérité, c'est que la frontière est malgré tout poreuse à plusieurs endroits) L'idée de symbole favorise l'évocation de la réalité désirée, celle à laquelle on aspire, ou à tout le moins dans le présent cas, celle que l'on veut projeter dans l'imaginaire de ceux qui la contemple (la frontière est une forteresse où on ne peu passer sans contrôle).

L'essence même du symbole réside donc dans cette symétrie entre le physique et le culturel, entre le réel et l'imaginaire. En fait, c'est un renvoi à quelque chose d'observable aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de soi. C'est ni plus, ni moins, un référent intégré au signe qu'il

¹⁶⁵ United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees – INS' SOUTHWEST BORDER STRATEGY – Resource and Impact Issues Remain after Seven Years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A., p.5

représente. On peut ainsi dire que la forteresse représente la force (synonyme de la puissance), la police représente le maintien de l'ordre et la lutte à la criminalité tandis que l'appareil militaire et tout son acabit qu'il dispose sur le front qu'est la frontière (selon l'expression de Foucher),¹⁶⁶ lui représente l'État dans sa toute puissance. Militariser la frontière revient donc à dire, par conséquent, que la symbolique que l'on veut traduire est bien celle de la puissance nationale de l'État. Un pays comme les États-Unis, qui est le principal leader sur la scène mondiale et qui se maintient comme étant la première puissance a tout intérêt à ce que cette image de puissance soit maintenue et cela d'autant plus aux portes de son propre territoire. Cela s'adresse à la fois au peuple américain pour le rassurer, aux immigrants illégaux et aux criminels pour les intimider, au reste du monde pour consolider son image et sa réputation de puissant.

Comme Luis Solano¹⁶⁷ l'affirmait à propos du symbolique, il y a toujours un continuum entre symbolique, réel et imaginaire et que, pour les maintenir noués, il est nécessaire d'y ajouter un autre élément pour permettre que la structure tienne, et cet élément c'est le symptôme qu'il faut identifier. Dans le présent cas, le symptôme c'est la menace, qu'elle soit réelle ou imaginaire, et tout ce qui compose la conservation, la protection et la défense des intérêts communs qui s'entendent de ceux de la nation, de ceux de l'État ou de cette idée que l'on veut maintenir à l'effet que l'on est un État puissant, donc plus grand, meilleur et plus fort au sein du concert des nations, comme l'a d'ailleurs présenté et exposé Fulbright dans ses écrits.

¹⁶⁶ FOUCHER, Michel, *Fronts et frontières- Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1991

¹⁶⁷ VALESTRO, Orazio Maria, *Continuité du registre symbolique – imaginaire – réels et liens sociaux : entretien avec Luis Solano*, Esprit Critique – Revue internationale de sociologie et de sciences sociales, Hiver 2003

Voilà pourquoi, nous soutenons que le gouvernement des États-Unis met à contribution l'étalement des symboles en concordance avec le discours qu'il tient sur l'entrée des illégaux. Il déploie des symboles qui se cachent derrière la barrière du vouloir et celle du pouvoir, c'est-à-dire entre l'idéal et l'action qui sont propulsés eux-mêmes dans une stratégie globale des contrôles frontaliers qui émanent d'une stratégie encore plus manifeste; soit celle de la suprématie américaine dont le rôle premier est d'assurer la protection de ce qui lui est fondamentalement sacré, c'est-à-dire à son territoire, et par extension à sa souveraineté.

Les symboles sont en soi l'instrumentation de ce pouvoir dont la nation se glorifie pour dorer le blason de sa puissance nationale. L'utilisation des symboles est d'ores et déjà implacable par un acharnement vigoureux à leur édification ponctuelle selon les exigences du moment et au service d'une cause politique qui devient derechef une cause nationale. On constate aussi que, d'une part, la présence soutenue de symboles de force brutes à la frontière marque un besoin d'affirmation de puissance nationale (comme c'est le cas à San Diego). Tandis que d'autre part, l'absence ou l'utilisation discontinuée ou non persistante de ces mêmes symboles de la force robuste ou musclée de la puissance à la frontière, peut ou pourrait refléter une intégration *de facto* des communautés nationales et/ou des territoires contigus soit par la voie économique ou culturelle et dans certains cas par les voies politiques. Ce n'est pas automatique, il faut tout de même qu'il y ait une volonté d'intégration de part et d'autre, à un niveau ou à un autre. (au niveau politique ou par exemple dans les habitudes ou les pratiques des populations). On peut donc croire que la façon dont on utilise les symboles à la frontière se révèle ou s'apparente à ce qu'on peut considérer comme étant des frontières d'intérêts d'une part, ou des frontières d'opposition et de dissociation d'autre part.

Puisque la valeur même du symbole est par définition une attribution d'une signification différente de ce qu'il est réellement, c'est-à-dire dans le cas des contrôles frontaliers de passer le message d'un contrôle sans faille, donc d'un contrôle très efficace, par une démonstration de la puissance nationale, (alors que dans la réalité les contrôles ne sont pas imperméables et non totalement efficaces) . Il nous reste à établir la preuve que les moyens auxquels on a recours n'ont pas l'efficacité réelle dont ils ont la prétention d'avoir. A cette fin, attardons-nous aux témoignages d'observateurs avertis de la scène frontalière qui nous dévoilent une réalité qui reconnaît *de facto* l'illusion des contrôles et de par le fait même constatent l'institution de la symbolique.

Retenons à cet égard ces déclarations qui nous éclairent sur cette manifestation qui s'attaque à l'esprit par l'utilisation des symboles. Sous ce rapport, selon Monica Serrano du Centre d'études internationales du Colégio de Mexico tel que cité par Guy Taillefer dans *Le Devoir*¹⁶⁸:

«Le cas du Mexique est très éclairant: les moyens policiers colossaux déployés à la frontière depuis le début des années 90 par les États-Unis pour tenter d'endiguer le trafic de la drogue et l'immigration illégale n'ont pas pour autant donné des résultats très convaincants. Les narcos, ces «libres échangiste avant la lettre», ont largement continué à agir à leur guise. Les immigrants illégaux continuent d'entrer par centaines de milliers. Haro sur Washington pour avoir agi de façon unilatérale, dit Mme Serrano. Ce n'est pas la seule raison mais elle est centrale. La tendance est lourde et risque de se maintenir»

Voilà donc une observation d'échec des moyens déployés, qui par le fait même, reconnaît le sens de la symbolique dont le gouvernement des États-Unis tire profit dans ces démonstrations de puissance. On se rend ainsi à l'idée que la démonstration de puissance,

¹⁶⁸ TAILLEFER, Guy, *Sécurité à trois, La question des frontières entre les pays de l'ALÉNA est devenue critique*, Le Devoir, Montréal, Québec, Canada, 13 avril 2002

projette les symboles à l'avant scène en créant une supercherie bien organisée, celle de l'affirmation de maîtriser les événements qui se déroulent à la frontière alors que la réalité se traduit par des points de rupture qui se perpétuent, peu importe l'importance des moyens mis en place. Pourtant, le gouvernement américain laisse entendre sur toutes les tribunes publiques que le renforcement des mesures aux frontières est un franc succès. Faut-il s'étonner ? Les discours, les réquisitoires prononcés par les représentants officiels étant désormais réputés voiler la réalité telle qu'elle se présente dans le quotidien des opérations frontalières sur le terrain. A bien des égards, les déclarations officielles s'inscrivent en faux dès qu'il y a des portes paroles qui sont directement impliqués dans ces opérations se font entendre. Pensons, par exemple, aux représentants de la *U.S. Border Patrol*,¹⁶⁹ qui affirment être dépassés par la charge de travail et qui ne savent plus où donner de la tête devant l'ampleur et le caractère excessif des circonstances et des événements qui se produisent le long de la frontière du Sud-Ouest. Pensons aussi aux révélations de Micheal Pearson,¹⁷⁰ Commissaire exécutif associé pour les opérations du terrain d'*INS* qui reconnaît le problème persistant des mutations dans les passages des entrants illégaux et l'insuccès à maîtriser le phénomène, puisqu'il se déplace constamment au fur et à mesure des interventions. Au contraire de certains élus ou de certains bureaucrates, ceux-ci laissent entendre l'écho de leur réalité, qui ne suit pas tout à fait l'idée de ce contrôle efficace, qui est avancée par un certains discours des autorités officielles. On parle plutôt d'une cohérence qui n'est pas au rendez-vous, d'une stratégie qui s'embourbe, d'un discours qui trébuche.

¹⁶⁹ SELTZER, Nate, KOUROUS George, *Persistent impunity, growing problems, Immigration Law Enforcement and Human Rights Abuses*, Borderlines, 50, volume 6, number 9, November 1998

¹⁷⁰ Statement of Micheal A. Pearson, INS before the House of Judiciary Committee, Subcommittee on Immigration and Claim regarding Immigration Enforcement along the Northern Border. April 14, 1999, p.10

Dans un article de la revue *Borderlines*¹⁷¹ du mois d'avril 2001 la question est posée à savoir pourquoi les appréhensions d'*INS* sont à la baisse. La réponse officielle d'*INS* laisse entendre que cela est le résultat de l'augmentation des renforcements frontaliers et de l'arrivée du Président Fox à la tête du Mexique. Ce qui a suscité, selon cette version singulière des faits, une recrudescence de l'optimisme en faveur de l'augmentation du nombre d'emploi et une meilleure rémunération au Mexique. Cependant, les observateurs vont plus loin que l'analyse sommaire du gouvernement américain. Les explications que ces derniers avancent sont de loin les plus appropriées dans les circonstances. Certains affirment, par exemple, que même s'il y avait une augmentation de l'emploi au Mexique cela ne suffit pas à expliquer le phénomène. On soutient que la faiblesse de l'économie américaine peut aussi y être pour quelque chose. Il y a aussi la militarisation de la frontière à certains ports d'entrée traditionnels; plus de passages qui ne sont pas détectés. On affirme aussi que seulement un certain nombre de migrants retournent au Mexique, ce qui diminue le taux d'appréhensions. Et puis, on met aussi de l'avant une autre explication soit celle d'une augmentation de la contrebande des migrants aux ports d'entrée officiels. Cela ne surprend pas du tout lorsque l'on sait que seulement entre 2% et 4% des véhicules de transport (selon les endroits) sont officiellement inspectés par les autorités frontalières. D'ailleurs Miguel Vallina, le chef adjoint de la US Border Patrol à San Diego note ce qui suit:

*«The more difficult is the crossing, the better the business
for the smugglers »*¹⁷²

Donc, par conséquent, plus le symbolisme est mis de l'avant en exploitant l'image de la difficulté à passer la frontière par la construction d'obstacles ou par l'ampleur des troupes

¹⁷¹ *INS Apprehensions Are Down, Why?*, *Borderlines* 77, volume 9, number 4, April 2001

¹⁷² ANDREAS, Peter, *Report on the U.S. Mexico Border, Contested Terrain – the U.S. Mexico Borderland*, *NACLA* Volume XXXIII, No.3, Nov/Dec 1999, p.17

massées à ses portes, plus les voies illégales sont exploitées pour forcer les passages à la frontière. On rejoint donc ce que Remy Leveau¹⁷³ avait soutenu. Ce dernier soulevait que les contrôles absolus étaient illusoires et qu'ils généraient invariablement des effets pervers. D'où le maintien de l'inefficacité des contrôles car les passages sont devenues une question d'affaires qui, elles aussi, rapportent certains avantages économiques à certains exploités qui ne se privent pas d'offrir leurs services et de profiter de la situation en mettant à contribution leurs propres tactiques et stratégies.

Mais dans tout cela il ne faut pas être dupe, il y a aussi une dynamique dont la prémisse de base est bien connue et servie à toutes les sauces par les gouvernements américains qui se sont succédés et qui ont pour leitmotiv «*Préparer la guerre pour conserver la paix.*». On ne saurait nier que toute cette stratégie s'inspire à la même source que les grandes campagnes militaires. Nous estimons devoir insister sur le fait que les actes posés, les tactiques adoptées, l'emploi de moyens démesurés en font l'étalement dans toute son ampleur. Qui plus est, tout cela est organisé et harmonisé en fonction d'un rapport comportemental dont nous expliquerons un peu plus loin les fondements.

Force est de constater qu'une barrière de symboles est aussi, à n'en pas douter, une barrière psychologique dont on ne se prive pas d'utiliser comme arme de premier plan dans cette guerre des nerfs qui perdure au fil des jours, des mois et des années qui passent. D'où la plus redoutable des illusions et les plus invraisemblables des confusions dans l'exercice pratique des contrôles quotidiens de la frontière. C'est donc la force de la volonté des individus qui est mise à l'épreuve en tentant de façonner leur imaginaire par des projections qui se veulent

¹⁷³ LEVEAU, Remy, *Migrations et imaginaire sociaux – L'épreuve de la guerre du Golfe*, dans le *Défi migratoire – Questions de relations internationales* sous la dir. De Bertrand Badie – Catherine Withol de Wenden, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris 1994, p.137

de les perturber dans leur démarche. Ceux-là même qui se voient braquer les projecteurs dans leur poursuite du franchissement des limites territoriales n'ont pour seules armes contre ce bloc puissant en apparence infranchissable que leur détermination, leur obstination et leur ténacité, quand ce n'est pas tout simplement la force du désespoir. Pour ceux qui montent la garde à la frontière, il est donc essentiel que le leurre soit maintenu et qu'il perdure. Ainsi donc, les barrières physiques, tout comme l'impressionnant dispositif paramilitaire qui est déployé, servent à mettre en place des barrières psychologiques, créant l'impression de maîtrise de la frontière, et semant le doute et la confusion dans les esprits de ceux qui désirent s'aventurer à des passages illégaux; mais aussi de ceux qui dans la population américaine veulent bien croire que leur frontière devient ainsi de plus en plus étanche. Il s'agit là d'un pas notable dans la guerre psychologique qu'entretient le gouvernement américain par la création d'effets perturbateurs importants que les symboles véhiculent et mettent à profit. L'essentiel, croyons-nous, pour l'administration américaine, c'est de se sauver la face, de préserver les apparences, de maintenir l'image de l'État tout puissant car l'image de la faiblesse et de la fragilité est tout à fait intolérable et irrecevable pour l'État américain et pour sa population. Et cette image doit à tout prix se perpétuer dans le temps si on veut continuer à jouer d'influences sur la scène mondiale. C'est la raison de l'omnipotence des moyens ainsi mobilisés. Rappelons ces paroles célèbres de Napoléon qui traduisent bien dans ce cas-ci la nature même de cette obsession de contrôle qui hante l'administration américaine :

«La manie de régner sur les esprits est la plus puissante de toutes les passions.»¹⁷⁴

Voilà ces mots le disent bien c'est de régner sur les esprits qui demeure important. Ainsi le symbolisme a une fonction bien précise, celle de laisser croire, de passer un message qui heurte l'imaginaire de ceux qui le perçoivent. C'est bien cela que cette machine de la toute

¹⁷⁴ SPERBER, Manès, *Psychologie du pouvoir*, Éditions Odile Jacob, Paris, 1995, p.25

puissance tente d'imposer par le gigantisme des moyens dont dispose le gouvernement américain et qu'il s'affaire à mettre en évidence dans le cadre de ses opérations frontalières. Cette manifestation dans toute son intensité ne peut faire autrement que de vouloir à tout prix jouer le jeu de l'influence, celle de la peur, de la crainte, que l'on désire générer dans cette stratégie des images que l'on projette et que l'on jette aux yeux des observateurs pour leur en faire voir de toutes les couleurs. C'est bien de la poudre aux yeux que ces symboles de la puissance s'évertuent à mettre de l'avant. On se rend bien compte qu'ils ont dans la réalité plus de facilité à frustrer les illégaux dans leurs passages que de les stopper irrévocablement, car ceux-ci récidivent à maintes reprises pour franchir le territoire.

Une image vaut mille mots nous dit le dicton. Le choc de l'image qui rebute et qui impressionne dans le paysage de la frontière parle de lui-même et frappe l'imagination en déchargeant son lot d'impétuosité au regard de celui qui scrute l'horizon devant lui. Image de force, image de puissance, image de pouvoir, image de chasse gardée. De là, la problématique de cette figure métaphorique qui exaspère ceux qui ont compris l'essence de cette duperie que la symbolique de la puissance déroule pour épater la galerie. C'est à la psychologie des masses que l'on s'adresse ainsi, rien de moins.

Ce n'est pas un investissement dans la sécurité territoriale qui prend place à la frontière au cours de la période étudiée, mais bien un investissement dans la symbolique, celle de la puissance, puisque la situation à la frontière n'est que déplacée, ou à peine retardée dans le temps si l'on tient compte de la porosité de la frontière à certains endroits. L'investissement dans la symbolique favorise donc le beau risque pour ceux qui résistent aux images de la puissance parce qu'ils se rendent bien compte que les symboles représentent le plus beau des

mensonges: l'illusion d'une frontière rigide, sans irruption possible. C'est donc une frontière fragile que l'on met en cause en arrière des symboles mis de l'avant.

Doit-on prendre au sérieux cette idée de recourir à des symboles ou à une symbolique en appui à une intention politique? Dans un article publié dans La Presse,¹⁷⁵ Christopher Sands, Directeur du Projet Canada au Centre d'études stratégiques et internationales (CICS), et portant sur les impressions qu'ont les Américains de la frontière canadienne après les événements du 11 septembre, soutient le rôle essentiel de l'imaginaire. Celui-ci affirme :

«Il ne faut pas sous-estimer le symbole...».

Cette affirmation confirme ce que nous avançons, c'est-à-dire que l'imaginaire collectif joue un rôle important qu'il ne faut pas ignorer et que par conséquent tout symbole exerce une influence sur celui ou ceux qui le perçoivent et crée ainsi une subordination à cette force qui commande les pensées et les actes des ceux qui perçoivent les symboles ou la symbolique qu'ils représentent. Comme l'avait souligné Pierre Lantz,¹⁷⁶ le symbolisme politique met en exergue les relations de domination qu'exerce l'État. Et selon lui, c'est cet apport du symbolisme qui est fortement utilisé par l'accent qu'il met sur l'affectivité qu'il fait circuler, comme c'est le cas par exemple à San Diego. Comme son objectif est de fixer son pouvoir sur des symboles, à établir des symbolisations dites stables, on comprend mieux pourquoi les États-Unis utilisent ces tranchées et ces fortifications pour délimiter son territoire en fixant son pouvoir sur des kilomètres qui entourent ces ports d'entrée et donnent accès à San Diego et à la riche Californie. Ce qui revient à dire que les autorités américaines articulent leur message sur la question frontalière autour des symboles de la puissance dans un alliage

¹⁷⁵ *Le Canada une passoire? L'oeil américain se fait inquisiteur*, La Presse, Montréal, Québec, Canada, 27 octobre 2001

¹⁷⁶ LANTZ, Pierre, *L'investissement symbolique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996, p.22

psychologique qui profite de l'exubérance des moyens pour dominer le théâtre de la scène frontalière. La pierre de touche est ce culte de la symbolique de la puissance dont se sert un État afin d'établir l'image qu'il sait maîtriser les flux illégaux. Cet élan du pouvoir et son incontournable démonstration de puissance sont fardés du masque de ces murailles sourdes qui s'estompent au bout de quelques dizaines de kilomètres linéaires qui jonchent la frontière. Comme lecture lucide, une équation toute simple: une efficacité nébuleuse qui a pour alter ego cette efficacité symbolique. Et puis rappelons-nous ce que nous avait énoncé Hank Dryden à l'effet que: «*vu des centres du pouvoir les frontières nationales symbolisent l'intégrité, la fixité et la stabilité de l'État-nation.*».¹⁷⁷ (Traduction libre). Cette intégrité, c'est naturellement l'intégrité du territoire; sa fixité c'est en fait que ce territoire est bien établi et que celui-ci est protégé des prétentions territoriales des autres à son égard. Et puis enfin la stabilité, c'est-à-dire qu'il est protégé des grands mouvements de populations, des migrations non désirées. Mais il faut aussi se rendre à l'évidence et convenir comme le laisse sous-entendre cet auteur à l'effet que l'aveuglement n'est plus de mise car la réalité quotidienne sur le terrain frontalier est toute autre. Entre le discours et cette réalité la marge est grande. Il faut maintenant voir comment prennent forme et se solidifient les prétentions des autorités américaines pour en arriver à adopter et à prendre de telles mesures dites de «sécurisation de la frontière». Il y a un aspect qui relève de l'intangible et qui, nous le croyons, constitue un autre élément d'explication dans cette dynamique du renforcement sécuritaire de la frontière.

¹⁷⁷ DRIESSEN, Henk, *Smuggling as a border way of life: A Mediterranean case dans Frontiers and Borderlands Anthropological Perspectives*, sous la direction de Rosler, Micheal & Wendl, Tobias, Germany, 1999, p.120

La prophétie qui s'auto-réalise ou la justification des moyens

Ce paradigme psychologique, connu sous l'appellation de «la prophétie qui s'auto-réalise» et que nous avons introduit au chapitre I est, nous le croyons, une stratégie conduite avec brio par l'administration américaine servant à appuyer sa politique frontalière. Nous tenterons de démontrer, dans les lignes qui suivent, comment on peut observer la dynamique entourant cette pratique des attentes projetées qui génèrent par la suite les résultats escomptés comme conséquences de ces mêmes attentes. Comme nous l'avons déjà d'ailleurs expliqué, ce paradigme se concrétise par l'entrée en matière d'une relation entre un signal envoyé et la confirmation de la réponse à ce même signal comme assurant ses croyances ou ses opinions par rapport à ses attentes initiales.

Citons à titre d'exemple, pour mieux comprendre l'explication, ce phénomène de la course aux armements qui s'est produite au cours de la guerre froide entre les États-Unis et l'ex-Union Soviétique. Ainsi, durant toute la guerre froide entre ces deux pays, l'un comme l'autre utilisait sa perception que l'autre constituait une menace encore plus grande pour justifier l'accroissement continu de son propre arsenal. Et chacun à tour de rôle augmentait ses armements nucléaires parce qu'il voyait dans l'autre une menace encore plus évidente. Pour tout dire, le simple fait de présumer que l'autre s'armait encore plus était suffisant pour justifier cette prophétie qui par le fait même s'auto-réalisait. C'était donc une course sans fin qui servait à garantir son propre raisonnement où selon la célèbre maxime «la fin justifie les moyens». Et cette fin est représentée par le désir profond d'une démonstration inexorable de la puissance nationale par le gouvernement américain d'une part et par le gouvernement de l'U.R.S.S. d'autre part.

Cette théorie, même si contestée par certains, demeure de loin, celle qui dans la psychologie sociale a su prédire l'enchaînement des événements dans les affrontements à caractère sociopolitique. Nous constatons que le concept de la prophétie qui s'auto-réalise sert toujours à la compréhension des processus de prises de conscience qui s'articulent autour de la formation et de l'évolution des interactions entre les intervenants en présence, c'est-à-dire dans ce cas-ci, d'un côté, le gouvernement américain (représenté par les forces frontalières américaines) et de l'autre, tous ceux qui désirent traverser la frontière (mais plus particulièrement les illégaux). On pourrait aussi utiliser le même modèle en se servant de l'opinion publique américaine au lieu de ceux qui désirent passer à la frontière. Cette théorie démasque les manipulations qui appuient et servent de levier à la prise de décision politique. Elle met en lumière cette force de l'intangible, c'est-à-dire cette impulsion qui s'exerce envers une cible dans le but de l'influencer et de l'amener à confirmer son propre raisonnement à son égard. Dans le sillage de la mise en oeuvre des applications de ce paradigme, soulignons que les explications fournies par le gouvernement des États-Unis pour justifier le resserrement et l'accentuation des contrôles frontaliers s'appuient sur la croissance des passages illégaux et sur la criminalisation de ces mêmes passages. Mais en même temps, il y a de plus en plus de passages illégaux parce que les contrôles de la frontière sont renforcés. Les illégaux utilisent maintenant des réseaux organisés pour passer aux actes de transgressions de la frontière.

On peut ainsi constater que les prémisses sur lesquelles se fondent les justifications américaines font oeuvre de dynamo auprès des illégaux dans ce processus qui sert à mobiliser les forces en présence pour contrer ou freiner ces mêmes passages dits illégaux ou pour faire la démonstration publique que la gestion de la frontière est entre bonnes mains et que l'on met tout en place pour contrer une invasion indésirable (dans ce cas-ci les illégaux) Mais le constat qui se fait dénote une tendance toute autre. En effet, les attributions des mots

«criminels et illégaux» sont un des alibis construit pour justifier les mesures prises à la frontière (loin de nous l'idée de prétendre que les organisations criminelles ne profitent pas des passages à la frontière). C'est ainsi qu'on institue et donne vie ainsi à un état d'urgence qui requiert des mesures d'appoint qui sont ainsi mises à contribution pour faire converger les interventions en appui au discours des autorités gouvernementales américaines.

Il faut désormais nous faire à l'idée que l'engrenage des enjeux s'articule autour des mots «menace et sécurité», qui par ricochet font appel à la notion de puissance pour contrer la menace et assurer la sécurité. Il y a là le canevas d'une exhibition ravaudée, pour ne pas dire tout simplement le déroulement programmé de scénarios malsains, qui sur une toile de fond où l'on dépeint le portrait d'une théâtralité où les acteurs s'auto-motivent à chaque acte de cette pièce qui se perpétue sans qu'on en puisse en voir la fin puisqu'elle se reconduit et se régénère d'elle-même. Tout cela témoigne du défaut de l'application de la solution la plus efficace qui peut passer par d'autres voies que celle de la démonstration de la puissance brute, c'est-à-dire celle de l'intervention musclée qui ne laisse personne indifférent et qui crée inévitablement un schème de pensée qui devient difficile à se débarrasser tellement il devient incrusté dans la dynamique des comportements qui s'y fondent.

Rappelons-nous comment fonctionne le paradigme de la prophétie qui s'auto-réalise et comment l'appliquer dans le cas de la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Il faut comme nous l'avons mentionné faire preuve d'une observation de tous les instants. Cela plus particulièrement parce que ses effets ne sont pas aisément discernables à tout un chacun à partir d'un regard distrait. Pour en faire le portrait, il faut un regard de l'ensemble de la dynamique de la situation qui met en rapport des intervenants qui s'interpellent dans un processus d'action réaction qui s'alterne continuellement.

Ce paradigme s'explique ainsi: un percevant, qui dans ce cas-ci est le gouvernement américain, se crée des attentes quant aux particularités d'une cible, par exemple les immigrants illégaux. Le percevant agit donc en fonction des attentes qu'il se crée par rapport à cette cible. Conséquemment, la cible réagit ou procède à un ajustement de son comportement en fonction des actions du percevant. Ceci confirme les attentes initiales du percevant et le justifie dans ses actions.

En substance, on prétend qu'il faut sécuriser encore plus la frontière parce qu'il y a un accroissement des illégaux qui tentent de passer la frontière. Mais plus on installe un dispositif musclé à la frontière, plus ceux qui veulent passer trouvent d'autres moyens de passer. C'est alors que le gouvernement américain utilise cet argument pour justifier une augmentation de son budget frontalier prétextant qu'il y a encore et toujours des illégaux qui passent. Dans l'autre camp, soit celui de ceux qui veulent traverser la frontière à tout prix, on voit bien que les mécanismes de contrôle prennent de plus en plus d'ampleur. On utilise de plus en plus son ingéniosité pour traverser. On s'associe avec des passeurs bien organisés. Et plus le gouvernement américain y met le paquet, plus le nombre d'illégaux perdure parce qu'on trouve de nouveaux moyens de passer. L'exemple le plus percutant est celui de l'utilisation des réseaux de passeurs qui deviennent de plus en plus sophistiqués. Et plus le gouvernement américain se sent justifier d'augmenter ses ressources car il voit ainsi confirmer ses appréhensions à l'effet que de plus en plus d'illégaux traversent la frontière. La projection originale est alors confirmée et se confirmera de plus en plus à chaque fois qu'il y aura surenchère d'un côté comme de l'autre. La prophétie de l'invasion des illégaux s'auto-réalise ainsi, donnant de la sorte une justification au gouvernement américain d'injecter de plus en plus d'argent et de moyens pour contrer le phénomène.

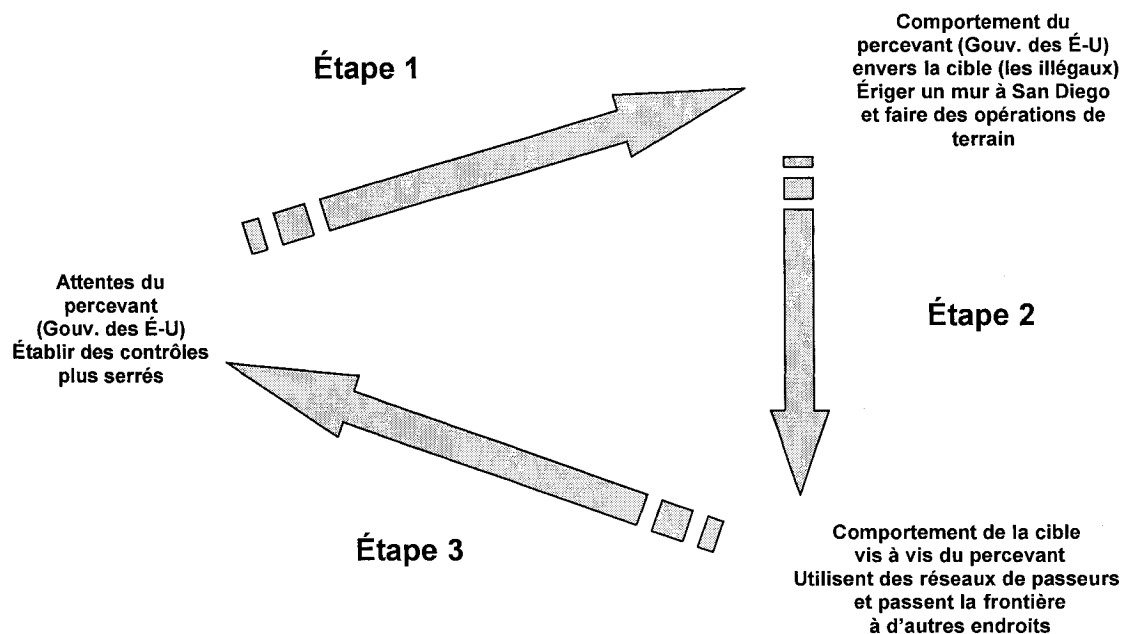
Le changement d'attitude, de part et d'autre, est influencé par le changement de comportement des parties en présence dans cet affrontement psychologique. Cette technique est utilisée couramment par certains de ceux qui savent manipuler les foules. Dans le cas de gouvernement américain, on peut constater que celui-ci sait s'en servir avec une habileté qui n'est pas démenti. En utilisant les forces armées, les équipements militaires ainsi que des stratégies et des tactiques qui s'inspirent aussi à cette même source guerrière, le gouvernement américain s'est approprié l'instrument qui lui permettrait d'aller chercher l'aval du peuple américain à travers le sens accordé à cette notion qu'ont les gens du pays de faire parties de la première puissance mondiale. Une frontière qui apparaît comme étant mal protégée donne l'impression que la puissance américaine se désagrège.

Essayons donc de faire le point. Il faut bien comprendre que tant et aussi longtemps que le gouvernement des États-Unis (le percevant) projettera ses anticipations en direction de cette cible que sont les immigrants illégaux pour justifier les mesures qu'ils prennent à la frontière et l'augmentation de leur budget pour poursuivre de telles mesures, le phénomène perdura dans le temps. Cette prophétie qui s'auto-réalise est vouée à s'éterniser si on ne change pas de schème mental. Car pour trouver la vraie solution à ce problème frontalier, il faut convenir qu'elle ne réside pas dans cette mesure de sécurisation de la frontière contre une invasion d'illégaux, mais bien dans une stratégie économique qui se doit d'équilibrer le niveau de vie des deux cotés de la frontière. C'est là, nous croyons, la solution qui mériterait le plus d'attention et qui, sans doute, serait la plus viable pour contrer ce phénomène des illégaux.

Nous allons ci-après faire une démonstration de la prophétie qui s'auto-réalise en utilisant le canevas original qui appuyait la théorie de Merton. Il est bien évident que nous pourrions faire de multiples démonstrations à partir de diverses extrapolations. Nous ne nous

éterniserons pas ainsi et nous nous limiterons pour les fins de l'expérience à faire cette présentation en deux volets. Ce qui dans le cas de la question frontalière devrait être suffisant pour bien comprendre les liens de cause à effet de ce paradigme qui, doit-on l'avouer, révèle ce qui échappe à certains de nos sens. Dès lors, il est une vérité, c'est que nous traitons de l'intangible. Car il faut le dire, pour bien discerner ce qui se passe dans la réalité, il faut une observation dotée de beaucoup d'acuité et de persévérance pour comprendre le déroulement du phénomène. L'observation doit être constante et soutenue dans le temps.

Figure 1-a - Modèle de la prophétie qui s'auto-réalise
Justifier le resserrement des contrôles



Source : *Les fondements de la psychologie sociale*¹⁷⁸

Dans le cas présenté à la figure 1-a, que nous intitule «Justifier le resserrement des contrôles», nous pouvons observer la dynamique que nous propose le modèle de la prophétie qui s'auto-réalise. Nous sommes ainsi témoins des attentes du percevant, en l'occurrence le

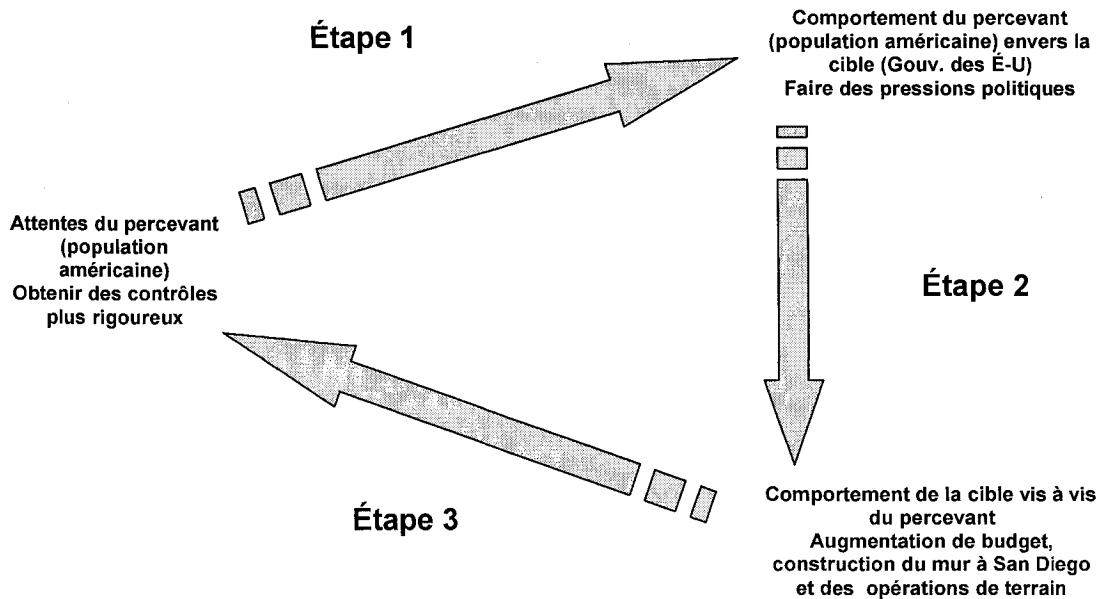
¹⁷⁸ VALLERAND, Robert, J., sous la direction de, *Les fondements de la psychologie sociale*, Gaëtan Morin éditeur, Montréal, Québec, Canada, 1994, p.253 (modèle adapté sur le modèle présenté)

gouvernement des États-Unis vis-à-vis de la cible, identifiée dans le présent cas par les illégaux. On peut donc examiner cette dynamique en constatant les actions prises par le gouvernement des États-Unis. Celui-ci érige un mur sur la frontière et fait des opérations de terrain, comme par exemple l'Opération «*Gatekeeper*» mentionnée au chapitre II. La cible, qui est représentée dans ce cas-ci par les illégaux, adapte son comportement en fonction des actions du percevant (le gouvernement américain) et prend d'autres moyens de passer la frontière. Entre autres, la cible utilise les réseaux de passeurs, «les coyotes» pour franchir la frontière à d'autres endroits moins sécurisés. Cela donne comme résultat, que le percevant (le gouvernement américain) confirme qu'il a pris les moyens pour empêcher les passages illégaux et justifie ainsi ses actions parce que les illégaux passent toujours. La prophétie du percevant s'auto-réalise ainsi. Celui-ci a monté le mur à la frontière à San Diego et a fait des opérations de terrain exactement pour stopper le passage des illégaux. Ses actions sont donc ainsi justifiées.

Nous avons fait l'expérience de la prophétie qui s'auto-réalise sous un premier volet qui rend bien la mécanique de ce schème de pensée dans une réalité concrète transcrite dans le paysage frontalier. Qu'en est-il maintenant de l'application de ce même paradigme entre des acteurs différents de cette même scène frontalière mais dans une autre perspective soit celle de la population vis-à-vis du gouvernement américain? L'apprentissage du paradigme est, là aussi, un moyen assez bien adapté pour comprendre le phénomène pour les besoins de la cause. Mettons en place les éléments où si l'on préfère les ingrédients pour passer à l'examen de cette seconde démonstration qui saura nous instruire en dressant un portrait semblable sous une autre dimension

Explorons maintenant cet autre modèle de ce paradigme en utilisant la figure 1-b ci-après que nous intitulons «Obtenir le resserrement des contrôles» pour les besoins utiles de la démonstration. Observons bien la dynamique qui se produit.

Figure 1-b - Modèle de la prophétie qui s'autoréalise
Obtenir le resserrement des contrôles



Source : Les fondements de la psychologie sociale¹⁷⁹

Dans le présent cas, le percevant est représenté par la population américaine. Celle-ci a pour attente d'obtenir des contrôles plus rigoureux à la frontière. Sa cible n'est nul autre que le gouvernement américain. C'est lui d'ailleurs qui peut effectivement mettre les moyens en branle pour satisfaire les attentes du percevant. Le comportement du percevant, c'est-à-dire de la population américaine, est d'exercer des pressions sur la cible, le gouvernement américain.

¹⁷⁹ VALLERAND, Robert, J., sous la direction de, *Les fondements de la psychologie sociale*, Gaëtan Morin éditeur, Montréal, Québec, Canada, 1994, p.253 (modèle adapté sur le modèle présenté)

L'exercice constant de ces pressions amène en retour le gouvernement américain à réagir et à adopter un comportement qui s'adapte aux attentes du percevant. En conséquence, le gouvernement américain vote une augmentation de budget en faveur d'*INS* et de la *U.S. Border Patrol* et procède à la construction d'un mur à San Diego et à des opérations de terrain, comme par exemple l'Opération «Blockade» telle que mentionnée au chapitre II. Comme résultat, le percevant obtient donc satisfaction par des mesures concrètes qui sont justifiés puisque le gouvernement américain les a mis en œuvre. Et comme le soutient Peter Andreas,¹⁸⁰ le gouvernement américain a poussé les clandestins hors de vue de la population américaine, car ceux-ci empruntent maintenant les routes du désert et des montagnes pour accéder au territoire américain. Andreas mentionne aussi que le maintien de l'ordre aux frontières (comme c'est le cas à San Diego) a eu pour effet d'aider à neutraliser l'opposition à l'intérieur du pays qui reprochait aux décideurs politiques, dit-il, de manquer de rigueur dans la lutte contre la drogue et l'immigration clandestine. Mais aussi, Peter Andreas affirme que le niveau de dissuasion escompté n'a été que très modeste. Les responsables des contrôles frontaliers n'ont, selon lui, jamais prétendu intercepter qu'un faible pourcentage de cargaisons de drogue. De plus, note Peter Andreas, *INS* se vante maintenant que la frontière est plus «sous contrôle» mais en même temps admet que la population d'immigrants illégaux au pays augmente constamment. Ce qui est évidemment paradoxal. Cet auteur attire notre attention sur le fait que ce qui semble importer le plus aux politiciens et aux fonctionnaires du gouvernement américain, c'est la valeur symbolique et la visibilité des efforts d'application de la loi aux frontières. Voilà donc un aveu que les resserrements des contrôles sont bel et bien

¹⁸⁰ ANDREAS, Peter, *Contrôles frontaliers en Amérique du Nord à la suite du 11 septembre 2001*, dans *Vers des périmètres de sécurité ? La gestion des espaces continentaux en Amérique du Nord et en Europe*, sous la dir. de Michel Fortmann, Alex Macleod, Stéphane Roussel, Collection Sécurité, Coédition CEPES/GERSI, Athéna Éditions, Outremont, Québec, Canada, 2003, p.48

inefficaces, car ils font de la frontière un symbole. Et comme le soutient Borella¹⁸¹, tout symbole est un signe qui rend présent la réalité signifiée (les contrôles efficaces) mais qui d'autre part, en révèle par là-même l'absence parmi nous (donc des contrôles inefficaces) puisque l'immigration illégale est toujours en croissance constante.

La frontière en mouvance ou la reterritorialisation

Que dire maintenant de la frontière quand celle-ci est représentée par des postes de contrôles où les agents laissent passer les masses sans vérifier les identités des individus de façon systématique et assidue ou de manière tellement aléatoire au point où l'exercice même de ces contrôles deviennent obsolètes dans la pratique quotidienne. Certains des postes de contrôle sont physiquement là pour la forme, mais les interventions soutenues n'ont pas lieu s'il n'y a pas d'opérations projetées et organisées pour un ensemble de ports d'entrée. Laredo est un exemple intéressant à cet égard, contrairement à ce qui se produit à San Diego. Les agents de la *U.S. Border Patrol* n'y exercent la plupart du temps qu'un rôle d'observateurs assidus des passages. Leurs présences à ce titre relèvent plus du symbolisme même si d'autres symboles plus flamboyants y semblent plus absents, c'est-à-dire que ce symbolisme est caractérisé par le message de la présence plutôt que celui de l'intervention ponctuelle. Il y a donc ici défaut de symboles costauds et puissants. La symbolique de la puissance est plutôt diluée dans le présent cas. On ne retrouve pas d'infrastructure de défense comme le mur érigé à San Diego.

Il est vrai qu'à Laredo la frontière est une frontière naturelle représentée par le Rio Grande (Rio Bravo). Il n'y a pas à Laredo l'établissement d'un tel lieu fortifié et rien n'est prévu à cet égard. Bien au contraire, on parle plutôt de construire d'autres voies d'accès pour favoriser le passage entre les deux pays. On pourrait laisser entendre que de telles fortifications ne sont

¹⁸¹ BORELLA, Jean, *Symbolisme et réalité, Histoire d'une réflexion*, Éditions Ad Solem, Genève, 1997, p.29

pas nécessaires à Laredo puisqu'il y a une frontière naturelle, la rivière Rio Grande, qui pourrait jouer ce rôle étant un obstacle naturel pour empêcher les passages. Il ne faut pas s'y méprendre, la rivière Rio Grande est longue, peu large et peu profonde. Ce qui favorise les intrusions de ceux qui désirent s'y aventurer. On voit bien que Laredo est un lieu où l'absence de symboles de la puissance nationale (la puissance de front) est dans la nature des choses. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait aussi comme à San Diego des appréhensions qui ont lieu en regard des passages illégaux. Laredo est, il faut le souligner encore une fois, le principal accès commercial transnational. Les communautés des deux côtés du Rio Grande sont en quelque sorte intégrées. On ne voit donc pas dans ce lieu l'autre comme un étranger, comme une menace, puisqu'il est souvent de même origine ou a encore des liens de sang qui parlent d'eux-mêmes. Par conséquent, on ne voit pas le besoin de se protéger contre cette idée, cet imaginaire de l'ennemi fabriqué, pour maintenir l'image d'un État qui demeure puissant en contrôlant outre-mesure sa frontière par des dispositifs à connotation purement et principalement guerrière. On y exerce plutôt un contrôle frontalier un peu plus normal, même si l'on adhère en principe à la stratégie nationale du renforcement des contrôles frontaliers.

Cela se justifie plus particulièrement par l'intégration des deux communautés situées des deux cotés du Rio Grande. Cette intégration a des réminiscences historiques. Des deux côtés de cette frontière les populations ont des souches mexicaines. On parle ici à Laredo de *Mexicans-Americans*. Les liens de sangs et de races sont omniprésents. D'ailleurs, l'appellation de Los Dos Laredos tient à cette fusion qui n'existe pas seulement au niveau de l'esprit mais bien à cette compréhension d'un territoire qui, pour les communautés, s'apparente par son unicité que seule une frontière naturelle sépare, le Rio Grande (Rio Bravo). Malgré l'existence de cette frontière naturelle, les ponts qui la traversent sont bondés de monde et les passages y sont accélérés par les agents frontaliers. Ceux-ci semblent y jouer plus un rôle d'agent de

circulation pour faire débloquent les bouchons de circulation que pour contrôler rigoureusement les passages à la frontière. Nous ne prétendons pas qu'ils ne le font pas, mais bien que la culture frontalière qui y règne ne s'alimente pas allègrement aux mêmes genres d'interventions musclées comme c'est le cas à San Diego. Il ne faut pas oublier que c'est à Laredo que transitent bon nombre de véhicules commerciaux qui se dirigent vers le nord. En fait, c'est le carrefour du commerce avec les États-Unis et le chemin qui mène les exportations vers le Canada. Le système routier de Laredo a des tentacules qui mènent dans toutes les directions déployant ainsi un filet routier d'une importance capitale pour l'économie et pour l'ALÉNA.

De toute évidence, la prolifération des activités commerciales et la croissance rapide de ces mêmes activités entre les États-Unis et le Mexique ont pour résultat d'amplifier le nombre de camions utilisant les ponts qui traversent le centre ville de Laredo. On parle ici de plus de 3 millions de camions par année.¹⁸² Voilà pourquoi on a recommandé qu'une somme additionnelle de plus de 1 milliards de dollars (U.S.) soit injectée par le *Texas Department of Transportation* pour améliorer la circulation pour le trafic des camions à la frontière. Le comté de Webb, au coeur duquel fait partie la ville de Laredo, s'est lancé dans une concurrence avec cette dernière pour la construction d'autres projets de ponts internationaux en direction de Nuevo Laredo.¹⁸³ C'est bien là une preuve de plus de l'omniprésence de cette dislocation des espaces qui fait en sorte que l'intégration des deux territoires nationaux est chose faite dans l'imaginaire collectif et dans la pensée de ceux qui président aux destinées de ces deux villes frontalières. La frontière, si on peut ainsi dire, est donc devenue flexible à cet endroit parce qu'il y a des enjeux qui sont communs qui favorisent sa mouvance au gré des

¹⁸² SW Border – The President's Interagency Task Force on the Economic Development of the Southwest Border, Recent Announcements – http://www.ustras.gov/sw_border

¹⁸³ Frontera NorteSur, on-line news coverage of the US-Mexico border, June 11, 2003, <http://frontera.nmsu.edu>

intérêts des deux parties en présence. La symbolique de la puissance nationale qui s'exprime par les symboles permanents de la puissance brute laisse plutôt place à une symbolique de la puissance sous sa forme dite économique.

Pas de barricades, une frontière un peu plus conviviale où les passages se font plus normalement. On note dans un article du *Washington Post*,¹⁸⁴ que plus de 400 compagnies de camionnage opèrent dans le voisinage de Laredo, selon ce que déclarent les représentants des autorités locales. A cela s'ajoutent des entrepôts qui sont pleinement occupés et couvrent en superficie plus de 55 millions de pied carrés. Selon John Adams,¹⁸⁵ président de l'association des gens d'affaires de Laredo, c'est un centre de distribution national qui se développe à Laredo. La symbolique de la puissance économique est prédominante. C'est la circulation du commerce qui prévaut et qui règne sur la frontière de Laredo. Le temps d'attente à la frontière de Laredo est dans des normes jugées acceptables. Selon les statistiques de la *US Customs Service*,¹⁸⁶ il varie entre: aucun délais pour 2 des 4 ponts, et de 10 à 35 minutes au maximum pour les 2 autres. On ne peut en dire autant à San Diego où selon les données colligées dans une étude du *San Diego Dialogue*¹⁸⁷ le temps d'attente varie entre 60 et 90 minutes pour traverser la frontière. Il est, selon les auteurs de l'étude, le pire temps d'attente des 34 ports d'entrée du Sud-Ouest des Etats-Unis. Il faut noter que sur la base des observations effectuées l'objectif est que le temps d'attente ne devrait jamais excéder 20 minutes pour les véhicules. Par exemple, en comparaison avec le cas des ports d'entrée avec

¹⁸⁴ DUGGAN, Paul, *NAFTA a mixed Blessing for Laredo*, *Washington Post*, April 18 1999, Washington, U.S.A., p. A-17

¹⁸⁵ Idem.

¹⁸⁶ <http://nemo.customs.gov/process/bordertimes>

¹⁸⁷ NATHANSON, Charles E. , Lampell Julio, *Briefing Paper for San Diego Dialogue's Forum Fronterizo program on Solving Our Border Crossing Problem in an Era of Terrorism*, San Diego Dialogue, University of California, San Diego, CA, December 2001, p.2

Le Canada on a observé que 16 des 27 ports d'entrée n'enregistrent généralement aucun temps d'attente. Pour les autres ports d'entrée le temps d'attente varie entre 5 minutes et moins, 10 minutes et 15 minutes.

Ajoutons que la reterritorialisation se manifeste à Los Dos Laredo, par exemple, par l'accession plus ouverte aux deux côtés de la frontière qui devient en soi une sorte de territoire commun malgré les appartenances nationales qui demeurent en arrière-fond. En fait, c'est la réalité du quotidien qui dicte cette mouvance de la frontière et la reterritorialise en la poussant plus loin au sein des deux territoires nationaux. Les us et coutumes des populations concernées témoignent bien de cette réalité. Rappelons-nous qu'à San Diego les politiciens locaux se plaignent ouvertement des dommages fait à l'économie par l'érection de cette muraille qui prend le haut du pavé sur la collaboration transnationale.

La frontière traditionnelle qui sert de cuirasse à la souveraineté nationale s'érode petit à petit lorsque ces conditions convergent dans ce sens où les intérêts économiques sont nettement au premier plan. Ce qu'il reste c'est de la parure, où à tout le moins une parodie des contrôles frontaliers, car les inspections sont alors devenues le passe-temps des agents frontaliers au lieu d'être leur raison d'être. Leur rôle premier s'est alors déplacé vers un souci de faire circuler le plus rapidement possible ceux qui traversent d'un côté comme de l'autre. Leur présence fait toujours partie du paysage, mais cette présence semble bien être vouée à d'autres préoccupations qui ont pris le pas par une routine qui force une modification des procédés d'intervention. L'important devient donc la fluidité de mouvement transnational et, de moins en moins, l'exercice des contrôles serrés qui, malgré tout, demeurent de manière très aléatoire pour justifier cette présence plutôt symbolique (dans le sens d'exprimer une présence à la frontière) qui sauve ainsi les apparences. Dans cette perspective, le constat qui émane est

à l'effet que ce sont là des indications de la réduction ou de la perte de contrôle des passages à la frontière dans ce secteur de Laredo / Nuevo Laredo. Même si c'est une frontière naturelle qui sépare les deux pays et les deux localités jumelles, il faut bien se rendre à l'évidence que c'est bien des voies d'accès supplémentaires que l'on veut créer pour faciliter les passages. Donc, contrairement à San Diego où l'on crée des obstacles de construction humaine (les murs), à Laredo on construit des voies d'accès pour franchir l'obstacle naturel (la rivière Rio Grande) qui sépare le territoire en deux entités nationales. Voilà donc un argument de valeur qui, au fait et à plus forte raison, caractérise qu'il y a là une étape de franchie à une intégration du territoire qui s'effectue en douce par des actions concrètes. Ce qui est le plus étonnant, c'est que l'initiative pour la construction de ponts origine du côté américain. On ne construit pas de tels accès sans y avoir un intérêt certain. Ce déplacement de la frontière psychologique par des moyens physiques a des incidences politiques, sociales et économiques comme d'ailleurs osait le soutenir Turner dans ses travaux sur la frontière. Nous avons déjà abordé cet aspect mais nous croyons qu'il est important d'y revenir, car c'est bien là cette intégration du temporel porteur d'avenir qui s'accomplit graduellement sur le court terme dans une projection vers une réalisation qui se fixe sur le plus le long terme. La conquête territoriale américaine se poursuit en territoire mexicain mais par la voie économique, voie plus subtile pour mettre ses intérêts nationaux à profit. Et cela se fait par les *Mexicans Americans*, qui dans leur imaginaire individuel et collectif ont une double identité nationale. On pourrait ainsi multiplier les exemples, cumuler les preuves de la reterritorialisation *in extenso* sur une certaine partie du territoire mexicain. Retenons ces paroles du maire de Laredo, Betty Flores, qui évoque bien ce qui se passe *de facto* dans cette zone frontalière, dans un article du Time qui lui a soutiré ces propos sur la question frontalière :

«The border is not where the U.S. stops and Mexico begins, it's where the U.S. blends into Mexico»¹⁸⁸

Dans le cas de San Diego, on constate que toute cette crispation hargneuse du gouvernement des États-Unis à l'endroit des passages des Mexicains en territoire américain est perçue comme un retour du pendule que l'histoire avait laissé en suspend. L'invasion appréhendée par les Mexicains de ce territoire qui leur appartenait, il y a de cela quelques générations, constitue une menace bien vivante. Les autorités américaines s'insurgent contre les rapprochements téméraires et hasardeux des Mexicains, car leur avancée semble plus profonde et plus durable dans le temps. Certains affirment que si les Mexicains restent en territoire américain, alors que normalement l'histoire a prouvé qu'ils retournaient toujours chez eux au Mexique à un moment donné ou à un autre, c'est qu'ils ne veulent plus être obligés de tenter encore l'expérience du franchissement illégal de la frontière pour gagner leur vie. Alors pour un grand nombre, ils s'installent définitivement en sol américain.

Le problème est devenu endémique puisqu'il consiste à édifier un péril culturel qui, doit-on le dire, est maintenant pleinement installé dans la structure sociale de la société américaine. Le refus, par exemple, de s'intégrer totalement à la langue de la majorité est sans doute une des bravades les plus éminentes de la communauté hispanophone à l'endroit des gens du pays et du gouvernement américain. Il y a donc péril en la demeure.

La Californie, bien évidemment, constitue consciemment l'horizon de rédemption pour la survie économique de ces Mexicains. Ce qui est ici en voie de s'opérer, c'est la reterritorialisation subtile d'une certaine partie du territoire américain qui passe graduellement sous une certaine influence des descendants mexicains. On en est témoin par l'effritement du

¹⁸⁸ *The New Frontier – La Nueva Frontera – A Whole New World*, Times, June 11, 2001, p.26

tissu social américain anglophone qui dérive en nombre par l'arrivée massive des hispanophones qui ne s'assimilent pas au *Melting Pot* en conservant leur langue et en l'imposant dans leurs institutions. C'est l'effet boomerang de l'histoire. Les Mexicains reprennent possession du territoire perdu par d'autres voies que celle de la conquête armée. Le cheval de Troie a déjà traversé la frontière et un mur a été érigé afin d'empêcher que le phénomène s'aggrave encore plus. Mais il semble bien que c'est un peu tard considérant que la politique américaine ne privilégie pas les appréhensions à l'intérieur du territoire américain. On se rend bien compte que la stratégie américaine est quelque peu défailante. D'ores et déjà, on peut ainsi faire le constat que c'est principalement l'image qui préoccupe plus les autorités américaines que l'efficacité réelle des contrôles frontaliers malgré les prétentions du discours gouvernemental clamé sur la place publique. Parce que là où il y a réelle volonté de contrer un phénomène indésirable on agit sur tous les fronts. Tous les efforts sont mis sur la frontière seulement à certains ports d'entrée. Le front intérieur est laissé libre ou presque, car on n'y met pas la volonté et les ressources nécessaires. Certains intérêts économiques y prévalent plus que d'autres. Pensons à cet égard à la pénurie déclarée de main d'oeuvre agricole dans la région de San Diego. Voilà donc un incitatif qui les invite à s'engager vivement dans l'aventure de la traversée de la frontière.

De tous ces constats, il en est un qui contredit les certitudes des autorités américaines et qui confronte le terrain de la dialectique officiel. Dans un rapport du *U.S. General Accounting Office*¹⁸⁹ sur la vérification budgétaire concernant les mesures prises pour contrer l'immigration illégale à la frontière du Sud-Ouest, on note que dans la stratégie officielle que l'on doit utiliser au maximum les barrières physiques pour contrôler les entrées des illégaux à la frontière. Cependant, ce même rapport signale que la plupart des barrières qui ont été

¹⁸⁹ GAO – United States General Accounting Office, *Illegal Immigration: Southwest Border Strategy Results Inconclusive; More Evaluation Needed* (Letter Report, 12/11/97, GAO/GGD-98-21), p.15

construites ou qui sont en construction, vise le secteur de San Diego presque exclusivement. Qui plus est, on souligne que malgré l'inexistence de barrières dans d'autres secteurs, il n'y a aucune planification de telles constructions qui est envisagée pour l'avenir. Parmi les secteurs concernés on note ceux de Marfa, Del Rio, MacAllen et Laredo. Tous ces secteurs sont partis de la frontière texane. Plus spécifiquement, les autorités soulignent dans ce même rapport que même si la *US Border Patrol* souhaiterait l'érection de barrières dans ces secteurs, *INS* n'en voit pas la nécessité puisque la communauté n'en sent pas le besoin. Pourquoi s'abstraire ainsi de symboles de taille sur cette partie de la frontière américaine? C'est sans doute que les populations locales exercent une certaine influence à saveur électoraliste sur les décisions de l'administration de l'État fédéral. Nous assistons à un manque de cohésion puisque les fortifications de la frontière ne constituent pas un obstacle continu dans un secteur où le risque d'intrusion territoriale est tout de même non négligeable. La présence et l'absence des symboles oscillent vers l'absurde d'un placebo qui sème la confusion en plus de ne pas tenir ses promesses. Il est une vérité irréfutable à la frontière du Sud-Ouest, et c'est en fait que le manque de cohérence dans les mesures prises sur l'ensemble de cette frontière émousse lamentablement cette stratégie nationale par des frontières à la sécurité indécise où la convergence des contrôles frontaliers est étriquée. Il y a nettement un manque de concomitance. L'accent est mis principalement sur l'image pour rassurer et pour faire peur. Il est une triste vérité pour l'administration américaine comme le souligne le rapport du *U.S. General Accounting Office*, et c'est qu'aucun résultat n'a pu rectifié fondamentalement le problème des passages illégaux. D'ailleurs, ce même rapport soulève le fait que même sept ans après l'implantation de la stratégie nationale, l'administration américaine n'a pas mis en place de mesures de performance pour évaluer sa propre stratégie. Ce qui laisse présager que les autorités américaines se cambrent dans un mensonge figé dont ils se servent pour créer l'illusion et le mythe. Il y a un malaise d'évaluer la performance de cette stratégie. Tout

compte fait, on sent bien le besoin de se cramponner dans une fuite par cette ornière creusée sous le torrent de l'évidence. Finalement, c'est de cette manière que le *U.S. General Accounting Office* arrache ce masque de comédie servant d'écran pour dissimuler une vérité qui se dérobe et dont l'apparence est à l'image d'une armure bien cabossée. Le scepticisme est au rendez-vous, l'échec est apparent. Il ne reste que la langue de bois pour camoufler ce grand bluff sous la fêrule d'arguments qui s'agrippent et se cramponnent opiniâtement dans le creuset de la démagogie.

Entre souveraineté et territorialité, le compromis: symbolique de la puissance brute ou symbolique de la puissance économique

Nous avons observé dans cette recherche qu'il y avait deux constantes qui se côtoyaient : la symbolique de la puissance brute et la symbolique de la puissance économique. Là où la culture anglophone est majoritaire et où la richesse est prédominante du côté américain (en Californie, par exemple), c'est la symbolique de la puissance défensive, de la puissance brute, qui est sur pied de guerre. Tandis que là où la culture hispanophone est omniprésente et où la pauvreté a pris pied (le long de la frontière texane, par exemple) l'économie est prédisposée à se développer et à prendre de plus en plus d'ampleur sur le terrain. Les symboles sont ceux de l'économie qui veut prospérer. Dans ce dernier cas, ce sont surtout les symboles de la puissance économique et capitaliste qui se fixent et emménagent leurs infrastructures. L'exemple des effets de l'économie à Laredo est impressionnant. L'ALÉNA, comme on le sait, y a contribué fortement. Dans un article de la *Federal Reserve Bank of Dallas*,¹⁹⁰ on rapporte que dès 1997 l'emploi dans les services de transport seulement pour Laredo représentait à lui seul plus de 26 fois la moyenne américaine. Et dès 1998, on notait que dans

¹⁹⁰ PHILLIPS, Keith, R., Carlos Manzanares, *Transportation – Infrastructure and the Border Economy*, Federal Reserve Bank of Dallas, June 2001, Dallas, TX, U.S.A. pp. 1-7

les années 1990 les salaires dans les services de transport, et plus spécialement dans le cas de Laredo, comptaient pour 59% de tous les gains salariaux dans ce secteur à la frontière. Notamment, l'industrie du transport est une véritable mine d'or pour les gouvernements locaux, toujours selon les données de la *Federal Reserve Bank of Dallas*,¹⁹¹ 3 des ponts de Laredo ont rapportés en 1999, seulement en frais de péages, plus de 27,2 millions de dollars. Au Texas, on dénombre plus de 26 postes de péage appartenant à l'État du Texas et au gouvernement fédéral, tandis que 5 autres sont de propriété privée. Le secteur privé, selon ce même article, prend de plus en plus une part active dans la construction de routes à péage afin d'améliorer l'efficacité des transports frontaliers. À n'en point douter, c'est nettement l'économie transfrontalière qui mène le bal dans la région de Laredo.

Dans un État comme le Texas, le resserrement constant des contrôles frontaliers sur le modèle de San Diego constituerait une entrave sérieuse à l'économie. Le Texas a indiscutablement besoin de sa zone frontalière pour profiter des retombées des achats provoqués par la présence des Maquiladoras et des populations mexicaines. Car il ne faut pas l'oublier, la pauvreté règne aussi en territoire texan dans cette zone le long de la frontière.

Selon une autre étude de la *Federal Reserve Bank of Dallas*,¹⁹² malgré le progrès qui est présent, la pauvreté demeure. Le revenu per capita des villes frontalières texanes se situe à 14 737\$ comparativement à 26 266\$ pour l'ensemble du Texas alors qu'il est de 27 859\$ pour le reste de la nation. La perception qui se propage est celle d'une pauvreté chronique le long de la frontière texane comme le souligne la *Federal Reserve Bank of Dallas*. Pas étonnant que

¹⁹¹ Idem

¹⁹² *Southwest Economy, Growth on the Border or Bordering on Growth?*, Issue 3, Federal Reserve Bank of Dallas, Dallas, TX, U.S.A., May/June 2002

les symboles qui s'y installent sont ceux de l'économie, contrairement à San Diego, où ce sont ceux de la «forteresse Amérique» qui planent sur le territoire frontalier de l'opulente Californie.

Comme le rapporte la *Federal Reserve Bank of Dallas*,¹⁹³ même si 25% des Maquiladoras font face à San Diego (sur un total de 3703), la majorité des usines Maquiladoras se retrouvent dans les villes qui se situent juste de l'autre côté de la frontière texane, c'est-à-dire les villes de Metamoros (Brownville, É.-U.), de Reynosa (McAllen, É.-U.), de Nuevo Laredo (Laredo, É.-U.) et de Ciudad Juárez (El Paso, É.-U.). Les emplois dans les Maquiladoras dans les villes que nous venons d'énumérer ont, au cours des années 1990, augmenté de plus de 83%. Cela a définitivement eu un effet d'entraînement important sur le côté texan de la frontière en favorisant une forte demande de biens et services. Sans compter, comme le précise l'étude en question, que le peso est demeuré généralement fort depuis la «*Crise Tequila*» qui l'avait fortement dévalué. Un peso fort favorise directement le pouvoir d'achat des Mexicains. Ce qui à son tour, favorise la demande pour les produits et services américains, et par conséquent, a un impact direct sur les achats transfrontaliers et sur l'économie texane. La *Federal Reserve Bank of Dallas*¹⁹⁴ a aussi observé qu'il y avait une forte corrélation entre le déclin des passages au Texas et les périodes de mise à pieds dans les Maquiladoras. Voilà donc une donnée très intéressante puisque la zone frontalière texane dépend des Maquiladoras, et que conséquemment les Mexicains y traversent moins lorsque l'économie est en crise et fait de siennes. Cela s'explique puisqu'ils se retrouvent en territoire où la pauvreté a déjà des assises dans cette zone frontalière texane. Partant de ce fait, on voit bien ce qui d'abord pousse les Mexicains à traverser la frontière par de passages, aussi bien

¹⁹³ Idem

¹⁹⁴ Ibidem

légaux qu'illégaux, et ce n'est nulle autre chose que la richesse économique que l'on observe du côté américain de la frontière. Somme toute, cette dernière analyse rend bien compte que l'économie est d'une importance capitale et influence les fluctuations dans les passages frontaliers en territoire américain au gré de l'impécuniosité qui affecte les Mexicains

CONCLUSION

*«Le doute est un hommage que l'on rend à la vérité»
- Ernest Renan.*

À l'origine ce sont les apparentes contradictions entre le phénomène de la mondialisation qui devait ouvrir les frontières d'une part, et d'autre part, le cloisonnement de la frontière entre les États-Unis et le Mexique qui ont suscité notre questionnement. Cette contradiction s'est avérée infirmée par la preuve raisonnée que nous avons présentée. Celle-ci a su démontrer la pertinence et le bien-fondé de notre hypothèse à l'effet qu'il n'y a pas là contradiction entre la mondialisation et les pratiques à la frontière des États-Unis et du Mexique puisque la frontière joue un rôle symbolique important qui soutient l'idée de souveraineté territoriale par une démonstration de la puissance nationale. Lorsqu'il y a un sentiment de menace (que celle-ci soit vraie ou illusoire) les contrôles ont tendance à se resserrer pour rassurer la population. Lorsque l'économie prime, d'abord et avant tout, la mondialisation favorise une circulation plus normale à la frontière.

On l'aura compris, c'est par cette extrapolation de l'imaginaire, c'est-à-dire par l'utilisation de la symbolique de la puissance nationale que le resserrement des mesures de contrôles à la frontière entre les deux pays trouve sa raison d'être. Les autres alibis (par exemple, l'économie, la criminalité, etc.) ne sont, lorsque pris isolément, que des justifications partielles utilisées pour articuler le discours officiel en procédant de façon éclectique. En un sens, on peut dire qu'on se heurte à tout un symbole de taille lorsque les États-Unis manoeuvrent pour intimider les illégaux en s'inspirant à la source de leur puissance nationale. Le facteur psychologique de la symbolique de la puissance nationale constitue la meilleure affirmation d'une certaine impuissance face aux événements qui se déroulent à la

frontière. Car il est en fait qu'une façon d'induire les observateurs en erreur sur la maîtrise réelle de la frontière.

On ne peut douter que tout sujet d'observation, comme par exemple d'une part, les mesures prises à la frontière ou d'autre part, les pérégrinations des illégaux, sont en fait affectées par l'observateur quel qu'il soit. Les réactions qui en découlent se nourrissent et s'appuient aux sources de la psychologie sociale comme nous l'avons démontré par le paradigme de la prophétie qui s'auto-réalise.

C'est, il faut l'avouer, en parcourant des milliers de pages de textes multiples et diversifiés que dans l'ombre de la connaissance et du doute nous avons fait ce travail de moine pour établir la véracité d'une intuition qui nous semblait à prime abord sans logique apparente et sans réponse évidente.

Dans un premier temps, nous avons exposé les faits historiques relatifs à la création de cette frontière entre les deux pays afin de mieux comprendre et de situer les résidus de l'histoire dans sa problématique moderne. Nous avons vu toute l'ampleur des moyens pris pour sécuriser la frontière. Nous avons fait le constat de l'imposant dispositif de sécurisation de la frontière qui a été mobilisé à coup d'injection de sommes astronomiques, d'augmentation budgétaire sans précédent, de matériel guerrier, d'équipement technique sophistiquée, d'une stratégie dite «globale» et de tactiques un tant soit peu perverses menant les illégaux dans des pièges mettant leur vie en péril. Autant dire que nous avons révélé que le gouvernement des États-Unis s'est laissé enrôler dans une croisade pour affirmer sa puissance nationale qui se traduit par une démonstration de sa toute puissance puisqu'il est dans le quotidien impuissant à endiguer entièrement le phénomène. Il ne fait que le retarder, que le dévier en

d'autres lieux moins bien gardés, moins bien sécurisés, mais il ne l'arrête pas. En 1999, Micheal Pearson,¹⁹⁵ Commissaire exécutif associé pour les opérations de terrain, le confirme par un témoignage devant un Comité judiciaire de la Chambre que cette tendance se poursuit depuis 1994. Voilà effectivement une preuve indéniable de l'inefficacité des mesures prises et de l'impuissance à irradier le phénomène des passages illégaux.

Et puis, nous avons aussi tenté d'analyser les effets de la dimension économique et du marché du travail et leur influence avec la dynamique de la frontière. Nous avons vu qu'il y a une attirance vers le nord et ses richesses pour ceux qui vivent de la pauvreté et qui souhaitent un avenir meilleur. Du même coup, il y a aussi une réaction de répulsion qui s'exerce lorsque le sentiment d'invasion s'installe dans l'esprit communautaire comme c'est le cas à San Diego où l'abondance et la richesse économique se distinguent aussi par les voies de l'appartenance culturelle.

Le constat a été fait que la frontière est voilée d'un masque où la puissance règne en maître à San Diego tandis qu'à d'autres endroits, dont Laredo, les mesures de sécurisation sont nébuleuses, les symboles de la puissance font défaut (au sens de la puissance de front, selon l'origine du mot frontière dont parle Foucher¹⁹⁶ qui est un front, c'est-à-dire une zone de défense militarisée). Pourquoi ? Sans doute parce que cela affecterait les voies du commerce transfrontalier dans cet axe où le transport commercial est largement favorisé sous la férule de l'ALÉNA. On ne pourrait pas se permettre ces longues files d'attente de camions sans en payer le prix au niveau économique. Présence et absence de symboles sous différentes formes

¹⁹⁵ Statement of Miacheal A. Pearson, INS before the HouseoCommittee , Subcommittee on Immigration and Claim regarding Enforcement along the Northern Border, April 14, 1999, p.10

¹⁹⁶ FOUCHER, Michel, *Fronts et frontières - Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1991

(de l'économie, de la force, de la résistance par la puissance) se côtoient le long de cette frontière. Le profil de cette longue frontière est défaillant. Dans la pratique sur le terrain, la cohérence n'est pas au rendez-vous dans cette stratégie de la frontière du Sud-Ouest. Lorsque les enjeux de la mondialisation économique et les intérêts commerciaux des États-Unis priment comme à Laredo, sur la route du «*Just in time*», il y a carence de symboles forts ou plutôt de symboles aux allures dites guerrières comme ceux des renforcements de la frontière comme c'est le cas à San Diego. Et là, à Laredo par exemple, les temps d'attentes sont minimes et dans certains cas inexistantes. Les symboles de la puissance économique, par contre, sont bien présents. Mais encore, les liens culturels sont omniprésents des deux côtés de la frontière. Ils sont majoritairement hispanophones. La frontière a alors des contrôles plus éphémères, moins rebutants. Et dans la réalité, elle tente graduellement de s'effacer par une intégration territoriale *de facto*, selon ce qu'en dévoile les apparences d'une organisation bien vivante d'un territoire qui s'épanche et qui fond dans l'autre aisément. C'est une reterritorialisation subtile qui s'installe et qui s'anime virtuellement. C'est une nouvelle vision hallucinante qui s'établit et s'aménage dans le temps.

Ainsi en va-t-il aux deux extrémités de cette frontière si controversée. Manque de concomitance qui fait en sorte qu'à San Diego, là où est située la plus importante base de la marine de guerre américaine, et là où la culture hispanophone est minoritaire, la frontière a une structure de forteresse qui est érigée comme un icône. Tandis qu'à Laredo, les artères routiers sont autant de tentacules permettant une affluence de plus en plus importante des passages sous une surveillance et un contrôle beaucoup moins étanche. Pas de murailles, que des clôtures de champs en désuétude que les illégaux enjambent sans difficulté. La frontière s'estompe peu à peu. C'est la reterritorialisation qui y prend pied peu à peu car elle y est déjà présente dans la conscience collective des populations qui se côtoient des deux côtés de cette

frontière texane. L'intégration n'est pas qu'apparence, elle est devenue une évidence sur le terrain et dans le quotidien.

Et puis, à certains égards, on pourrait même supposer que les États-Unis ont provoqué eux-mêmes ce phénomène des illégaux par les décisions prises au cours de l'histoire de cette frontière et qu'ils entretiennent cette menace comme nous avons tenté de le démontrer avec le paradigme de la prophétie qui s'auto-réalise.

Plus insidieux encore, les chiffres utilisés par les autorités de la *US Border Patrol* sont gonflés,¹⁹⁷ comme l'a soutenu Samuel Schmidt, dans le but d'exacerber des sentiments anti-mexicains qui permettent d'obtenir des augmentations budgétaires qui lui serve à prolonger le leurre de la maîtrise de la frontière. Impossible d'éradiquer le passage des illégaux, car ces derniers traversent la frontière en d'autres lieux lorsqu'on érige des murs pour les empêcher d'entrer sur le territoire américain comme en font foi même les données du *United States General Accounting Office* dans son rapport de vérification de 2001.

On ne saurait nier, comme nous l'avons constaté, que cette démonstration de puissance nationale n'avait pas l'emprise souhaitée. À preuve, les passages illicites n'ont été que ralentis mais non stoppés, ou tout au plus déviés vers d'autres régions ou localités frontalières. Vérité irréfutable que le symbole est un messenger porteur de sens mais aussi de contresens comme Jean Borella¹⁹⁸ le démontre bien dans sa définition du symbole. Symbole de puissance parce qu'impuissant dans les faits et dans la réalité du quotidien frontalier. La région de San

¹⁹⁷ SCHMIDT, Samuel, *Circuler, enfermer, éloigner : zones d'attentes et centres de rétention aux frontières des démocraties occidentales – Détenion et déportation à la frontière entre le Mexique et les États-Unis (partie 1)* Culture & Conflits – 23, Paris, France, Hiver 2002, p.4

¹⁹⁸ BORELLA, Jean, *Symbolisme et réalité, Histoire d'une réflexion*, Éditions Ad Solem, Genève, 1997, p.29

Diego est une forteresse bien gardée, celle de Laredo est une voie de circulation qui est en plein développement et où aucune muraille n'est planifiée, même à long terme, pour empêcher le passage des illégaux. En fait la frontière texane, en règle générale, n'a pas le même intérêt quant au renforcement sécuritaire puisque c'est une voie privilégiée du commerce et que les individus se fondent dans une culture qui origine des mêmes sources mexicaines. Cette entreprise de fortification et de mobilisation des effectifs à certains ports d'entrée n'a fait, pour l'État américain, que de gober dollars après dollars dans des budgets gouvernementaux qui sont toujours à peine suffisants pour soutenir la démarche entérinée. Car comme le note Ayse Ceyhan¹⁹⁹ à San Diego pour couvrir seulement l'Imperial Beach, (6 milles ou 9,6km) 255 agents de la *U.S. Border Patrol* sont affectés à cette zone. Si on suit cette même logique pour contrôler toute la frontière du Sud-Ouest (3 200 km), il faudrait rien de moins que d'augmenter les effectifs de la *U.S. Border Patrol* à 80 962 agents alors que tous les effectifs en l'an 2000 pour la frontière avec le Canada et celle avec le Mexique sont composés de 9 212²⁰⁰ agents. Cela ne tient pas compte des équipements nécessaires et de la prolongation du mur sur l'ensemble de la frontière du Sud-Ouest. L'effet multiplicateur serait donc assez considérable pour plonger le budget des gardiens de la frontière dans un déficit assez désastreux. Malgré toutes les sommes qui pourraient être investies dans une telle aventure dans l'avenir, les résultats sont promis à des conclusions semblables. Rien n'arrêtera définitivement les passages illégaux aux frontières parce que les motivations engendrées par la condition sociale des illégaux seront toujours un moteur qui roule à plein rendement.

¹⁹⁹ CEYHAN, Ayse, , *Contrôles : frontière, identités. Les enjeux autour de l'immigration et de l'asile - Etats-Unis: frontière sécurisée, identité(s) contrôlée(s) ?*, Cultures & Conflits 26-27, Paris, France, Hiver 2001, p.5

²⁰⁰ Fact Sheet, Border Patrol FY 2000 Recruiting and Hiring Report, US Department of Justice, INS, 11-07-2000

Tout ce théâtre d'opération frontalière n'est devenu, en fin de compte, qu'un symbole soutenant le mythe que le renforcement des contrôles produirait l'effet attendu, que les actions ainsi programmées permettraient d'obtenir des résultats dignes de la puissance de cette grande nation. Malgré tout, de l'aveu même de ceux qui voient aux opérations sur le terrain, le bilan demeure que l'inébranlable puissance américaine a pris conscience de sa vulnérabilité aux portes d'accès de son propre territoire et que rien ne peut y faire puisque les contrôles parfaits, sans défaillances, sont de l'ordre de la mission impossible, pour ne pas dire tout simplement d'une vision rocambolesque qui s'abreuve à la source de l'illusion et de la prétention. Et dans ce tourbillon effréné d'images fortes, de discours martelés à la gloire d'une efficacité que l'on peut qualifier de douteuse et dont le peuple américain et la galerie internationale sont devenus les spectateurs obligés qui ne reconnaissent ces mesures qu'à titre de garde-fous chimériques d'une imagerie programmée dont la plate-forme est bien fragile.

Aucune logique de dissuasion n'empêchera ceux qui cherchent à se mettre une croûte sous la dent à transgresser tous les dispositifs ainsi déployés. Aucun barrage n'est suffisamment efficace pour soutenir cette doctrine de sécurisation sans réserve du territoire et des intérêts américains qui en découlent. Mais voilà, la souveraineté territoriale est un mythe puissant qui plaide en faveur d'interventions qui sauront maintenir cette image de la puissance ainsi menacée de disparaître si rien ne se fait, si elle n'est pas affirmée et soutenue avec force. L'imposture est exaltée par le caractère absolu du mythe que l'on protège ainsi. Toutes les croyances à cet égard ne sont que des constructions de l'esprit qui ne reposent que sur l'imaginaire, sur l'idéal fantasmagorique que l'impossible fait partie du possible, celle d'un contrôle frontalier sans rupture et non pas sur un fonds d'une réalité plausible, c'est-à-dire que pour mieux contrôler les passages illégaux il faut y chercher des causes liées à l'économie

et trouver des solutions à un phénomène de chômage structurel important chez ses voisins du sud. C'est cet idéal fantasmagorique qui s'impose aux collectivités nationales par les messages de prédilection dont les dirigeants se font les prometteurs en nourrissant les peurs, celles de l'autre qui prend le visage de l'ennemi, celui que l'on construit, celui qui maintient notre rapport de puissance, puisque la puissance ne s'évalue que par rapport à la faiblesse de l'autre. Et c'est cet ennemi et la menace qu'on lui attribue qui assure la formation de l'identité nationale par les pratiques d'inclusion et d'exclusion comme l'a d'ailleurs mentionné David Campbell.²⁰¹ Il apparaît évident que ce rapport de puissance érigé par cette «forteresse San Diego» et son attirail de tout acabit, est le plus beau des simulacres pour apaiser la teneur d'une opinion publique qui veut un gouvernement fort qui exerce toute sa rigueur à la frontière en les protégeant de l'envahisseur à la langue étrange et à la réputation malveillante.

C'est là une tromperie de l'État, érigée sur de fausses apparences, qui usurpe la teneur de la réalité qui s'impose d'elle-même aux acteurs du terrain. Pour ceux qui vivent de la misère, la recherche du bonheur passe par la force du désespoir, force qui les amène à vouloir réaliser leur rêve. Et c'est cette même force qui fait en sorte que ces gens là risquent le tout pour le tout pour traverser de l'autre côté. Le panorama est celui d'un contexte de la précarité qui fait face à l'opulence des moyens et de la richesse.

Nous avons donc établi l'importance de la symbolique de la puissance nationale en prouvant que cette puissance était défaillante et qu'il lui était illusoire de penser pouvoir réaliser le mandat de mettre fin, une fois pour toute, à la transgression de la frontière par le

²⁰¹ CAMPBELL, David, *Writing Security, US Foreign Policy and the Politics of Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1992, p.196

renforcement des contrôles. Mais nous avons aussi relevé le fait que le politique a utilisé le symbolisme, comme le soutient Pierre Lantz,²⁰² en fixant son pouvoir sur des symboles qui donnent l'impression de stabilité. C'est ce que cette muraille de tôle a rempli comme rôle à San Diego, et c'est aussi ce que les troupes de *Marines* et les effectifs de la *U.S. Border Patrol* devenues aussi grands qu'une Division d'armée, font sur cette frontière qui sépare la richesse de la pauvreté.

Fort de ce bagage, nous nous sommes bien rendu compte que, malgré tout ce qu'on peut en penser ou en dire, la frontière ne fait que de délimiter un territoire national par rapport à un autre. Nous convenons que c'est bien en régulant et en contrôlant le passage des personnes et des biens que la frontière joue son rôle mais nous trouvons bien naïve la pensée magique de ceux qui croient être capables de venir à bout de tout contrôler par la force. Tout ce que cette pensée peut soutenir ce sont des symboles, seulement des symboles et rien que des symboles.

Nous avons mentionné en introduction que la frontière est antinomique en soi car porteuse à la fois de refus et d'hospitalité. Nous avons donc constaté que la frontière est aussi transparente quand les intérêts économiques prévalent. Elle devient plus floue, les douaniers y sont toujours mais y font la circulation, les apparences sont sauvées. Et puis, la reterritorialisation prend forme subtilement, que ce soit d'un côté ou de l'autre, soit par les voies économiques quand ce n'est pas par l'invasion culturelle qui s'impose par le nombre. Ce nivellement de la culture dont les Américains sont passés maître avec les immigrants ne réussit pas à s'imposer tangiblement aux Mexicains qui ont traversé sur ce territoire confisqué à leurs ancêtres.

²⁰² LANTZ, Pierre L'investissement symbolique, Presse Universitaires de France, Paris, 1996, p.22

La mondialisation dans tout cela transgresse la souveraineté nationale par les usines qu'elle installe et déplace au gré des salaires de misère qui sont consentis pour une production qui roule à pleine capacité. Mais la mondialisation ne contredit pas un des principaux fondements de l'État, son droit de regard absolu sur la protection de sa souveraineté territoriale par les moyens qu'il juge à propos ou par la fiction des illusoires contrôles impeccables dont il se sert pour épater l'auditoire et qui passe par l'expression de sa toute puissance. La symbolique de la puissance nationale à la frontière devient ainsi le compromis acceptable pour maintenir l'image de l'État souverain.

Selon Peter Andreas,²⁰³ tout permet de penser qu'un transfert s'est effectué par l'administration américaine de l'ennemi communisme pendant la guerre froide, où les États-Unis ne voulaient pas paraître «faibles» dans ce combat, à ce nouveau combat contre l'immigration clandestine et le trafic de drogue où encore là; il ne faut montrer aucune faiblesse. La fin de la bipolarité a favorisé, selon lui, l'identification de l'émergence de nouvelles menaces qu'il fallait trouver pour que la puissance puisse s'affirmer. Ce qui nécessairement soutient notre hypothèse de la symbolique de la puissance nationale parce que la puissance pour s'exprimer a besoin d'un ennemi que l'on identifie et que l'on cible. Et c'est ce que nos modèles de la prophétie qui s'auto-réalise ont bien voulu démontrer au chapitre IV.

Il y a là une belle imposture car il faudrait des lendemains vraiment laborieux et une volonté de tous les instants pour assurer une vraie maîtrise de la frontière. Malgré les énoncés de politique et les discours sur la sécurisation de la frontière, il semble bien que la situation ne basculera pas dans l'avenir. La médiocrité des jeux politiques fait en sorte qu'il y a déficience

²⁰³ ANDREAS, Peter, US-Mexico: Open Market, Closed Border, Foreign Policy, no103, Summer 1996, pp.51-70

de la conscience sociale lorsque seuls les intérêts du capital alimentent et mobilisent les énergies des entreprises qui profitent au maximum de la vulnérabilité des travailleurs mexicains. En un mot, il faut désormais nous faire à l'idée que les dérapages à la frontière entre les États-Unis et le Mexique ne peuvent que perdurer tant et aussi longtemps que les travailleurs mexicains ne pourront être traités avec dignité dans leur propre pays et exposés à cet Éden opulent et prospère dans la cour de leur voisin américain. La tentation est bien vivace d'aller jouer dans la cour du grand voisin américain. Comment pourrait-on faire autrement quand on suscite l'envie des plus démunis par l'étalement de sa richesse et de ses moyens fabuleux que de vouloir adopter l'*American way of life*, seule planche de salut pour ne pas finir sa vie dans cet insoutenable pauvreté de génération en génération. L'impulsion est donc toujours bien vivante pour favoriser une désertion de masse vers le nord pour les Mexicains qui veulent se sortir du péril de la misère.

Tant que la frontière américaine incarnera un avant poste de la puissance nationale dans l'imaginaire collectif des Américains et de leur gouvernement, les symboles forts seront propulsés de l'avant avec toute l'intensité des moyens dont les États-Unis disposent, peu importe que l'efficacité ne soit pas au rendez-vous puisqu'elle est purement utopique dans le cas d'une telle frontière dont la distance est aussi considérable. La polarisation du «eux» et du «nous» a notamment pris la forme d'interprétations diverses et contradictoires selon l'endroit ou le lieu inscrit sur cette frontière. Lorsqu'on ampute du droit au bonheur une population de travailleurs par des conditions qui frisent celles d'une autre époque, ou que l'on réduit les moyens pour qu'ils se prennent en mains au coeur même de leur pays, par exemple, par les interventions américaines au niveau de l'agriculture mexicaine, entre autre, pour n'en nommer qu'une, la réalité trouve d'autres façons effroyables, à certains égards, de s'exprimer par le biais de ce chemin de la survie qui s'inspirent aux sources du désespoir. Alors, on voit les

nomades de l'emploi dans leur marche vers des conditions de vie plus prometteuses en essayant de conquérir le territoire de leur voisin du nord, les États-Unis. Face à cela la riche Californie, demeure même avec plus de 25% d'hispanophones (Mexicains inclus) sur son sol, un des derniers retranchements d'une population américaine qui se défend, par l'exercice de pression auprès du gouvernement américain contre l'invasion du dernier territoire à conquérir. Comme d'ailleurs nous l'avons clamé à plus d'une reprise, la théorie de Turner²⁰⁴ le soutient, c'est le déplacement de la frontière aussi bien physique que psychologique dans le but de la découverte et qui a des incidences politiques, sociales et économiques. Ce déplacement de la frontière se fait vers le nord par les Mexicains, car si l'on suit le raisonnement de Turner, il faut intégrer le temporel porteur d'avenir en produisant un impact sur le temps social court pour se projeter sur le temps social long. L'action directe pour sortir de la misère est, pour les Mexicains (les illégaux surtout), de forcer la frontière lorsqu'il y a résistance affectant leur projet d'avenir.

Enfin, le symbole de la puissance nationale témoigne de cette quête permanente de cette image de la supériorité des États-Unis que l'on veut graver dans les esprits. C'est bien la volonté de la puissance qui s'affirme dans les symboles pour prouver sa supériorité et résister aux intrusions de l'autre. Et comme le dit si bien René Fernet²⁰⁵:

*«Comme l'air invisible est indispensable à notre survie, le
Symbole nous imprègne, nous inspire, et nous fait respirer, nous
enveloppe et nous définit»*

²⁰⁴ TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, dans *American Frontier*, C. Merton Babdock, Michigan State University, 1965

²⁰⁵ FERNET, René, (sous la direction de) *Le symbole un messenger*, Les Éditions Mediaspaul, Montréal, 2001, p.134

On peut donc supputer avec raison que cette symbolique de la puissance nationale est indispensable aux États-Unis pour maintenir et assurer cette image de grande puissance et pour rassurer ses propres citoyens que l'on veille au fort dans l'intérêt de la nation. C'est la clé du message que le renforcement des contrôles frontaliers rend au visible et à la perception humaine par des éléments d'imagerie forte et impitoyable. Car selon les mots de Paul Ricoeur tels que cités par René Fernet:²⁰⁶

« Le symbole donne à penser. »

²⁰⁶ Idem, p.129

BIBLIOGRAPHIE

ANCEL, J. *Les Frontières*, Paris, 1938.

ANDREAS, Peter, *Border Games – Policing the U.S. Mexico Divide*, Cornell University Press, U.S., 2000

ANDREAS, Peter, *Contrôles frontaliers en Amérique du Nord à la suite du 11 septembre 2001*, dans *Vers des périmètres de sécurité ? La gestion des espaces continentaux en Amérique du Nord et en Europe*, sous la dir. de Michel Fortmann, Alex Macleod, Stéphane Roussel, Collection Sécurité, Coédition CEPES/GERSI, Athéna Éditions, Outremont, Québec, Canada, 2003, pp.43-63

ANDREAS, Peter, *US-Mexico: Open Market, Closed Border*, Foreign Policy, no103, Summer 1996, pp. 51-70

ANDREAS, Peter, *Report on the U.S. Mexico Border, Contested Terrain - the U.S. Mexico Borderland*, NACLA, Volume XXXIII, No3, Nov/Dec 1999

AGNEW, John, *Geopolitics - re-visioning world politics*, Routledge, London, 1998

ALEXANDER, Fred, *Moving frontiers*, Kennikat Press, Port Washington, 1969

ALVAREZ, Robert R. Jr., *THE MEXICAN-US BORDER: The Making of an Anthropology of Borderlands*, Annual Review of Anthropology, Volume 24, 1995, p.451

BADIE, Bertrand, *La fin des territoires - Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Fayard, Paris, 1995

BADIE, Bertrand, *Un monde sans souveraineté - Les États entre ruse et responsabilité*, Fayard, Paris, 1999

BERGERON, Gérard, *Petit traité de l'État*, Presses Universitaires de France, 1990

BERKHOPER, Robert F. Jr., *The North American Frontier as Process and Context in The Frontier in History - North America and Southern Africa compared* edited by Howard Lamar and Leonard Thompson, Yale University Press, New Haven and London, 1981, p.43-75

BORELLA, Jean, *Symbolisme et réalité, Histoire d'une réflexion*, Éditions Ad Solem, Genève, 1997

BOULAD-AYOUD, Josianne, *Mimes et Parades- L'activité symbolique dans la vie sociale*, L'Harmattan, Condé-sur-Noireau, France, 1995

BOUVIER, Leon, F., *Peaceful Invasions, Immigration and changing America*, Center for Immigration Studies, University Press of America Inc., 1992, pp.63-106

BILLINGTON, Ray Allen, *America's Frontier Heritage*, Holt, Rinehart and Winston Publisher, U.S.A., 1970

BUZAN, Barry, *Societal security, state security and internationalization* dans *Identity, Migration and the New Security Agenda in Europe*. St. Martin's Press, New York, USA, 1993

BUZAN, Barry, Herring Eric, *The Arms Dynamic in World Politics*, Lynne Rienner Publisher Inc., U.S.A. 1998, pp.173-198

CAMPBELL, *Writing Security, US Foreign Policy and the Politics of Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1992,

CASTLES, Stephen, Mark J. Miller, *International Population Movements in the Modern World - The Age of Migration*, Third Edition, The Guilford Press, New York, 2003

CEYHAN, Ayse, *Contrôles : frontière, identités. Les enjeux autour de l'immigration et de l'asile - Etats-Unis: frontière sécurisée, identité(s) contrôlée(s) ?*, Cultures & Conflits 26-27, Paris, France, Hiver 2001

CEYHAN, Ayse, *Construire l'ennemi intérieur – La fin de l'en-dehors : les nouvelles constructions discursives de l'ennemi intérieur en Californie*. Cultures et Conflits 43, Paris, France, Automne 2001

CHAVEZ, Leo, *The power of Imagined Community: The Settlement of Undocumented Mexicans and Central Americans in the United States*, *American Anthropologist*, no1, 1996, pp. 52-73

CLAVAL, Paul, *Espace et Pouvoir*, Presses Universitaires de France, 1978

COMBESQUE, Marie-Agnès, *Comme des papillons vers la lumière*, *Le Monde diplomatique*, Paris, France, décembre 1999,

CONNELLY, William E., *Tocqueville, Territory and Violence*, dans Shapiro, Micheal J., and Alkers, Haywards H., *Challenging Boundaries*, University of Minnesota Press, Minneapolis, U.S.A., 1996, pp. 141-164

CONSTANTIN, François, *L'informel internationalisé ou la subversion de la territorialité*, dans *L'international sans territoire*, sous la direction de Bertrand Badie et Marie-Claude Smouts, Cultures & Conflits, Paris, 1996, pp. 311-345

COOK, Ramsay, *The Social and Economic Frontier in North America* dans *The Frontier in History - North America and Southern Africa compared*, Edited by Howard Lamar and Leonard Thompson, Yale University Press, New Haven and London, 1981

COX, Robert W., *Territoire et interdépendance*, dans *L'international sans territoire*, sous la direction de Bertrand Badie et Marie-Claude Smouts, Cultures & Conflits, Paris, 1996, pp. 241-247

DALBY, Simon, *Globalisation or Global Apartheid Boundaries and Knowledge in Postmodern Times*, dans David Newman, *Boundaries Territory and Postmodernity*, p.143

- DELAVAUD, Claude Collin, *Territoires à prendre-Le marché face aux idéologies*, Presses Universitaires de France, Paris, 1988
- DESROSIERS, Éric, *Faut-il sauver les maquiladoras?* Le Devoir, 15 décembre 2002 p. C 11
- DUGGAN, Paul, *NAFTA a mixed Blessing for Laredo*, Washington Post, April 18 1999, Washington, U.S.A., p. A-17
- DUMONT, Gérard-François, *Les migrations internationales – Les nouvelles migratoires*, SEDES, Paris, 1995
- FERNET, René (sous la dir.) *Le symbole un messenger*, Les Éditions Médiapaul, Montréal, Canada, 2001
- FISHER, Richard, *USTR Fisher Senate Remarks on NAFTA Five Year Success*, Document 4, <http://pdq2usia.gov/script/cqcgi.exe/>, 1999, pp 1-20
- FLORY, Maurice, *Le couple État-territoire en droit international contemporain*, dans *L'international sans territoire*, sous la direction de Bertrand Badie et Marie-Claude Smouts, Cultures & Conflits, Paris, 1996, pp.251-266
- FOUCHER, Michel, *Fronts et frontières - Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1991
- FREEMAN, Gary P., *The Decline of Sovereignty? Politics and Immigration restriction in Liberal States*, dans *Challenge to the Nation-State - Immigration in Western Europe and the United States*, Oxford University Press, 1998. pp. 86-108
- GALLOIS, Pierre M., *Géopolitique - Les voies de la puissance*, Fondation pour les études de Défense Nationale. PLON, Paris, 1990
- GUICHONNET, P., Raffestin, C., *Géographie des frontières*, Presses universitaires de France, Paris, 1974
- GUITÉRREZ, David G., *Sin Fronteras? Chicanos, Mexican Americans, and the Emergence of the Contemporary Mexican Immigration Debate, 1968-1978* in *Between Two Worlds - Mexican Immigrants in the United States*, David Guitierrez (Ed.) Wilmington, DE., U.S.A. 1996, pp.175-209
- HABEL, Janette, *Zones franches et rideau de fer - Entre le Mexique et les États-Unis, plus qu'une frontière*, Le Monde diplomatique, décembre 1999. pp.16-17
- HOERNER, Jean-Michel, *Géopolitique des territoires - de l'espace approprié à la suprématie des États-Nations*, Presses universitaires de Perpignan
- HOMOCKEL John, Ana Maria Lemus, *San Diego -Tijuana Internal Border Area Planning Atlas*, Mao 9. Employment 1997

HEISLER, Martin O., Layton-Henry Zig, *Migration and the links between social and societal security*, dans *Migration and the New Security Agenda in Europe*, N.Y. St. Martin's Press, 1993.

HUDSON, ALAN, *Beyond the Borders: Globalisation, Sovereignty and Extra Territoriality*, dans *Boundaries, Territory and Postmodernity*, David Newman, p.92

KEARNEY, Micheal, *Transnationalism in California and Mexico at the end of empire*, dans *Border Identities, Nation and State at international Frontier*, Cambridge University Press, pp.117-141

KOUROUS, George, *The Rising Cost of U.S. Immigration Policy*, *Borderlines70*, volume 8, no 8, September 2000

ISBISTER, John, *The Immigration debate, Remaking America*, Kumerian Press, 1996,

KEETON RYLANDER, Carole, Texas Comptroller of Public Accounts, *Bordering the Future*, July 1998, p.18

LABBÉ, Yves, *Le noeud symbolique*, Desclée de Brouwer, Paris, 1997,

LACROIX, J. M., *Le Canada, pays des frontières ou pays sans frontières ?* dans *Frontières et frontières dans le monde anglophone*, Collection dirigée par Jean-Robert Rougé, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1991, pp.165-171

LANTZ, Pierre, *L'investissement symbolique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996

LESSAY, Frank, *Souveraineté et légitimité chez Hobbes*, Presses Universitaires de France, 1988,

LEVEAU, Remy, *Migrations et imaginaire sociaux - L'épreuve de la guerre du Golfe*, dans *Le Défi migratoire - Questions de relations internationales* sous la dir. de Bertrand Badie - Catherine Withol de Wenden, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1994

LOREY, David E., *The U.S. Mexican Border in the Twentieth Century*, Scholarly Resources Inc., Wilmington.1999

McKINSEY, Laureen, Konrad Victor, *Borderlands Reflections - The United States and Canada*, Borderlands Monograph Series, 1989

MARTIN, Philip, L. *The United States: Benign Neglect toward Immigration* dans *Controlling Immigration - A Global Perspective*, Stanford University Press, Stanford, California, U.S.A. 1994

MARTINEZ, Oscar J., *Border People - Life and Society in the U.S. - Mexico Borderlands*, The University of Arizona Press, Tucson, USA, 1994

- NATHANSON, Charles E. , Lampell Julio, Briefing Paper for San Diego Dialogue's Forum Fronterizo program on Solving Our Border Crossing Problem in an Era of Terrorism, San Diego Dialogue, University of California, San Diego, CA, December 2001
- NEWMAN, David, *Boundaries, Borders, and Barriers: Changing Geographic Perspectives on Territorial Lines*, dans *Identities Borders Orders – Rethinking International Theory*, Borderlines, Volumes 18, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2000, pp.137-151
- NORTH, David S., *Immigration Reform Its First Year*, Center for Immigration Studies, CIS Paper #4, November 1987
- OJEDA, Mario, *Long-term relations between the United-States and Mexico - The future of relation between Mexico and the United-States* in *U.S. Mexico Relations - Economics and social aspects*, Edited by Clark W. Renolds and Carlos Tello, Stanford University Press, Stanford, California, 1983
- ORRENIUS, Pia M., Berman, Anna L., *Southwest Economy*, Federal Reserve Bank of Dallas, Issue 3, May/June 2002
- PALAFIX, Jose, *Militarizing the Mexico-US Border*, CovertAction Quarterly, Spring 1996
- PARNWELL, Micheal J.G., *Tourism and Critical Security, with Particular Reference to Burma*, dans *Redefining Security - Population Movements and National Security*, Praeger, Westport, Connecticut, London, 1998, pp. 123-147
- PASSI Anssi, *Boundaries as Social Processes: Territoriality in the World of Flows* dans *Boundaries, Territory and Postmodernity*, Edited by David Newman, Portland, Oregon, U.S.A. 1999
- PETTMAN, Jan Jindy, *Border Crossings/Shifting Identities: Minorities, Gender and the State in International Perspectives*, dans Shapiro, Micheal J., and Alkers, Haywards H., *Challenging Boundaries*, University of Minnesota Press, Minneapolis, U.S.A., 1996, pp. 261-283
- PHILLIPS, Keith, R., Carlos Manzanares, *Transportation – Infrastructure and the Border Economy*, Federal Reserve Bank of Dallas, June 2001, Dallas, TX, U.S.A. pp. 1-7
- PRESCOTT, J.R.V., *Boundaries and Frontiers*, Croom Helm, London, 1978
- PRIETO, Antonio, *The Mexico-U.S. Borderland*, ISLA - Information Services Latin America, <http://www.igc.org/isla/mex>, 1999
- RETAILLÉ, Denis, *L'impératif territorial*, dans *L'international sans territoire* sous la dir. de Bertrand Badie et Marie Claude Smouts, Cultures & Conflits
- RIGAUDIÈRE, Albert, Collab. *La souveraineté*, Presses universitaires de France, Paris, 1993
- ROBERT, Paul, Le Petit Robert 1, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du nouveau Littré (S.N.L.), 1990, p. 1903

ROUGÉ, Jean-Robert, *La signification des frontières dans l'histoire américaine*, dans *Frontières et frontières dans le monde anglophone*, Collection dirigée par Jean-Robert Rougé, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1991

ROYOT, D., *Frontière et typologie culturelle*, p. 119-126 dans *Frontières et frontières dans le monde anglophone*, Collection dirigée par Jean-Robert Rougé, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1991

SANCHEZ, Thomas, *A Brief History of Laredo Texas*, Published by Laredo Chamber of Commerce.

SANGUIN, André-Louis, *La géographie politique*, Presses Universitaires de France, 1977

SASSEN, Saskia, *The de facto Transnationalizing of Immigration Policy*, dans *Challenge to the Nation-State - Immigration in Western Europe and the United States*, Oxford University Press, 1998. pp. 49-83

SASSEN, Saskia, *Le travail mondialisé – Mais pourquoi émigrent-ils?* Le Monde diplomatique, Paris, France, Novembre 2000, pp.4-5

SCHMIDT Alvin J., *The menace of Multiculturalism - Trojan Horse in America*, Praeger, Westport, Connecticut, U.S.A., 1997

SECRETAN, Philibert, *Autorité, Pouvoir, Puissance, Principes de philosophie politique réflexive*, Éditions l'Age d'Homme, Lausanne, Suisse, 1969

SELTZER, Nate, KOUROUS George, *Persistent impunity, growing problems, Immigration Law Enforcement and Human Rights Abuses*, Borderlines, 50, volume 6, number 9, November 1998

SHRIVER, Jeff, *Border Patrol: Organizing for Justice in Maquiladoras*, Sojourners Magazine, Washinton, U.S.A. July 1994, Vol. 23, No 6, p.36

SKLAIR, Leslie, *Assembling for Development - The Maquila Industry in Mexico and the United States*, Center for US-Mexican Studies, University of California, San Diego, 1993

SOGUT, Nevzat, *Transnational/Transborder Bodies: Resistance, Accommodation, and exile in refugee and Migration Movements on the U.S.-Mexican Border*, dans Shapiro, Micheal J., and Alkers, Haywards H. *Challenging Boundaries*, University of Minnesota Press, Minneapolis, U.S.A., 1996, pp. 285-325

SORIANO, Jen, *Globalization and the Maquiladoras*, WTO WATCH, San Francisco, CA, U.S.A. Nov.24, 1999

SPERBER, Manès, *Psychologie du pouvoir*, Éditions Odile Jacob, Paris, 1995

TAILLEFER, Guy, *Sécurité à trois, La question des frontières entre les pays de l'ALÉNA est devenue critique*, Le Devoir, Montréal, Québec, Canada, 13 avril 2002

- TAILLEFER, Guy, *Des frontières étanches? – Le périmètre de sécurité nord américain est déjà une réalité*. Le Devoir, Montréal, Québec, Canada, 8 septembre 2002, p. B-5
- TANDONNET, Maxime, *Migrations – La nouvelle vague*, L'Harmattan, Paris, France, 2003
- TAKAKI, Ronald, *A Different Mirror, A History of Multicultural America*, New York, Little Brown & Company, 1994, p.334
- TESSIER, Robert, *Déplacements du sacré dans la société moderne – Culture, politique, économie, écologie*, Éditions Bellarmin, 1994, pp 211-218
- THÉHEUX, Jacques, *La frontière en Grèce*, dans *Frontières et contacts de civilisation*, Éditions de la Baconnière, Neuchatel, Suisse, 1977,
- THOMPSON, Leonard, and Lamar, Howard, *Comparative Frontier History*, dans *The Frontier in History - North America and Southern Africa compared* Edited by Howard Lamar and Leonard Thompson, Yale University Press, New Haven and London, 1981, pp. 1-13
- TOAL, Gerard, *De-Territorialized Threats and Global Dangers: Geopolitics and Risk Society* dans Newman, Paul, *Boundaries, Territory and Postmodernity*, 1999, pp. 17-31
- TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, dans *American Frontier*, C. Merton Babdock, Michigan State University, 1965
- U.S. Mexico Relations Economics and Social Aspect*, Stanford University Press, Stanford California, 1983
- VALLERAND, Robert, J., sous la direction de, *Les fondements de la psychologie sociale*, Gaëtan Morin éditeur, Québec, Canada, 1994
- VANN, Bill, *US Border crackdown sends immigrant deaths soaring*, World Socialist Web site 25 June 1999
- VILA, Pablo, *Crossing Borders – Reinforcing Borders, Social Categories, Metaphors and Narrative Identities on the U.S.-Mexico Frontier*, University of Texas Press, Austin, TX, U.S.A., 2003
- WAEVER, Ole, *Societal Security: the concept*, dans *Ole Waever, Barry Buzan, Moretn Kelstrup and Pierre Lemaître - Identity, Migration and the New Security Agenda in Europe*, St-Martin Press, New York, pp.17-39
- WALSH, Margaret, *The American Frontier re-visited*, Humanities Press, New Jerseys, 1981,
- WEIL, Patrick, *Immigration et démagogie aux États-Unis – Mauvais augures pour les étrangers*, Le Monde diplomatique, Paris France, Juin 1996
- WENDL, Tobias et Micheal, ROSLER, *Frontiers and Borderlands. The rise and relevance of an anthropological research genre*, dans *Frontiers and Borderlands - Anthropological Perspectives*, Germany, 1999

WEEKS, John R., Ham-Chande Roberto, *Demographic Dynamics of the U.S. Border*, The University of Texas at El Paso, 1992

WILLOUGHBY, Randy, *Contrôles: frontière, identités. Les enjeux autour de l'immigration et de l'asile*, Culture & Conflits, 26-27

WILSON, Thomas M., and Donnan, Hasting, *Nation, state and identity at international borders*, dans *Border Identities, Nation and State at international Frontier*, Cambridge University Press, pp.1-30

ZDRAVKO, Mlinar, *Globalization and Territorial Identities*, Avebury, England, 1992

ZOLBERG, Aristide R., Woon Long Litt, *Why Islam Is like Spanish: Cultural Incorporation in Europe and the United States*, Politics & Society, Vol. 27, No.1, March 1999, pp. 5-31

Border Communities Mobilize In Response to Redford Shooting, Border Briefs, Borderlines 37, Vol.5, No7, July 1997

Fact Sheet, *Border Patrol FY 200 Recruiting and Hiring Report*, US Department of Justice, INS, 11-07-2000

Frontera NorteSur, on-line news coverage of the US-Mexico border, June 11, 2003, <http://frontera.nmsu.edu>

FY 2001-2006 Strategic Plan - U.S. Department of Justice, p. 80

Le Canada une passoire? L'oeil américain se fait inquisiteur, La Presse, Montréal, Québec, Canada, 27 octobre 2001

LAREDO DEVELOPMENT FOUNDATION, <http://www.laredotdf.com/images/>

The New Frontier – La Nueva Frontera – A Whole New World, Times, June 11, 2001, p.26

San Diego Dialogue, *Governance and Public Finance in the San Diego /Baja California Region* - A Discussion Paper for the Forum Fronterizo Council, July 2000

Statement of Gus de la Vina, Chief, U.S. Border Patrol, INS, Before the Senate Judiciary Committee - Subcommittee on Immigration regarding Border Patrol Operations and Staffing, April 27, 1999

Testimony of Micheal A. Pearson before the Subcommittee on Immigration of the Senate Judiciary Committee regarding Border Security Issues, February 10, 2000

United States/Mexico Border Counties Coalition, *Illegal Immigrants in US/Mexico Border Counties - The cost of Law Enforcement, Criminal Justice and Emergency Medical Services*, The University of Arizona, Tucson Arizona, February 2001

1999 Statistical Yearbook of the Immigration and Naturalization Service. CHAPTER VI, Enforcement

Statement of Micheal A. Pearson, INS before the House of Judiciary Committee, Subcommittee on Immigration and Claim regarding Immigration Enforcement along the Northern Border. April 14, 1999

Statement of Gus de la Vina, INS Before the Senate Judiciary Committee-Subcommittee on Immigration regarding Border Patrol Operations and Staffing, April 27, 1999

Statement of William T. Veal, Chief Patrol Agent, SDBPS, INS, before Committee of Government Reform, U.S. House of Representatives , April 13, 2001

Who crosses the Border: A view of the San Diego /Tijuana Metropolitan Region, A Report of the San Diego Dialogue, April 1994

The Militarization of the U.S.-Mexico Border - Part 1 Border Communities Respond to Militarization, Interview with Maria Jiménez, Houston, Texas, www.inmotionmagazine.com/mj1.html

U.S. Commission on Immigration, *Migration between Mexico & The United States Binational Study - A Report of the Binational Study on Migration*, March 14, 1998

United States General Accounting Office, *Illegal Immigration: Southwest Border Strategy Results Inconclusive; More Evaluation Needed* (Letter Report, 12/11/97, GAO/GGD-98-21), Washington, U.S.A.

United States General Accounting Office, *Report to Congressional Committees – INS' SOUTHWEST BORDER STRATEGY – Resource and Impact Issues Remain after Seven Years*, GOA-01-842, August 2001, Washington, U.S.A.